
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01643139 7





THEATRE
DE MESSIEURS
DE BRUEYS,
ET
DE PALAPRAT.
TOME SECOND.

TOME SECOND.

PAR M. DE PALAPRAT.

LES SIFFLETS, Comédie.

PAR M. DE BRUEYS.

LE GRONDEUR, Comédie.

LE MUET, Comédie.

OEUVRES
DE
THEATRE
DE MESSIEURS
DE BRUEYS,
ET
DE PALAPRAT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTE'E.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

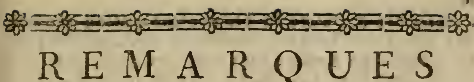
M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE,

Représentée pour la premiere fois au mois de Janvier 1691.



REMARQUES
SUR LE GRONDEUR.

CETTE Comédie eſt, je crois, une de celles qui peut mieux prouver combien on doit ſe défier, non-ſeulement des jugemens particuliers que l'on porte aux lectures, & même aux répétitions des Piéces de Théatre, mais encore de l'impreſſion générale que le Public reçoit à leurs premieres repréſentations. Ce que M. de Palaprat rapporte ci-après, fait voir le peu de cas que les Comédiens firent de cette Piéce lorſqu'on la leur préſenta, & la froideur avec laquelle le Public l'écouta dans ſes premieres repréſentations. Le Grondeur n'eſt pas le ſeul qui ait eu un pareil ſort, & notre Théatre eſt plein d'exemples de cette eſpéce; car comment expliquer la préférence que l'on donna à la Phédre de Pradon ſur celle de Racine? Comment rendre raiſon du mépris que l'on fit de ſon Athalie & de l'oubli où elle tomba même dans l'impreſſion? Comment juſtifier la réuſſite méritée du Tartufe, & la chute précipitée du Miſantrope? A peine Moliere a-t-il vû le quart de ſes Piéces avoir le ſuccès qu'elles ont preſque toutes eu depuis la mort de ce grand Homme; & le célébre Corneille en étoit venu au point de ne juger de la bonté de ſes Piéces que par le produit des repréſentations; façon réelle à la vérité de décider pour le préſent, mais fort incertaine pour l'avenir. Auſſi ceux qui joignent à un diſcernement juſte la connoiſſance de notre Théatre, & de ſes principes, ſe gardent bien de juger en dernier reſſort de la fortune d'une Tragédie ou d'une Comédie ſur le premier effet qu'elle a produit. Ils ſçavent que la réuſſite, & même la chute d'une Piéce nouvelle dépend ſouvent de circonſtances momentanées, & tout-à-fait étrangéres à ſon mérite ou à ſes défauts. Ce ſont, pour ainſi dire, des hazards heureux ou malheureux, dont il ſeroit difficile de rendre compte:

l'expérience & l'uſage du Théatre leur apprend que bien des Piéces ont eu à leur repriſe un ſort contraire à celui qu'elles ont éprouvé dans leur nouveauté; peut-être parce qu'elles ne ſont plus ſoutenuës de la brigue ou des circonſtances du tems ou de la célébrité de leur Auteur, & que le jugement du Public ſe trouve alors dépouillé de prévention, de partialité & d'interêt. De tels Juges laiſſent la légereté de déciſion à la vanité des gens du bel air qui ne doutent de rien, & qui n'ont que deux façons de prononcer: *admirable*, *déteſtable*; ils ſe défient de la jalouſie des Auteurs qui déſapprouvent tout, & ils mépriſent ceux qui, pour dire leur ſentiment, attendent que l'Important ou le bel eſprit ayent décidé. On peut donc conclure combien il eſt difficile à un Auteur de jouir de ſon vivant d'une réuſſite ſolide & aſſurée, & combien l'amour de la gloire eſt grand dans les hommes, puiſque malgré ces inconvéniens & les diſgraces qu'elle leur attire, on en voit tous les jours qui travaillent pour en acquérir.

DISCOURS

SUR LE GRONDEUR.

„ LE caractére du Héros ridicule de cette „ Piéce (dit M. de Palaprat) est du choix „ de mon associé : sa premiere idée avoit été „ de faire le CHAGRIN ; mais je lui représentai „ que ce titre étoit équivoque, & qu'il ne s'a- „ gissoit pas de peindre un homme chagrin & „ fâché par quelque accident, mais un homme „ qui n'a aucun sujet de se fâcher, & qui n'est „ chagrin, bourru & querelleur que par tem- „ pérament ; ce qui ne pouvoit être renfermé „ que dans le nom général du GRONDEUR. . . . „ Ainsi nous nous déterminames à donner à la „ Piéce le titre de Grondeur. Ce titre effa- „ roucha les Docteurs Dramatiques de ce tems- „ là ; & M. Chammelé, qui n'étoit pas un de „ ceux qui avoient le moins de goût, fut ef- „ frayé de ce caractére ; ce ne fut même que „ par un excès de complaisance qu'il nous ac- „ corda le tems d'en entendre la lecture. Elle „ étoit en cinq Actes : le Grondeur ne parois- „ soit qu'à la fin du second ; il étoit annoncé „ & préparé sur le grand modéle du Tartufe „ qui ne paroît qu'au troisiéme Acte. Je suis „ assez sûr de mon fait, pour avancer que „ nous le faisions attendre aux spectateurs avec „ impatience & avec plaisir.

,, Hors l'arrivée de M. Grichard, il n'y a ,, presque rien eu de changé au premier Acte ,, qui est le meilleur de cette Piéce, & beaucoup plus à mon Associé qu'à moi. Dès que ,, le Grondeur paroissoit, on peut juger par le ,, plaisir avec lequel le Public le voit aujourd'hui, si on devoit être en peine du reste ,, de la Piéce. Malgré cela, M. Chammelé ,, décida souverainement que ce sujet ne pouvoit au plus fournir qu'une petite Piéce, & ,, que peut-être ce caractere seroit au plus ,, souffert dans une Comédie d'un Acte. Quel ,, plaisir, disoit-on, de voir un homme qui ,, gronde toujours? A force de négociations ,, nous obtinmes qu'elle seroit réduite à trois ,, Actes, & qu'en cét état on verroit l'effet ,, qu'elle feroit.

,, Mon Associé y travailla avec mes petits ,, secours, en vint à bout, & fut obligé de ,, faire un voyage seul dans sa Province. Me ,, voilà maître de la Piéce, & par conséquent ,, les Comédiens tout-à-fait maîtres de moi.

,, Dans le tems, que l'on appelle, en langage de spectacle, le meilleur de l'année, ,, c'est-à-dire dans le Carnaval, le Théatre se ,, trouva vuide & sans nouveautés, au moins ,, comiques, (car on répétoit la Tragédie de ,, Tyridate de M. Campistron:) je lus le Grondeur en trois Actes, qui fut reçu plus par ,, besoin, que par goût; j'y ajoutai le Prologue des Sifflets, qui fut si bien reçu; mais ,, en cela je réveillai, comme on dit, le chat

„ qui dort ; & je dirai ailleurs comment les „ Sifflets me firent ſentir la rancune qu'ils me „ gardérent. Comme je ſuis facile, j'écoutois „ tous les avis qu'on me donnoit, & je me „ rendis ſi bien à toutes les chicanes que l'on „ me fit dans les répétitions, qu'à force de „ ſupprimer & de retrancher, mon troiſiéme „ Acte s'évanouit entre mes mains, & je me „ trouvai réduit à recourir aux expédiens pour „ en conſtruire un, que je fis preſque tout „ comme l'on voulut dans la loge de l'Ac- „ trice qui jouoit le Rolle de Clarice. Je fus „ obligé, plus par la néceſſité de remplir mon „ Acte, que par la néceſſité du ſujet, d'y met- „ tre la Scene du retour de Fadet, avec Ca- „ tau, qui lui rend ſes monoſſyllabes.... J'y „ en ajoutai une autre, malgré le ſentiment „ d'un des grands Maîtres du Théatre, qui „ paria contre moi qu'elle ne réuſſiroit pas : „ je laiſſe à penſer ſi je gagnai la gageure ; „ car c'eſt la Scene où Mondor fait ſemblant „ de conſulter M. Grichard, pour ſe tirer „ d'embarras, & qui finit par ces mots : *Prenez* „ *deux ou trois fois ſeulement auſſi mal votre* „ *tems avec elles, que vous le prenez avec* „ *moi*, &c.

„ Il arriva une choſe aſſez biſarre à la pre- „ miére repréſentation de cette Piéce ; elle fut „ ſifflée par le Théatre, & protégée par le „ Parterre. Si les orages de l'un ne ſont pas „ tout à fait ſi violens que ceux de l'autre, il „ leur faut encore moins pour les exciter,

„ Laissons à part la question (c'est toujours „ M. de Palaprat qui parle) de sçavoir auquel „ de ces deux endroits on juge plus sainement, „ & disons seulement qu'en vérité, prix pour „ prix, il y a souvent autant de marchandise „ mêlée sur le Théatre, que dans le Parterre; „ mais qu'il y a toujours plus sur le Théatre „ de ces chefs de cabales, d'où sortent les ré- „ glemens pour la mode, de ces gens dont „ tout, jusqu'à des pauvretés, est une décision „ parmi leurs Sectateurs, & que la Jeunesse „ incertaine, qui entre toute neuve dans le „ monde, croit bonnement devoir prendre „ pour ses modéles.

„ Il plut à quelques-uns de ceux-ci de venir „ à la premiére représentation du Grondeur, „ & de n'y pas venir de sang-froid. Il n'y eut „ sorte de singerie qu'ils ne fissent contre la „ Piéce, sans malice & sans dessein peut-être, „ mais par la seule gayeté qui les animoit : „ tous les yeux se tournérent de leur côté. „ Grichard eut beau se démener, on le laissa „ crier tant qu'il voulut, & l'on n'eut plus d'at- „ tention pour l'ennuyeux spectacle d'un fu- „ rieux & d'un enragé ; car c'est ainsi qu'on „ l'appelloit. Le Théatre gronda à son tour „ d'avoir payé demie pistole, & se livra vo- „ lontiers aux plaisanteries des jeunes gens en- „ joués, qui vouloient bien l'en dédomma- „ ger en se donnant *gratis* eux-mêmes en „ spectacle.

„ La Piéce fut enfin décriée à tel point dans l'esprit

„ l'esprit des gens du monde, qu'à quelques „ jours de-là, feu M. le Prince voulant aller „ à la Comédie, demanda qu'on ne lui don- „ nât pas le Grondeur, tant il en avoit oüi „ dire de mal: on lui représenta le tort qu'il „ feroit à cette Piéce, & il voulut bien courir „ le risque de s'y ennuyer, pourvû qu'on y „ ajoutât les Sabines, (c'est ainsi que la Cour „ avoit appellé le Ballet Extravagant.) S. A. S. „ honora de sa présence le Grondeur à cette „ condition; elle en fut très-satisfaite, & en „ dit tant de bien à la Cour, qu'on reçut or- „ dre de l'y aller joüer: elle y réussit infini- „ ment; & ce même Théâtre qui l'avoit vili- „ pendée, par l'habitude outrée des François, „ de passer d'un excès à l'autre, commença à „ la porter beaucoup plus haut qu'elle ne mé- „ ritoit.

„ Elle commençoit à joüir du plus brillant „ succès, lorsqu'elle reçut un échec, dont elle „ ne put se relever. Les trois Acteurs princi- „ paux de la Piéce, (les deux freres Raisin „ & de Villiers) furent obligés d'aller à Anet, „ pour une fête que M. le Duc de Vendôme „ donnoit à Monseigneur..... Par leur ab- „ sence, cette Piéce perdit les cinq meilleu- „ res représentations de toute l'année. On la „ reprit le jour des Cendres; mais l'Arlequin „ Esope, que les Italiens donnérent dans le mê- „ me tems, acheva de couler à fond notre pau- „ vre Comédie. On pourroit dire qu'il semble „ que depuis ce tems-là, le Public ait voulu

,, à force de gloire nous dédommager du pro-
,, fit dont il nous avoit privés, puisque le
,, Grondeur est devenu par son succès une des
,, principales ressources du Théâtre.

,, Il me seroit bien aisé de faire des remar-
,, ques sur cette Piéce, & de les faire même
,, avantageuses, sans blesser la modestie, en
,, jettant les plus beaux endroits sur mon as-
,, socié; mais elle est trop connuë de tout le
,, monde, pour que j'entre dans ce détail. Je
,, suis bien fâché de ne pouvoir faire le Pu-
,, blic juge du sentiment, ou peut-être de
,, l'erreur où j'ai toujours été, que cette Piéce
,, étoit infiniment meilleure en cinq Actes. Je
,, l'aurois fait imprimer aujourd'hui de cette
,, façon, si pendant que j'étois en Italie, une
,, personne qui m'est chere, n'eût fait en mon
,, absence, comme la niéce de D. Quichotte,
,, un abatis entier & une déconfiture générale
,, de tous mes papiers, où elle trouvoit les
,, mots d'Acte & de Scene. ,, Voilà donc M.
de Brueys, sur le témoignage même de M. de
Palaprat, en pleine propriété de la meilleure
& de la plus grande partie du Grondeur: je
dis de la plus grande partie, puisqu'il est juste
de présumer que M. de Palaprat, en rédui-
sant à deux Actes les quatre derniers de cette
Piéce, n'aura pas manqué de choisir & d'in-
sérer dans ces deux Actes toutes les Scenes
dont il aura pû faire usage; il est même na-
turel de penser que M. de Palaprat, dans le
tems des représentations, aura fait en public

les mêmes aveux, que l'on a vûs depuis dans ses Discours imprimés. Malgré cela, quelques personnes peu instruites ou mal intentionnées contre M. de Brueys, ayant répandu dans le monde, qu'il n'étoit point l'Auteur du Grondeur, il s'en plaignit à son ami Palaprat, dans une lettre qu'il lui écrivit de Montpellier, où il s'étoit retiré.

" Voici, mon cher Monsieur, une querelle „ de Parnasse qui fait quelque bruit en ce „ pays, dans laquelle vous & moi sommes in„ téressés, & dont je veux que vous soyez le „ seul juge.

„ Il m'est revenu que M. Campistron pu„ blie hautement aux beaux esprits de Tou„ louse, chez Madame la Présidente Droüil„ let, que vous & lui avez la meilleure part à „ la composition de la Comédie du Grondeur ; „ que je n'y ai que la moindre, & tout au plus „ un cinquiéme. En vérité j'ai de la peine à le „ croire; mais la chose m'a été certifiée par „ des gens qui l'ont oüi eux-mêmes, & il ne „ m'est plus permis d'en douter. Cependant si „ ce bruit fût demeuré renfermé dans la cour „ de cette illustre Muse, je regarderois cette „ fiction poëtique de votre ami, comme un „ enthousiasme qu'on doit négliger; mais la „ chose a éclaté à Toulouse, & a été portée „ ici par trois de vos compatriotes, qui l'ont „ confirmée d'une maniere qui a jetté dans „ quelque confusion ceux de mes amis qui s'é-

„ toient intéressés pour moi à la réputation de „ cette Piéce.

„ Je vous avouë, mon cher Patron, qu'à „ cette nouvelle qui m'a été donnée dans ma „ solitude, ma tendresse de pere s'est réveil- „ lée ; & je n'ai pû m'empêcher de rendre pu- „ blique une vérité qui vous est connuë, & à „ tout Paris ; c'est en un mot que le GRON- „ DEUR, le MUET, l'IMPORTANT, & les EM- „ PYRIQUES, sont véritablement mes enfans ; „ que vous aviez bien voulu prendre soin de „ leur éducation, les produire dans le monde, „ les enrichir même de vos biens, & me faire „ l'honneur de les adopter : que pour M. Cam- „ pistron, il avoit aussi peu de part au Gron- „ deur & à ces autres ouvrages, qu'à l'Alco- „ ran ; & que j'étois surpris qu'un fameux „ Poëte tragique, si riche de son propre fond, „ cherchât à s'approprier des choses qui sont „ au-dessous de lui ; & qu'enfin je n'aurois jamais „ pû penser qu'un Paon voulût se parer des „ plumes d'une Corneille.

„ Ce n'est pas tout ; dans le même tems „ qu'on me désavoüoit à Toulouse pour le „ pere du Grondeur, j'appris qu'on me voloit „ à Paris une de mes chansons. . . . En vérité, „ Paris est un bois où il y a des voleurs de toute „ espèce. . . . Faisons, s'il vous plaît, sur tout „ cela, vous & moi, une réflexion affligeante : „ nous sommes vieux, moi beaucoup plus que „ vous ; & il y a des gens impatiens, qui ne „ veulent pas attendre que nous soyons morts

„ pour nous dépoüiller. Consolons-nous dans „ l'espérance que peut-être quelque jour l'au„ guste Protecteur de l'Académie souveraine „ des Belles-Lettres créera une Chambre de „ Justice, qui obligera les Auteurs à faire des „ déclarations de leurs biens, & à rendre ce „ qu'ils auront pillé, comme on y oblige au„ jourd'hui les gens d'affaires. Je suis, &c. „

LES SIFFLETS,

Par M. de Palaprat,

POUR SERVIR

DE PROLOGUE

DU

GRONDEUR,

COMÉDIE

De M. de Brueys,

Repréſentée pour la premiére fois le
3 Février 1691.

XXXXXXXXXXXX*XXXXXXXXXXXX

ACTEURS.

ERASTE, homme du monde, ſérieux.

DAMON, jeune homme de condition; enjoué.

LICIDAS, Auteur.

Mademoiſelle BEAUVAL, célébre Actrice.

UN GASCON.



LES SIFFLETS, *PROLOGUE* DU GRONDEUR.

SCENE PREMIERE.

DAMON, LICIDAS.

DAMON.

VOUS vous défendez mal, avouez-le entre nous

LICIDAS.

J'ai quitté le métier.

DAMON.

La défaite eſt mauvaiſe ;
Je ſçai que le Grondeur eſt encore de vous.

LICIDAS.

De moi, Monſieur ? A Dieu ne plaiſe.



SCENE II.

ERASTE, DAMON, LICIDAS.

ERASTE.

TOujours aux nouveautés on vous voit le premier,
N'avez-vous rien appris de celle qu'on nous donne?

DAMON.

J'ai vû des gens qui fortoient du Cormier,
Et qui difoient entr'eux qu'elle étoit affez bonne.

LICIDAS.

Partifans de l'Auteur, qu'il venoit d'engager
Par un repas....

DAMON.

Rayez cela de vos tablettes;
Monfieur l'Auteur, vous-même, eft-ce que les Poëtes
Donnérent-jamais à manger?
Sur cèt article feul on les voit toujours fages.

ERASTE.

Mais le défir de faire approuver fes ouvrages....

DAMON.

Ce n'en eft gueres le chemin;
Il ne faut point chercher des flatteurs dans le vin;
La Comedie en fait l'expérience,
Et l'on n'a pas connu les intérêts,
En la plaçant entre deux cabarets.
Il revient du Cormier, il fort de l'Alliance
Fort peu d'Approbateurs, & beaucoup de Sifflets.

LICIDAS.

C'eft là que les ligues formées
Ayant élû pour chef quelque Siffleur bannal,
N'attendent que le fignal
Des chandelles allumées,
Pour donner au Théâtre un affaut général.

ERASTE.

Eh! Monfieur Licidas, parlons fans paffion,

Souvent toute autre chose excite la tempête.

LICIDAS.

Les Dimanches sur-tout.

ERASTE.

Ha, pour les jours de Fête,
Je n'en serois pas caution.
Mais ordinairement comptez que cette guerre
Naît d'un légitime courroux;
Dans ce formidable Parterre,
D'où partent les plus rudes coups,
On trouve toute la justesse,
Tout le bon sens, tout le bon goût,
Tout l'esprit, toute la finesse,
Et toute la délicatesse
Qu'on demande aujourd'hui pour bien juger de tout:
Enfin presque toujours la raison, la justice
Au murmure public ont la meilleure part.

LICIDAS.

Et quelquefois aussi l'envie & le caprice.
Echouer par chagrin, réussir par hazard,
Est le destin commun aujourd'hui des spectacles:
On en verra bien peu désormais résister
A ce cruel destin, à moins de grands miracles.
On n'y va plus pour écouter.
Les jeunes gens y vont traiter de leurs affaires,
Faire assaut de tabac, troquer des tabatieres,
S'informer du bon vin. Fi, se laisser toucher
A des plaisirs si secs, sent trop la vieille mode.
Par habitude encor le monde y va chercher
Hors le spectacle seul tout ce qui l'accommode.
Celui-ci qui lui donne à souper chez *Lami*; *
Celui-là sa Maîtresse, & l'autre son ami,
Qui fait, en l'abordant, par sa voix, par son geste,
Un bruit qui force enfin les gens à décamper,
En louant en secret l'écornifleur modeste,
Qui n'y vient chercher qu'à souper.

* *Traiteur.*

Ce font caquets, fracas, qui jamais ne finiffent;
Jugez fi c'eft partout un tumulte achevé.
Les lieux que les femmes rempliffent
Sont ceux où le filence eft le mieux obfervé.

DAMON.

Aux Loges, aux Balcons quelquefois il fe paffe
Des Scenes....

LICIDAS.

De tout tems les femmes ont parlé:
C'eft un point fur lequel on doit leur faire grace.
Il eft vrai, quelquefois l'Acteur en eft troublé:
Mais on les voit au moins qui demeurent en place.

DAMON.

Graces à *la Crofnier* *, qui les enferme à clé.

LICIDAS.

Pour le repos public Dieu veuille qu'on en faffe
Au premier jour autant de tous ces efprits vifs;
Changeant auffi fouvent de lieu que de grimace,
Sur ce vafte Théâtre ils fe trouvent captifs,
C'eft pour leur promenade un trop petit efpace.

DAMON.

S'imaginer auffi de les rendre attentifs
A vos Piéces à la glace,
C'eft terriblement fe flater.

LICIDAS.

Faut-il encor le répéter?
Le Spectacle eft perdu, vous dis-je:

DAMON.

Mais....

LICIDAS.

De grace,
Y voyez-vous venir quelqu'un pour écouter?
On y vient pour fronder, pour tailler tout en piéces;
On voit de ces frondeurs un peloton mutin,
Qui....

ERASTE.

Croyez-moi, Monfieur, donnez de bonnes piéces,

* *Ouvreufe de Loges.*

Je vous répons de leur destin.

LICIDAS.

En ce tems l'entreprise est grande;
Et l'on ne peut ainsi parler
Tant que l'on n'aura pas défendu de siffler,
Sur peine d'une grosse amende.

DAMON.

Oh! je ne doute point que vous ne trouvassiez
Cette amende fort équitable,
Et sur-tout si le tiers en étoit applicable
Aux Auteurs disgraciés.
Vos plaintes là-dessus sont de pures chimeres;
Rien ne tient mieux les gens dans leur devoir.
Ecoutez-moi; vous allez voir
Si les Sifflets sont nécessaires.

Chez un Marchand moins riche en bijoux qu'en caquet,
L'un près de l'autre un jour se rencontrérent
La Trompette & le Sifflet,
Qui sur le pas d'abord se querellérent.
Leur procédé fut violent;
L'un est traître & moqueur, l'autre fiere & bruyante.
Sans la présence du Marchand
Leur querelle eût été sanglante.
La Trompette bravant d'un ennemi si vain
Le ridicule orgueil & l'impuissante rage,
Crut avoir tout l'avantage
D'une Géante contre un Nain.
Oses-tu, disoit-elle, au plus beau de mon regne,
De ton mérite au mien faire comparaison?
Es-tu jusqu'à ce point dépourvû de raison,
Vil instrument que l'on dédaigne,
Qui serois ignoré de tous,
Sans les criminels rendez-vous
Où tu servois jadis dans l'horreur des ténébres?
Aujourd'hui le Pont-Neuf jouit d'un plein repos.
Trop de catastrophes célébres
Ont servi de pompes funébres

Aux prouesses de tes Héros.
Si tu prends désormais ces manieres mutines,
Vois en moi qui te châtira.
Es-tu si glorieux, parce qu'à l'Opéra
Tu fais mouvoir des façons de machines ?
Je vois bien ce qui t'a gâté,
Ce sont les airs d'autorité
Qu'on te souffre à la Comédie.
Les tours que tu fais là te paroissent galans :
Mais regarde de quelles gens
Ton insolence est applaudie.
Moi, je fais mon devoir toujours près des guerriers,
Je leur fais moissonner des forêts de lauriers,
Je ramene, j'excite un languissant courage ;
On me doit des hauts faits qu'on ne peut oublier.
N'as-tu pour tout avantage
Autre chose à publier,
Répartit le Sifflet d'un air assez tranquile ?
Avec un mot je veux t'humilier.
Dans le camp des François, instrument inutile,
De leur haute valeur tu n'es que le témoin ;
D'exciter leur courage a-t-on quelque besoin ?
Crois-moi, rabaisse un peu de ce ton de tonnerre,
Tu n'auras pas long-tems matiere à tes discours :
Eh! fanfaronne, la guerre
Ne durera pas toujours.
Nos victoires sont trop complettes,
Pour ne voir pas dans peu tout calme, ou tout soumis.
A quoi servirez-vous alors, pauvres Trompettes ?
La France au premier jour sera sans ennemis,
Et jamais sans mauvais Poëtes.
Pendant ce plaisant démêlé
Le Marchand par plaisir ayant dissimulé,
A la fin éclata de rire.
Pour mettre toutefois la paix dans sa maison,
Je suis fâché, dit-il, Trompette, de vous dire
Que le Sifflet a raison :
Vous nous contez des sornettes,
Quand vous faites sonner si haut vos grands emplois.

Depuis un certain tems je débite en un mois
Beaucoup plus de Sifflets qu'en deux ans de Trompettes.
Il vous dit vrai, bien-tôt vous serez au filet,
La paix vous rendra muette,
On ne conservera que la douce musette,
Le hautbois & le flageolet,
Pour chanter les amours sur les bords de la Seine;
Et le redoutable Sifflet,
Pour corriger les abus de la Scene.
Ces vers vous plaisent-ils?

LICIDAS.

Si ...

DAMON.

Mon intention
Est de sçavoir comment Eraste les regarde.
Pour vous, Monsieur, je n'ai garde
De vous faire jamais pareille question.
Mais on va commencer. Voici l'instant fatal,
Et je vois dans cette coulisse.....

ERASTE.

Qui?

DAMON.

Mademoiselle Beauval.

ERASTE.

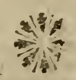
En écharpe une telle Actrice!
Ne joûroit-elle point?

DAMON.

J'en augurerois mal.

ERASTE.

Il faut que sur ce point elle nous éclaircisse.



SCENE III.

Mlle. BEAUVAL, DAMON, ERASTE, LICIDAS.

Mlle. BEAUVAL.

CReve plûtôt l'Auteur de la frayeur qu'il a.
Renvoyer ce beau monde-là :
Vraiment nous aurions bonne grace.
Rendre un double, encor moins, qu'il compte sur cela.

ERASTE.

De quelle bonne humeur aujourd'hui vous voilà ?

Mlle. BEAUVAL.

Vous ririez trop, Messieurs, de voir ce qui se passe.
L'Auteur de cette Piéce, orgueilleux, confiant,
(Comme ils sont tous) gardant pour lui seul son estime,
S'applaudissant toujours, & toujours décriant
Tout ce qui ne vient point de son esprit sublime ;
Idolâtre éternel de ses productions,
Traitant tous les Auteurs près de lui d'Allobroges,
Au Grondeur chaque jour ajoutoit des éloges.
Il le falloit entendre aux répétitions,
Prôner sa Comédie, élever ce chef-d'œuvre ;
Il nous alloit tous enrichir.
De ce matin plus humble, & cherchant à gauchir,
Le Parterre lui semble aspic, serpent, couleuvre,
Dans son premier courroux difficile à fléchir.
L'affronter est, dit-il, une terrible chose.
Combattu, mais trop tard, de ces réflexions,
Je viens de le laisser dans les convulsions.
On doit aux violons cette métamorphose,
Qui du premier coup d'archet
L'ont rendu sourd & muet.
D'abord il regardoit allumer les chandelles,
Sans trop paroître se troubler :
Mais la toile levée, on l'a vû chanceler,

Rougir, pâlir, céder à ses frayeurs mortelles.
La peur entierement a troublé son esprit,
Il extravague & ne sçait ce qu'il dit.
Quoi qu'on lui représente, il raisonne pantoufle,
Sa Comédie en poche il tremble & n'entend rien.
Nous ne la sçavons pas cependant assez bien
Pour la jouer sans qu'on nous souffle:
Nous sommes bien embarrassés.
Je n'ai vû de mes jours une chose pareille.
à Licidas, qui rit.
Ne riez point, autant vous en pend à l'oreille;
Depuis assez long-tems vous nous en menacez.

LICIDAS.

Peut-on vous écouter sans un plaisir extrême?
Votre récit a tant d'appas,
Que je veux aller voir moi-même l'embarras
D'un homme jusqu'ici trop rempli de lui-même.

DAMON.

Je confesse, pour moi, que j'en ris de bon cœur.

ERASTE.

Pour moi, sans connoître l'Auteur,
J'ai pitié de sa confiance,
Et j'estime beaucoup sa peur.
L'une de l'amour propre est une douce erreur,
L'autre un effet de la prudence.
Cette peur le rendra plus sage à l'avenir.

SCENE IV.

Mlle. BEAUVAL, DAMON, LE GASCON, ERASTE.

Mlle. BEAUVAL.

VOus ne pouviez, Monsieur, plus à propos venir.
Qui peut mieux qu'un Gascon, en fait de hardiesse,
Mener les gens tambour battant?

LE GASCON.

à Mademoiselle Beauval. à Damon. à Eraste.

Parlez. Ah te voilà, serviteur. Hé bien, qu'est-ce ?
S'agit-il donc ici d'un exploit important ?

Mlle. BEAUVAL.

D'encourager l'Auteur.

LE GASCON.

Qu'est-ce donc qu'il craint tant ?
Que l'on n'accompagne sa Piéce
De quelque concert éclatant ?

Mlle. BEAUVAL.

Vous voilà dans le fait sans que je vous l'explique.

LE GASCON.

J'entens les gens à demi mot.
Eh donc ! de se fâcher l'Auteur est-il si sot ?
* *Cet homme assurément n'aime pas la musique.*
Bagatelle ! cela doit-il vous ralentir !
Nous sommes quelques bonnes lames,
Qui ferons un orchestre à vous bien divertir.

Mlle. BEAUVAL.

Quoi ?

LE GASCON.

Cela vous déplaît.

Mlle. BEAUVAL.

Oüi, beaucoup, sans mentir.

LE GASCON.

Ah je n'ai sçû jamais rien refuser aux Dames !
Et si vous m'en priez, je puis vous garantir....

DAMON.

Tu connois les auteurs de ces nobles aubades ?

LE GASCON.

Si je les connois ? ils sont tous
Mes amis & mes camarades.
C'est une gloire parmi nous
D'inventer sur ce point quelque mode nouvelle ;
L'un fait bien le hautbois, l'autre le chaudronnier.

DAMON.

En cet art, Dieu merci, tu n'es pas le dernier.

* *Vers de Moliere dans l'Amphitrion.*

LE GASCON.

Ah c'eſt en quoi ſans vanité j'eſſelle,
Je fais faire un ſifflet tout neuf ſur ce modelle.
En montrant un monſtrueux ſifflet.

Mlle BEAUVAL.

Celui-là ſuffiſoit, on n'en ſçauroit trouver
De meilleur pour jouer long-tems le premier rôle.

LE GASCON.

Je crois pourtant l'uſer dans cet hyver,
Si la Troupe nous tient parole.

ERASTE.

Comment ?

LE GASCON.

Ne nous promet-on pas
Des nouveautés de toutes ſortes?
Comique, ſérieux, tout franchira le pas.

ERASTE.

Mais ſi ces nouveautés étoient bonnes ?

LE GASCON.

N'importe.

ERASTE:

Quelle façon de décider ?
De bonne foi je m'étonne
Que l'on trouve plus perſonne
Qui veuille ſe hazarder.
Pour s'expoſer ſur la Scene
Il faut être averé fou ;
C'eſt s'aller rompre le cou ,
La chûte eſt toujours certaine:
Cependant vous rebutez
Tel à force de vous craindre,
Qui pourroit un jour atteindre
Peut-être aux grandes beautés.
Vous ſifflez d'une maniere
A déſeſpérer les gens.
Ou reſſuſcitez Moliere,
Ou ſoyez plus indulgens.

DAMON.

Contre cette raiſon tu ne peux te défendre.

Mlle. BEAUVAL

Ferons-nous pour vous vaincre un effort ſuperflu ?
Daignez tranquillement aujourd'hui nous entendre.

LE GASCON.

Joüérez-vous ?

Mlle. BEAUVAL.

Oüi, Monſieur.

LE GASCON.

C'eſt un point réſolu,
Cette Piéce d'abord ſur ſon nom m'a déplû.

Mlle. BEAUVAL

Quoi ! vous ne voulez pas vous rendre !

LE GASCON.

Ecoutez, ſur ce nom je ſuis votre valet :
A plus que de récits d'un modeſte Sifflet
Et vous, & votre Auteur vous deviez vous attendre ;
On en préparoit un chœur
Au ſeul titre de Grondeur.
Il ne promet rien d'agréable,
Rien que de tintamarre un ennuyeux tiſſu :
Je le conçois ainſi. Mardi je ſuis un diable,
Je ne démords jamais de ce que j'ai conçû.
Dans tout notre Armagnac on connoît ma conſtance,
Sur les bords de Garonne, à Foix, à Taraſcon,
Ma fermeté paſſe toute croyance.
Cependant je me rends à vous par complaiſance.

Mlle. BEAUVAL.

Je vous ſuis obligée.

LE GASCON.

Au moins point de Gaſcon :
En ce cas ſans quartier la guerre recommence,
Non par aucun chagrin. Pourquoi ſe gendarmer,
Voyant que nous faiſons le vif des Comédies ?
Que Gaſcons vrais ou faux ont le don de charmer:
Pardi l'on doit bien nous aimer,
Puiſque l'on aime tant nos mauvaiſes copies :
Mais la variété fut toujours de mon goût,
Et depuis certain tems je ne vois autre choſe
Que Gaſcons là, Gaſcons ici, Gaſcons par-tout.
Et vertubleu cela me... pouſſe à bout:

Que la Gascogne au moins pour un tems se repose,
J'en suis las.

Mlle. BEAUVAL.

On n'en fait aucune mention,
Je vous jure, Monsieur, dans la Piéce nouvelle.

LE GASÇON.

A cette condition,
Va, je prends le Grondeur sous ma protection.

Mlle. BEAUVAL.

Je vais dire à l'Auteur cette bonne nouvelle.

SCENE V.

ERASTE, DAMON, LE GASCON.

DAMON.

J'Admire ta présomption ;
Crains que le protecteur ne soit sifflé lui-même.

LE GASCON.

Que je rirois de ton erreur extrême !
Mais tu me fais compassion.
Palasandis, je sçai qu'à ma dévotion
J'aurois en un moment plus de trois cens flamberges :
J'ai du crédit dans les auberges.

DAMON.

On le sçait bien, tu dois par-tout ta pension.

LE GASCON.

Que dis-tu ?

DAMON.

Que je crains pour ta commission.

LE GASCON.

Ne crains rien, de ce pas j'y vole;
Je l'ai promis, puis je m'en dispenser?
On peut faire commencer
Cependant sur ma parole,

J'en réponds.

ERASTE.

La caution
Me paroît un peu vereuse;
Et sur un tel garant je tiens l'attention
Du Public chose douteuse.

DAMON.

Sans vouloir me préoccuper,
J'attens peu d'un Auteur dont la peur est extrême;
Mais pour l'amour de lui, du Public, de nous même,
Je souhaite de me tromper.

FIN.

Acteurs de la Comédie.

M. GRICHARD, Médecin.

TERIGNAN, Fils de M. Grichard, Amant de Clarice.

HORTENSE, Fille de M. Grichard.

ARISTE, Frere de M. Grichard.

MONDOR, Amant d'Hortenſe.

CLARICE, Amante de Terignan.

BRILLON, Fils de M. Grichard.

M. MAMURRA, Précepteur de Brillon.

CATAU, Servante d'Hortenſe.

LOLIVE, Valet de M. Grichard.

Un Laquais de M. Grichard.

Un Prévôt de Maître à danſer.

La Scene eſt chez M. Grichard.



LE GRONDEUR, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.



AIS, ma sœur, pourquoi ce retardement ?

HORTENSE.

Nous le sçaurons quand mon pere reviendra de la Ville.

TERIGNAN.

Il faudroit le sçavoir plutôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, & moi

Catau chez Clarice, pour s'en informer ; ils feront bientôt ici.

TERIGNAN.

Qu'ils tardent à venir, & que je fouffre dans l'incertitude où je fuis !

HORTENSE.

Voici déja Catau.

SCENE II.

CATAU, TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

HE' bien qu'as-tu appris chez Clarice ?

CATAU.

Monfieur de faint Alvar fon pere étoit forti, & Clarice n'étoit pas encore levée. Mais....

HORTENSE.

Quoi ? mais.

CATAU.

Ne connoiffez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles ?

HORTENSE.

Et quelles ?

CATAU.

Vous ferez mariés ce foir l'un & l'autre. La maifon de Monfieur de faint Alvar eft toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos nôces.

HORTENSE.

Je vous le difois bien, mon frere.

TERIGNAN.

Je ne ferai point en repos que je ne fçache la raifon du retardement d'hier au foir de la propre bouche de mon pere.

HORTENSE.

Va donc voir s'il eft revenu.

CATAU.

Bon, revenu ; & ne l'entendrions-nous pas s'il étoit au logis ? Cesse-t-il de crier, de gronder, de tempêter, tant qu'il y est ? & les voisins eux-mêmes ne s'apperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il sort ?

HORTENSE.

Au moins seconde-nous bien aujourd'hui : quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter ? ma foi il faudroit être bien fin : avouez que c'est un terrible mortel que Monsieur votre pere.

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets & les servantes qui entrent céans n'y demeurent tout au plus que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique, il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la Ville ; il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point oüi parler de Monsieur Grichard le Médecin. Le petit Brillon votre frere, qu'il aime à la rage, a changé de Précepteur trois fois dans ce mois-ci, parcequ'ils ne le châtioient pas à la fantaisie Moi-même je serois déja bien loin, si l'affection que j'ai pour vous... Mais voici Lolive.

SCENE III.

LOLIVE, TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HE' bien, que t'a dit mon oncle ?

LOLIVE.

Monsieur, d'abord il m'a demandé si Monsieur votr

pere, à qui il m'a donné, j'étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, & que depuis deux jours que je le sers, il ne m'a pas été possible....

TERIGNAN.

Eh laisse tout cela, & me dis seulement s'il n'a point sçû pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé.

HORTENSE.

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien avec Mondor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulois venir.

CATAU.

Eh viens-y donc.

LOLIVE.

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le pere de Clarice est entré, & il n'a pas eu le tems de me parler.

TERIGNAN.

Tu n'as donc rien appris?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

C'est donc en écoutant ce qu'ils ont dit?

LOLIVE.

Oüi, Mademoiselle.

CATAU.

Et de quoi se sont-ils entretenus?

LOLIVE.

Je vais vous le dire. Ils se sont tirés à l'écart, ils m'ont fait signe de m'éloigner, ils ont parlé tout bas, & je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien instruit.

LOLIVE.

Mieux que tu ne penses.

TERIGNAN.

Mais à ce compte-là tu ne peux rien sçavoir?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que Monſieur de ſaint Alvar a été ſorti ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle.

CATAU.

Et comment diantre le ſçais-tu donc ?

LOLIVE.

Oh donne-toi patience. Vous ne connoiſſez pas encore tous mes talens : on ſe cache des valets, quand on a quelque ſecret à dire ; & moi depuis que je ſers, je me ſuis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peſte de l'imbécille.

LOLIVE.

Oüi ; & j'y ai ſi bien réuſſi, que lorſque deux perſonnes, dont je ſçai les affaires, diſcourent enſemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, & je gagerois à leur geſte, & à l'air de leur viſage, de vous rapporter mot pour mot ce qu'ils ont dit.

CATAU.

Il eſt devenu fou.

TERIGNAN.

Mais enfin que ſoupçonnes-tu ?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as-tu reconnu ?

LOLIVE.

Premiérement, à ce que Monſieur de ſaint Alvar n'a rien voulu dire devant moi à Monſieur Ariſte.

TERIGNAN.

Ah ! ma ſœur, il n'y a que trop d'apparence !

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sçais-tu quelque choſe de plus ?

LOLIVE.

Oh qu'oüi. A peine le pere de Clarice a ouvert la

bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci.

Il fait des actions d'un homme surpris & en colere.

CATAU.

Que diantre veux-tu dire?

LOLIVE.

Quoi! tu ne le vois pas? Cela est pourtant plus clair que le jour, & Monsieur m'entend bien assurément.

TERIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE.

Et Mademoiselle aussi.

HORTENSE.

Je n'y comprens rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisoit ainsi, *il refait les mêmes signes*, vous jugez bien qu'il étoit surpris, étonné, & en colere de ce que Monsieur de saint Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez, voyez si avec ces gestes-là il pouvoit lui dire autre chose que ceci : Quoi ! vous avez changé de sentiment? que me dites-vous là? est-il possible?

TERIGNAN.

Que disoit à cela Monsieur de saint Alvar?

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui répliquoit.

Action d'un homme qui fait des excuses.

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là?

LOLIVE.

Pour celles-là, elles sont équivoques.

CATAU.

Point, je les trouve aussi claires que les autres.

LOLIVE.

Expliquez-les donc pour voir.

CATAU.

Eh explique-les toi-même, puisque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut signifier qu'il lui faisoit des excuses d'avoir été

été obligé de changer de fentiment. Voyez. J'en fuis bien fâche, je n'ai pû faire autrement, M. Grichard l'a voulu. Ou bien, cela pourroit encore fignifier que l'abfence de Mondor a été caufe qu'on a différé vos mariages.

CATAU.

Quoi, tu trouves tout cela dans ces geftes !

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une fyllabe.

CATAU.

C'eft un fou, vous dis-je, cela ne peut être ; Clarice eft fille unique de M. de S. Alvar, qui eft un riche Gentilhomme, ami de votre pere : Mondor eft un homme de qualité, dont le bien & le mérite répondent à la naiffance. Vos mariages font arrêtés depuis hier, la parole eft donnée, les contrats font dreffés, il n'y a qu'à figner. Il ne fçait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant tu n'as rien oüi.

LOLIVE.

Non : mais j'ai vû, & les actions des hommes font moins trompeufes que leurs paroles.

TERIGNAN.

Je tremble qu'il ne dife vrai.

CATAU.

Vous vous arrêtez à des vifions ; & moi je viens de voir des préparatifs de nôces.

LOLIVE.

Et ce font peut-être ces préparatifs qui ont rebuté Monfieur Grichard. Tu fçais qu'il a une parfaite averfion pour tout ce qui s'appelle feftin, bal, affemblée, divertiffement, & enfin pour tout ce qui peut infpirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en foit, va faire exactement ce que mon pere t'a commandé quand il eft forti, afin qu'à fon retour il ne trouve ici aucun fujet de fe mettre en colere.

CATAU.

Adieu, truchement de malheur, va faire des commentaires sur les grimaces de notre singe.

SCENE IV.

TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

CE que Lolive vient de nous dire redouble mes allarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre pere que vous êtes amoureux de Clarice?

TERIGNAN.

Moi? non assurément: il me soupçonne au contraire d'aimer Nerine, la fille d'un Médecin, qui n'est pas trop de ses amis; & pour le laisser dans son erreur, lorsqu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fites fort bien.

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentimens pour Mondor, & croit même que je ne l'ai jamais vû non plus que lui, à cause qu'il est presque toujours à l'armée.

CATAU.

Tant mieux; gardez-vous bien de lui faire connoître que ces mariages vous plaisent: les esprits à rebours comme le sien ne veulent jamais ce qu'on veut, & veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe, & même rudement; voi qui c'est.

CATAU.

Ce sera sans doute votre pere. Non, Dieu merci, c'est Monsieur Ariste.

SCENE V.

ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HE' bien, mon oncle, comment vont nos affaires?

ARISTE.

Fort mal.

TERIGNAN.

Ah Ciel!

HORTENSE.

Quoi, mon oncle?

ARISTE.

Votre pere me suit, retirez-vous, laissez-moi lui parler; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TERIGNAN.

Seroit-il possible?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, & m'attendez dans votre appartement; j'irai vous rendre compte de tout: & vîte, il vient.

CATAU.

Et tôt, retirons-nous; voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, & quelque chose de pis. Sauve qui peut.

SCENE VI.

M. GRICHARD, LOLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD.

BOurreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

LOLIVE.

Monſieur, je travaillois au jardin; au premier coup de marteau j'ai couru ſi vîte, que je ſuis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fuſſes rompu le cou, double chien; que ne laiſſes-tu la porte ouverte?

LOLIVE.

Eh, Monſieur, vous me grondates hier à cauſe qu'elle l'étoit: quand elle eſt ouverte, vous vous fâchez; quand elle eſt fermée, vous vous fâchez auſſi: je ne ſçai plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire!

ARISTE.

Mon frere, voulez-vous bien....

M. GRICHARD.

Oh donnez-vous patience. Comment faire, coquin!

ARISTE.

Eh, mon frere, laiſſez-là ce valet, & ſouffrez que je vous parle de....

M. GRICHARD.

Monſieur mon frere, quand vous grondez vos valets, on vous les laiſſe gronder en repos.

ARISTE.

Il faut lui laiſſer paſſer ſa fougue.

M. GRICHARD.

Comment faire, infâme!

LOLIVE.

Oh çà, Monſieur, quand vous ſerez ſorti, voulez-vous que je laiſſe la porte ouverte?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, Monſieur....

M. GRICHARD.

Encore ? tu raiſonneras, yvrogne ?

ARISTE.

Il me ſemble après tout, mon frere, qu'il ne raiſonne pas mal : & l'on doit être bien-aiſe d'avoir un valet raiſonnable.

M. GRICHARD

Et il me ſemble à moi, Monſieur mon frere, que vous raiſonnez fort mal. Oüi, l'on doit être bien-aiſe d'avoir un valet raiſonnable, mais non pas un valet raiſonneur.

LOLIVE.

Morbleu j'enrage d'avoir raiſon.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu ?

LOLIVE.

Monſieur, je me ferois hacher ; il faut qu'une porte ſoit ouverte ou fermée : choiſiſſez ; comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin. Je la veux : . . . je la. . . . Mais voyez ce maraut-là, eſt-ce à un valet à me venir faire des queſtions ? Si je te prens, traître, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez, je penſe, Monſieur le Juriſconſulte ?

ARISTE.

Moi ? point. Je ſçai que les valets ne font jamais les choſes comme on leur dit.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh je croyois. Sçachez, Monſieur le rieur, que je croyois n'eſt pas le langage d'un homme bien ſenſé.

ARISTE.

Eh laiſſons cela, mon frere, & permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je ſerois bien-aiſe. . . .

M. GRICHARD.

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendart-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier ?

LOLIVE.

Oüi, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour ?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule ?

LOLIVE.

Ah Monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vû passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine ?

LOLIVE.

Oüi, Monsieur, Guillaume y étoit présent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur, & j'ai rapporté les vuides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-u portées à la poste ?-Hem...

LOLIVE.

Peste, Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin....

LOLIVE.

Ce matin ? ne vous souvient-il pas que vous me le mites hier en mille piéces ?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore....

LOLIVE.

Elles sont logées, Monsieur. Vraiment depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charetée de foin; j'ai arrosé tous les arbres du jardin; j'ai nettoyé les allées; j'ai bêché trois planches, & j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD.

Oh il faut que je chasse ce coquin-là: jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci; il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

LOLIVE.

Que diable a-t-il mangé?

ARISTE *le plaignant.*

Retire-toi.

SCENE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

EN vérité, mon frere, vous êtes d'une étrange humeur; à ce que je vois, vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi; vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder.

M. GRICHARD.

Ah vous voilà d'humeur à jaser.

ARISTE.

Quoi, vous voulez chasser ce valet, à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez, & au-delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder; ou pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

M. GRICHARD.

Courage, Monsieur l'Avocat, controllez bien mes actions.

ARISTE.

Eh mon frere, je n'étois pas venu ici pour cela: mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand

je vois qu'avec tous les ſujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colere.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainſi.

ARISTE.

Eh je le vois bien. Tout vous rit, vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne ſçauroient mieux aller. Cependant on ne voit jamais ſur votre viſage cette tranquillité d'un pere de famille qui répand la joie dans toute la maiſon : vous vous tourmentez ſans ceſſe, & vous tourmentez par conſéquent tous ceux qui ſont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah ceci n'eſt pas mauvais. Eſt-ce que je ne ſuis pas homme d'honneur ?

ARISTE.

Perſonne ne le conteſte.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs ?

ARISTE.

Non ſans doute.

M. GRICHARD.

Je ne ſuis, je penſe, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous ; &....

ARISTE.

Il eſt vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués juſqu'à préſent ſur le Théâtre, & qui frappent les yeux de tout le monde : mais vous en avez un qui empoiſonne toute la douceur de la vie, & qui peut-être eſt plus incommode dans la ſociété que tous les autres. Car enfin on peut au moins vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare, & un menteur : mais on n'a jamais un ſeul moment de repos avec ceux que leur malheureux temperament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colere, & qui ſe font un triſte plaiſir de gronder & de criailler ſans ceſſe.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bien-tôt achevé de moraliſer ? je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere, laiſſons ces conteſtations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit, on dit : de quoi ſe mêle-t-on ? Je voudrois bien ſçavoir qui ſont ces gens-là.

ARISTE.

Ce ſont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire moi. Le monde n'eſt rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui dans le fond ne ſe ſoucient non plus de nous, que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc ſe taire.

ARISTE.

Mais pour votre bien on auroit des choſes à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le deſſein de marier avantageuſement vos enfans.

M. GRICHARD.

Cela ſe pourroit.

ARISTE.

Ils conſentoient l'un & l'autre à votre volonté.

M. GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire.

ARISTE.

Tout le monde louoit votre choix.

M. GRICHARD.

C'eſt de quoi je ne me ſouciois gueres.

ARISTE.

Aujourd'hui, ſans que l'on ſçache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de deſſein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non ?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à Monſieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frere de Monſieur de ſaint Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe?

ARISTE.

Et vous voulez épouſer cette même Clarice que vous avez promiſe à votre fils.

M. GRICHARD.

Bon, promiſe, qu'il compte là-deſſus.

ARISTE.

En conſcience, mon frere, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite?

M. GRICHARD.

Ma conduite! Eh, croyez-vous en conſcience, Monſieur mon frere, que je m'en mette fort en peine?

ARISTE.

Cependant....

M. GRICHARD.

Oh cependant, cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît, & je ſuis le maître de moi & de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frere, il y a bien des choſes que la bienſéance ne permet pas de faire; car ſi....

M. GRICHARD.

Oh ſi, car, mais.... je n'ai que faire de vos conſeils, je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous voulez pourtant y faire un peu de réflexion.

M. GRICHARD.

Encore? Vous ne ſeriez donc pas d'avis que j'épouſaſſe Clarice?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il eſt vrai qu'elle convient mieux à Terignan.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos non plus que je donne Hortenſe à Monſieur Fadel?

ARISTE.

C'eſt un imbecille, j'appréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuſe.

M. GRICHARD.

Très-malheureuſe! En effet, comme vous dites. Ainſi vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier deſſein?

ARISTE.

Très-aſſurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire?

ARISTE.

J'ai crû y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'eſt donc là votre avis?

ARISTE.

Oüi, mon frere.

M. GRICHARD.

Tant mieux, j'aurai le plaiſir de rompre deux mariages, & d'en faire deux autres contre votre ſentiment.

ARISTE.

Mais vous ne ſongez pas....

M. GRICHARD.

Et je vais tout à l'heure chez M. Rigaut mon Notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi vous allez....

M. GRICHARD.

Serviteur.

SCENE VIII.

BRILLON, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

MOnſieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon ?

BRILLON.

Mon pere, mon pere, j'ai fait aujourd'hui mon thême ſans faute ; tenez, voyez.

M. GRICHARD *lui jettant ſon livre au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh ! mon pere, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loiſir.

BRILLON.

Vous l'aurez lû en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD.

Eh ! voilà le plus preſſant petit drôle qui ſoit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plutôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous lire le François, & puis je vous lirai le Latin. Les hommes.... Au moins ce n'eſt pas du Latin obſcur, comme le thême d'hier ; vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD.

Le pendart!

BRILLON.

Les hommes qui ne rient jamais, & qui grondent toujours, sont semblables à ces bêtes féroces qui....

M. GRICHARD, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, va dire à ton sot de Précepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

CATAU.

Le pauvre enfant!

ARISTE, *bas.*

Belle éducation!

BRILLON, *pleurant.*

Oüi, oüi, vous me frappez quand je fais bien, & moi, je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends.

BRILLON.

Peste soit des livres & du Latin.

M. GRICHARD.

Attens, petit enragé, attens.

BRILLON.

Oüi, oüi, attens: qu'on m'y attrape. Tenez, voilà pour votre soufflet.

Il déchire son livre.

M. GRICHARD.

Le fouet, maraut, le fouet.

BRILLON.

Oüi-dà, le fouet: j'en vais faire autant tout à l'heure de ma Grammaire & de mon Despautére.

M. GRICHARD.

Tu la payeras. Ce petit maraut abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui.

CATAU.

Voilà déja un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmotes-tu là?

CATAU.

Je dis, Monfieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires, impertinente?

ARISTE.

Mon frere a raifon.

M. GRICHARD.

Et moi je veux avoir tort,

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh çà, mon frere, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez M. Rigaut mon Notaire? Serviteur. Mais que me veut encore cet animal?

SCENE IX.

MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

MAMURRA.

Monfieur....

M. GRICHARD.

Qu'eft-ce, Monfieur? Vous prenez très-mal votre tems, Monfieur Mamurra; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evafit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'eft fauvé?

MAMURRA.

Oüi, Monfieur, *effugit.*

M. GRICHARD.

Ces animaux-là ne fçauroient s'empêcher de cra-

cher du Latin. Parle François, ou tais-toi, pédant fieffé.

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas*.

M. GRICHARD.

Encore? Hé, de par tous les diables, parle François, si tu veux, ou si tu peux, excrément de Collége.

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga.

M. GRICHARD.

Eh bien, bourreau, dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon?

MAMURRA.

Oh çà, Monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle François, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple fort mal à propos. Il a *laceré*, *incendié* tous ses livres, & s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo* : mais il n'est rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un sans sujet; on révolte l'esprit, au lieu de le redresser, & la sévérité paternelle & magistrale, dit *Arriaga*.

M. GRICHARD.

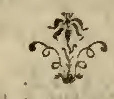
Toujours *Arriaga*, tête incurable! sors d'ici tout à l'heure, & ton maudit *Arriaga*, & n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramenes Brillon.

MAMURRA.

Monsieur.

M. GRICHARD.

Hors d'ici, te dis-je, & va le chercher tout à l'heure,



SCENE X.

M GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Vous ne voulez donc rien écouter ?

M. GRICHARD.

Serviteur. Hé, Lolive, qu'on selle ma mule, je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend.

SCENE XI.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Quel homme !

CATAU.

A qui le dites-vous ?

ARISTE.

Si tu sçavois quel dessein bizarre il a formé.

CATAU.

J'en sçai plus que vous. Rosine, la fille de chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devineriez-vous pourquoi depuis hier votre frere s'est mis en tête d'épouser Clarice ?

ARISTE.

Peut-être la beauté ?

CATAU.

Tarare la beauté ; c'est bien la beauté vraiment qui prend un homme comme lui.

ARISTE.

Qu'eſt-ce donc ?

CATAU.

Vous ſçavez, Monſieur, que nous avions tous conſeillé à Clarice d'affecter de paroître ſévere & rude aux domeſtiques en préſence de M. Grichard, afin de gagner ſes bonnes graces, & de l'obliger à conſentir au mariage de Terignan avec elle.

ARISTE.

Je le ſçai.

CATAU.

Hé bien, hier au ſoir votre frere étoit dans la chambre de M. de ſaint Alvar; Clarice étoit dans la ſienne, qui y répond; Roſine vint à faire quelque bagatelle; Clarice prit de-là occaſion de gronder. M. Grichard entendant quereller cette fille, quitta bruſquement Monſieur de ſaint Alvar, & alla ſe mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut; ſa maîtreſſe fit ſemblant de la chaſſer; & depuis ce moment notre Grondeur a conçû pour elle une eſtime qui n'eſt pas imaginable, & qui va juſques à la vouloir épouſer.

ARISTE.

Eſt-il poſſible ?

CATAU.

D'abord il le propoſa à Monſieur de ſaint Alvar. Comme il eſt facile, il y conſentit, à condition que Monſieur Grichard donneroit Hortenſe à Monſieur Fadel ſon beau-frere, qui eſt un homme qui lui eſt à charge.

ARISTE.

Clarice le ſçait-elle ?

CATAU.

Elle en eſt au déſeſpoir. Je viens de lui parler; elle a déja fait des plaintes à ſon pere, qui commence à ſe repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce ſoit, il faut rompre ce deſſein.

CATAU.

Nous avons déja concerté avec Clarice & Rosine ce qu'il y a à faire pour cela, & la suite de Brillon me fait songer à un stratagême, dont il faut que je me serve.

ARISTE.

Que prétens-tu faire ?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loisir.

ARISTE.

Allons donc avertir Terignan & Hortense, & prenons ensemble des mesures pour agir de concert.

CATAU.

Allons, notre Grondeur sera bien fin, s'il ne donne dans les panneaux que je vais lui tendre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE.

LA maudite bête qu'une mule quinteuſe! le vilain homme qu'un Médecin hargneux! qu'un pauvre garçon eſt à plaindre d'avoir à ſervir ces deux animaux-là! & que le Ciel les a bien faits l'un pour l'autre! Ouf me voilà tout hors d'haleine: mais, Dieu merci, c'eſt pour la derniere fois.

SCENE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

AH te voilà! je te cherchois. D'où viens-tu?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de Médecin ſur ſa chagrine de mule; ils ont enfin détalé d'ici, après avoir fait l'un & l'autre le diable à quatre: pour récompenſe ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé!

LOLIVE.

Oüi, le Médecin portoit la parole. Ce n'eſt pas un grand malheur.

CATAU.

J'en ſuis perſuadée: mais avant que le jour ſe paſſe,

je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle ame, me voilà prêt à tout, & tu peux disposer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là-dessus. Mais avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la ruë; & quand tu verras venir de loin notre Grondeur, viens vîte m'avertir. Voici ma maîtresse.

SCENE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

MOn oncle & mon frere sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, si votre pere vous propose de vous marier avec Monsieur Fadeì, faites semblant d'être soumise à sa volonté, & ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais si une fois j'ai dit oüi?

CATAU.

Et bien vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau.

CATAU.

Laissez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais si ce que tu entreprens ne réussit pas?

CATAU.

Oh faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon Dieu, que tu es prompte! Je crains de me voir mariée au plus imbécille & au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne feriez pas la seule. Je connois de belles personnes comme vous, qui ont pour époux de petits magots d'hommes : mais aussi en revanche, je connois de beaux & grands jeunes hommes qui ont pour épouses de petites guenuches de femmes. Cela est assez bien compensé dans le monde, & l'avarice fait tous les jours ces assortimens bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres est une foible consolation.

CATAU.

Oh çà, puisque vous voulez tant raisonner, que prétendriez-vous faire, si, malgré ce que j'entreprens, votre pere s'opiniâtroit à vous donner à Monsieur Fadel ?

HORTENSE.

Je ne sçai... mourir.

CATAU.

Mourir ?

HORTENSE.

Oüi, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir ?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir ?

HORTENSE.

Oüi, Catau, obéir. Une fille qui a de la vertu n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas moi tout-à-fait de cet avis-là Il est vrai que la vertu défend à une fille d'épouser contre la volonté de ses parens un homme qui lui plaît : mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon pere n'est pas fait comme les autres ; & si j'ai une fois consenti, te dis-je....

CATAU.

Bon, consenti. Allez, Mademoiselle, en fait de mariage une fille a son dit & son dedit : mais nous n'en viendrons pas là ; laissez seulement agir Clarice, & faites ce que je vous dis.

SCENE IV.

LOLIVE, HORTENSE, CATAU.

LOLIVE.

GArre, garre, Monsieur Grichard, garre, garre.

CATAU.

Est-il entré ?

LOLIVE.

Non, Guillaume a ramené sa monture.

HORTENSE.

Et mon pere ?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident ?

LOLIVE.

Il passoit avec sa mule devant la porte d'un de nos voisins. Un barbet, à qui sa figure a déplû, s'est mis tout d'un coup à japper, la mule a eu peur, elle a fait un demi tour à droite, & Monsieur Grichard un demi tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

S'est-il blessé ?

LOLIVE.

Non ; il gronde à cette heure le barbet, vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre, j'appréhende sa mauvaise humeur.

CATAU.

Il a été bien-tôt de retour ?

LOLIVE.

C'eſt qu'il a trouvé beſogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé querir un autre Médecin.

LOLIVE.

Non : mais le malade s'eſt impatienté ; & voyant que Monſieur Grichard tardoit trop à venir, il eſt parti ſans ſon ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort ?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours. Mais je l'entens ; retire-toi, qu'il ne te voye point. Va dire à Clarice de venir promptement, elle te dira ce que tu as à faire de ton côté. Ecoute.

Elle lui parle à l'oreille.

LOLIVE.

C'eſt aſſez.

SCENE V.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

OH parbleu, canaille, je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais auſſi, voyez ce maraut de voiſin ; on lui a dit mille fois, ce coquin ! cet inſolent ! Mort de ma vie, Monſieur, laiſſez-moi faire, je lui laverai la tête.

M. GRICHARD.

Cette fille a quelque choſe de bon. Brillon n'eſt-il point revenu ?

CATAU.

Non, Monſieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin; & ſon animal de Précepteur?

CATAU.

Il l'eſt allé chercher, & ne reviendra pas ſans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il ſera bien.

SCENE VI.

M. GRICHARD, CATAU, M. FADEL, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnſieur Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre. Il faut que je faſſe un peu cauſer ce jeune homme, pour voir s'il eſt auſſi nigaud qu'on dit. *Monſieur Fadel paroît.* Approchez, mon gendre prétendu... Hé, approchez, vous dis-je.

CATAU.

Hé, mettez vous encore plus près; vous devez ſçavoir que Monſieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh çà, on me veut faire croire que je marie ma fille à un ſot.

M. FADEL.

Oüais.

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puiſque je vous la donne.

M. FADEL.

M. FADEL.

Ah!

M. GRICHARD.

Et avec une groſſe dot.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Je l'avois promiſe à un certain Mondor qui eſt abſent.

M. FADEL.

Voyez.

M. GRICHARD.

Mais je vous préfére à lui.

M. FADEL.

Oüi.

M. GRICHARD.

Il ſera attrapé, quand il viendra.

M. FADEL.

Ah, ah!

M. GRICHARD.

Pour moi j'épouſe votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oüi-dà!

M. GRICHARD.

Oüais, oh oh, ah, oüi, voyez, oüi-dà! N'avez-vous que cela à me dire?

CATAU.

Il vous répond fort juſte.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Oüi, mais ſon ſtile eſt bien laconique.

M. FADEL.

La, la.

CATAU.

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur eſt encore plus incommode.

CATAU.

J'en ſçai, Monſieur, plus de quatre qui ſans oh oh,

oüi, & ah ah, n'auroient ſouvent rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mene à Hortenſe; peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh, oh?

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU.

Allez voir votre Maîtreſſe, Monſieur Oh, oh. A quel imbécille veut-on donner une fille comme elle? je l'empêcherai bien.

SCENE VII.

TERIGNAN, ARISTE, LOLIVE, CATAU.

ARISTE.

Ou eſt mon frere?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortenſe avec Monſieur Fadel: ils n'auront pas longue converſation enſemble.

LOLIVE.

Puis-je entrer?

CATAU.

Oüi, mais dépêche-toi.

LOLIVE.

Clarice ſera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

Dans cette Scene Lolive regarde toujours ſi Monſieur Grichard ne vient point.

LOLIVE *à Catau.*

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Hé bien ?

LOLIVE.

Je l'ai mené chez Monſieur ...

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en ſortira pas ſans ton ordre.

CATAU.

C'eſt aſſez. Clarice t'a inſtruit de ce que tu as à faire ?

LOLIVE.

Oüi.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rolle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que M. Grichard connoiſſe trop ton viſage ?

LOLIVE.

Lui ! depuis deux jours que je le ſers, il ne m'a jamais regardé en face ; il ne connoît perſonne.

CATAU.

Va vîte qu'il ne te rencontre ici.

SCENE VIII.

HORTENSE, TERIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE.

AH je reſpire ! Monſieur Fadel eſt ſorti, & mon pere eſt entré dans ſon cabinet, fort triſte de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enſeignes.

TERIGNAN.

Comment ?

SCENE IX.

HORTENSE, TERIGNAN, ARISTE, CATAU, M. GRICHARD *dans le fond du Théâtre.*

CATAU.

Vous le sçaurez quand il sera tems.

HORTENSE *appercevant M. Grichard.*

Ah voilà mon pere, il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire.

CATAU.

Lui ! & ne sçavez-vous pas que lorsque sa gronderie se change en ce noir chagrin où le voilà plongé, il ne voit ni n'entend personne ? Je gagerois qu'il ne s'est pas seulement apperçû que nous soyons ici.

ARISTE.

Il faudroit le préparer à la visite de Clarice. Abordez-le, mon neveu.

Chacun, à mesure qu'il parle, s'éloigne de M. Grichard, qui est au fond du Théâtre.

TERIGNAN.

Je n'oserois.

ARISTE.

Vous, Hortense.

HORTENSE.

Je tremble.

ARISTE.

Toi donc, Catau.

CATAU.

La peste.

ARISTE.

Mais d'où lui peut venir cette sombre mélancolie ?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé personne.

M. GRICHARD, *se promenant en colere.*

C'eſt une choſe étrange! je ne trouve perſonne avec qui je puiſſe m'entretenir un ſeul moment, ſans être obligé de me mettre en colere. Je ſuis bon pere, mes enfans me déſeſpérent; bon maître, mes domeſtiques ne ſongent qu'à me chagriner; bon voiſin, leurs chiens ſe déchaînent contre moi: juſqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager.

ARISTE.

Il faut que je l'aborde. Mon frere, je ſuis votre ſerviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triſte?

M. GRICHARD.

Je ne ſçai.

HORTENSE.

Mais qu'avez-vous, mon pere?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, Monſieur?

M. GRICHARD.

Non.

TERIGNAN.

Ne peut-on ſçavoir....

M. GRICHARD.

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, Monſieur....

M. GRICHARD.

Qu'on me laiſſe.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, Monſieur, je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice! qu'on ſe retire, & vîte. *A Hortenſe.* Allons, vous auſſi, vous m'échauffez la bile avec vos airs poſés.

SCENE X.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

POur vous, ſi vous prétendez me venir donner les ſots conſeils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous ſi l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frere, puiſque vous voulez abſolument vous marier, & que Clarice vous plaît, à la bonne heure.

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne ſongent qu'à la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai beſoin d'une perſonne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous ſatisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas ſuffire moi ſeul à tenir en crainte une famille, & à pourvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai moi ceux du logis dans le devoir, elle ira à la Ville gronder le Marchand, le Boucher, le Cordonnier, l'Epicier; & malheur à qui nous fera quelque fraſque. Mais la voici, vous allez voir.

SCENE IX.

CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

CLARICE.

VOus me voyez, Monſieur, dans un ſi grand excès de joie, que je ne puis vous l'exprimer.

M. GRICHARD.

Comment donc? d'où vous vient cette joie ſi déréglée?

CLARICE.

Mon pere vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaiſir.

M. GRICHARD.

Mais encore?

CLARICE.

Il m'a rendu maîtreſſe de tous nos apprêts de nôces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour....

CLARICE.

Comment, Monſieur, quels apprêts? les habits, le feſtin, les violons, les hautbois, les maſcarades, les concerts, & le bal ſur-tout, que je veux avoir tous les ſoirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable!

CLARICE.

Vous voyez cet habit, c'eſt le moindre de douze que je me ſuis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi!

CLARICE.

Oüi : mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi !

CLARICE.

Oüi, Monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souffrir comme vous êtes ? Il semble que vous portiez le deüil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD.

Elle est folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre, & prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un Médecin !

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble, il faut se mettre du bel air. Serez-vous le premier Médecin qui porterez un habit cavalier ?

M. GRICHARD.

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le festin, nous avons deux tables de trente couverts : je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la salle je veux qu'on place les violons & les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais songez-vous...

CLARICE.

J'ai préparé une mascarade charmante.

M. GRICHARD.

A la fin....

CLARICE.

Quand nous aurons dansé une bonne heure, nous sortirons tous deux du bal sans rien dire, & nous nous déguiserons, moi en Venûs, & vous en Adonis.

M. GRICHARD.

Je perds patience.

CLARICE.

Que nous allons danſer ! c'eſt ma folie que la danſe. Au moins j'ai déja retenu quatre laquais, qui jouent parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais !

CLARICE.

Oüi, Monſieur, deux pour vous, & deux pour moi. Quand nous ſerons mariés, je veux que vous ayez le bal chez nous tous jours de la vie, & que notre maiſon ſoit le rendez-vous de toutes les perſonnes qui aimeront un peu le plaiſir.

SCENE XII.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

ROSINE.

MAdame, tous vos habits de maſque ſont au logis, venez les voir au plus vîte, ils ſont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD.

N'eſt-ce pas là cette gueuſe que vous chaſſates hier ?

CLARICE.

Oüi, Monſieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez repriſe ?

CLARICE.

Je ne puis m'en paſſer, elle eſt de la meilleure humeur du monde; elle chante ou danſe toujours.

ARISTE.

Hé, Madame, qu'on eſt mal ſervi des perſonnes de ce caractere !

CLARICE.

Je le crois : mais j'aime mieux être plus mal ſervie & avoir des domeſtiques toujours gais. Je tiens que les gens qui ſont auprès de nous nous communiquent,

malgré que nous en ayons, leur joie ou leur trifteffe, & je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD.

Ah! quelqu'un l'a enforcelée depuis hier.

ROSINE.

Venez donc, Madame, on vous attend avec impatience.

CLARICE.

Adieu, Monfieur : je meurs d'envie de voir vos habits & les miens, & j'ai laiffé au logis Monfieur Canary, qui m'attend.

SCENE XIII.

ROSINE, M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

QUi eft ce Monfieur Canary?

ROSINE.

Son Maître à chanter. Ma foi, Monfieur, vous allez avoir la perle des femmes. La plûpart aiment à gronder les domeftiques, & à chagriner leurs maris : pour celle-là, oh, je vous répons qu'il fera bon avec elle : que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien; c'eft la meilleure des femmes. Tenez, Monfieur, depuis cinq ans que je la fers; je ne l'ai vûë qu'hier en colere.

M. GRICHARD.

Mais, dis-moi, fon pere feroit-il pas caufe?

ROSINE.

Monfieur, je vous demande pardon, il faut que j'effaye auffi mon habit de mafque.

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE.

Ils demeurent quelque tems à se regarder.

ARISTE.

Mon frere, hé bien ?

M. GRICHARD *à part.*

Je tombe des nuës.

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant ?

M. GRICHARD *à part.*

Il y a ici quelque mystére.

ARISTE *bas.*

Se douteroit-il qu'on le jouë ?

M. GRICHARD.

Je soupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de se marier....

M. GRICHARD.

Sçavez-vous bien, Monsieur mon frere, que vous avez le don de raisonner toujours de travers ?

ARISTE.

Moi ?

M. GRICHARD.

Oüi, vous. C'est M. de saint Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces Gentilshommeaux de Province aiment les fêtes, & il me souvient d'avoir oüi dire à ce vieux roquentin, qu'il vouloit danser aux nôces de sa fille.

ARISTE.

Quoi ? vous croyez... :

M. GRICHARD.

Et je vais de ce pas laver la tête comme il faut à ce vieux fou.

SCENE XV.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

OU va-t-il donc ?

ARISTE.

Trouver le pere de Clarice. Il s'eſt allé mettre dans l'eſprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle.

CATAU.

Laiſſez-le aller ; Monſieur de ſaint Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc, il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer : je vous l'ai dit. Notre Grondeur ſera bien-tôt de retour ; il ne trouvera perſonne où il eſt allé : il n'a que la rue à traverſer. Cachez-vous dans le coin de cette chambre, écoutez ce qui ſe paſſera ici ; & quand vous jugerez que la choſe aura été pouſſée aſſez loin, venez à ſon ſecours.

ARISTE.

Mais ne diſois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût perſonne au logis ?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortenſe & Terignan, & votre frere a chaſſé aujourd'hui tous ſes domeſtiques. Mais le voici déja, allez vîte vous cacher.

SCENE XVI.

M. GRICHARD, CATAU, JASMIN.

CATAU.

EH bien, Monſieur, vous venez de chez Monſieur de ſaint Alvar.

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand bal ce ſoir.

M. GRICHARD.

Je ſçai qu'on a promis douze piſtoles aux violons; porte-leur-en vingt-quatre, & qu'ils n'aillent point ce ſoir.

CATAU.

Eh, Monſieur, cela ſera inutile; ſi Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, & cent s'il les faut. Je connois les femmes du monde, elles n'épargnent rien pour ſe ſatisfaire; & la facilité avec laquelle la plûpart jettent l'argent, fait ſoupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coûte pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je ſçai, coquine, que ce n'eſt point Clarice....

JASMIN.

Monſieur, un Monſieur vous demande.

CATAU *bas.*

Bon, voici mon homme.

M. GRICHARD.

Qui eſt-ce?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle Monſieur Ri.... Ri.... Attendez, Monſieur, je vais encore lui demander.

M. GRICHARD *le prenant par les oreilles:*

Viens çà, fripon.

JASMIN.

Ahi, ahi, ahi.

CATAU.

Eh ! Monsieur, vous lui avez arraché les cheveux, vous êtes cause qu'il a pris la perruque ; vous lui arracherez les oreilles, & on n'en a pas pour de l'argent.

M. GRICHARD.

Je te l'apprendrai..... C'est sans doute Monsieur Rigaut mon Notaire ; je sçai ce que c'est, fais-le entrer. Ne pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent ? peste soit des importuns.

SCENE XVII.

LOLIVE, *en Maître à danser*, M. GRICHARD, CATAU, LE PREVOT.

M. GRICHARD.

OUais, ce n'est point là mon homme. Qui êtes-vous avec vos révérences ?

LOLIVE, *faisant de grandes révérences.*

Monsieur, on m'appelle Rigaudon, à vous rendre mes très-humbles services.

M. GRICHARD *à Catau.*

N'ai-je point vû ce visage quelque part ?

CATAU.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien, Monsieur Rigaudon, que voulez-vous ?

LOLIVE.

Vous donner cette lettre de la part de Mademoiselle Clarice.

M. GRICHARD.

Donnez.... Je voudrois bien sçavoir qui a appris à Clarice à plier ainsi une lettre : voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet. Voyons ce qu'elle chante.

CATAU *bas, tandis qu'il déplie la lettre.*

Jamais peut-être amant ne s'est plaint de pareille chose.

M. GRICHARD *lit.*

Tout le monde dit que je me marie avec le plus bourru de tous les hommes : je veux désabuser les gens, & pour cet effet il faut que ce soir vous & moi nous commencions le bal. Elle est folle.

LOLIVE.

Continuez, Monsieur, je vous prie.

M. GRICHARD *lit.*

Vous m'avez dit que vous ne sçavez pas danser: mais je vous envoye le premier homme du monde....

LOLIVE. *à M. Grichard, qui le regarde depuis les pieds jusqu'à la tête.*

Ah! Monsieur.

M. GRICHARD *lit.*

Qui vous en montrera en moins d'une heure autant qu'il en faut pour vous tirer d'affaire. Que j'apprenne à danser!

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plaît.

M. GRICHARD *lit encore.*

Et si vous m'aimez, vous apprendrez de lui la bourrée.

CLARICE.

En colere.

La bourrée! moi, la bourrée! Monsieur le premier homme du monde, sçavez-vous bien que vous risquez beaucoup ici?

LOLIVE.

Allons, Monsieur, dans un quart-d'heure vous la danserez à miracle

M. GRICHARD *redoublant sa colere.*

Monsieur Rigaudon, je vous ferai jetter par les fenêtres, si j'appelle mes domestiques

CATAU *bas à M. Grichard.*

Il ne falloit pas les chasser.

LOLIVE *faisant signe à son Prevôt de jouer du violon:*

Allons, gai; ce petit prélude vous mettra en hu-

meur. Faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelque principe?

M. GRICHARD *portant sa colere à l'extrémité.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux.

LOLIVE.

Parbleu, Monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton là, vous danserez tout à l'heure.

M. GRICHARD.

Je danserai, traître!

LOLIVE.

Oüi morbleu vous danserez. J'ai ordre de Clarice de vous faire danser; elle m'a payé pour cela, & ventrebleu vous danserez. Empêche, toi, qu'il ne sorte.

Il tire son épée, qu'il met sous son bras.

M. GRICHARD.

Ah je suis mort! Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle!

CATAU *place M. Grichard à un coin du Théâtre, & va parler à Lolive.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez-vous là, Monsieur, laissez-moi lui parler. Monsieur, faites-nous la grace d'aller dire à M. de saint Alvar...

LOLIVE.

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici; je veux qu'il danse.

M. GRICHARD.

Ah le bourreau! le bourreau!

CATAU.

Considérez, s'il vous plaît, que Monsieur est un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Un fameux Médecin.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, & en avoir besoin.

M. GRICHARD *tirant Catau.*

Oüi, dis-lui que quand il voudra, ſans qu'il lui en coûte rien, je le ferai ſaigner & purger tout ſon ſou.

LOLIVE.

Je n'en ai que faire, je veux qu'il danſe, ou morbleu....

M. GRICHARD *entre ſes dents.*

Le bourreau!

CATAU *revenant auprès de M. Grichard.*

Monſieur, il n'y a rien à faire; cet enragé n'entend point de raiſon; il arrivera ici quelque malheur; nous ſommes ſeuls au logis.

M. GRICHARD.

Il eſt vrai.

CATAU.

Regardez un peu ce drôle-là; il a méchante phiſionomie.

M. GRICHARD *le regardant de côté en tremblant.*

Oüi, il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on?

M. GRICHARD.

Au ſecours, voiſins, au ſecours.

CATAU.

Bon, au ſecours; & ne ſçavez-vous pas que tous vos voiſins vous verroient voler & égorger avec plaiſir? Croyez-moi, Monſieur, deux pas de bourrée vous ſauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais ſi on le ſçait, je paſſerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuſe toutes les folies, & j'ai oüi dire à M. Mamurra que lorſqu'Hercule étoit amoureux, il fila pour la Reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oüi, Hercule fila, mais Hercule ne danſa pas la bourrée, & de toutes les danſes, c'eſt celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh bien il faut le dire, Monfieur vous en montrera une autre.

LOLIVE.

Oüi-dà, Monfieur, voulez-vous les menuets ?

M. GRICHARD.

Les menuets ? ... non

LOLIVE.

La gavote ?

M. GRICHARD.

La gavote ? ... non.

LOLIVE.

Le paffe-pied ?

M. GRICHARD.

Le paffe-pied ? ... non.

LOLIVE.

Et quoi donc ? tracanas, tricotez, rigaudons ? en voilà à choifir.

M. GRICHARD.

Non, non, non, je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danfe grave & férieufe ?

M. GRICHARD.

Oüi, férieufe, s'il en eft, mais bien férieufe.

LOLIVE.

Eh bien la courante, la bocane, la farabande ?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh que diantre voulez-vous donc ? demandez-vous-même : mais hâtez-vous, ou par la mort.

M. GRICHARD

Allons, puifqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la ... la....

LOLIVE.

Quoi, de la ... la....

M. GRICHARD.

Je ne fçai.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur, vous danserez la bourrée, puisque Clarice le veut, ou tout à l'heure ventrebleu....

SCENE XVIII.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

Ouf.

ARISTE.

Qu'est-ceci?

M. GRICHARD.

C'est que....

ARISTE.

Que vois-je!

M. GRICHARD.

Cet insolent vouloit....

ARISTE.

Mon frere apprendre à danser!

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraut....

ARISTE.

A votre âge!

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit ...

ARISTE.

On se moqueroit de vous.

M. GRICHARD.

Ah voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le souffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh de par tous les diables écoutez-moi donc, jaseur éternel, piailleur infatigable, on vous dit que c'est ce coquin qui me veut faire danser par force.

ARISTE.

Par force !

M. GRICHARD *avec chagrin.*

Et oüi par force.

CATAU.

Oüi, Monſieur, la bourrée.

ARISTE.

Et qui vous a fait ſi hardi, Monſieur, que de venir ceans ?

LOLIVE.

Monſieur, Monſieur, j'y viens de bonne part, & je m'en vais dire à Mademoiſelle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoye.

M GRICHARD.

Oh je n'y puis plus tenir ; il faut que j'aille chercher ce vieux fou de Monſieur de ſaint Alvar, chanter pouille à Clarice, à ſon pere, & à tous ceux que je trouverai chez lui.

SCENE XIX.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

LE voilà parti. Que dites vous de Lolive ?

ARISTE.

C'eſt un fort joli garçon. Oh pour le coup je crois mon frere déſabuſé de Clarice.

CATAU.

Ce n'eſt pas tout, il faut le ramener à ſon premier deſſein, & c'eſt à quoi nous devons aller travailler ſans perdre un inſtant.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

QUe viens-tu chercher ici ? pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage ? Si Monſieur Grichard revenoit....

LOLIVE.

Il lui reſte encore Clarice & Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te ſurprendre, & te reconnoître.

LOLIVE.

Bon, reconnoître; tu ne ſçaurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter, & porter un habit doré, j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne ſe connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire ?

LOLIVE.

Bien des choſes ſur ce que tu veux que je faſſe.

CATAU.

Dis-les donc vîte.

LOLIVE.

Puiſque Mondor eſt arrivé, qu'il ſe ſerve de ſes gens....

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet de chambre, dont nous avons déja fait l'Aumônier, que nous avons envoyé à Monſieur Grichard Il n'y a que toi qui puiſſe achever ce que tu as commencé,

LOLIVE.

Je ne sçaurois.

CATAU.

Poltron !

LOLIVE.

Considére tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon sert à tes desseins, tu me le fais enlever ; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé ; tu me fais faire une peur terrible à un fort honnête Médecin, qui est pour en avoir la fievre.

CATAU.

Qu'il se la guérisse.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude allarme ?

CATAU.

Te voilà bien malade ! n'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danse ?

LOLIVE.

Il est vrai.

CATAU.

Ne le seras-tu pas au double de cette seconde expédition ?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors sans sujet ?

LOLIVE.

Non, ma réputation m'est chere.

CATAU.

Oh garde-la, on ne prétend pas te l'ôter : mais compte que si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, & que Monsieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne ?

CATAU.

En ce cas tu risquerois peut-être quelque bagatelle : mais de ce côté-là les coups sont incertains, & tres-

sûrs du côté de Mondor, aussi bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises, si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion. Oüi, je vois que de toutes parts je risque le bâton; me voilà dans un grand embarras: quel parti prendre? Battu peut-être du côté de Monsieur Grichard, rossé à coup sûr du côté de Mondor; criminel à ne faire pas ce que je lui ai promis, criminel à le faire, * *des bâtons aujourd'hui je n'ai plus que le choix.*

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Hé bien il n'y a plus à hésiter; coups de bâton pour coups de bâton, il faut se déterminer en faveur de ceux qui seront accompagnés d'un lénitif de cinquante pistoles: mais qui m'en sera caution?

CATAU.

Qui? Mondor, qui donneroit toutes choses pour ne pas perdre ce qu'il aime, Terignan, Hortenle, Clarice, Ariste; es-tu content?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore?

LOLIVE.

Non, te dis-je, donne-moi une caution que je puisse prendre au corps.

CATAU.

Et bien moi.

LOLIVE.

Toi?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

* *Vers de Brutus.*

seule.

Enfin voilà notre affaire en bon train, & si nos amans sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation.

SCENE II.

M. FADEL, CATAU.

CATAU.

MAis que vois-je? ce sot de Fadel viendroit-il mettre quelque obstacle à nos desseins ? Il ne m'incommodera pas long-tems, si ses questions ne sont pas plus longues que mes réponses.

M. FADEL.

Je cherche votre M. Grichard.

CATAU.

Vous ?

M. FADEL.

Il a passé chez moi.

CATAU.

Lui ?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non ?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui.

CATAU.

Oüi ?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortense.

CATAU.

Oüais.

M. FADEL.

Et moi je viens lui dire que je ne m'en soucie gueres.

CATAU.

Voyez.

M. FADEL.

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oüi-dà ?

M. FADEL.

J'attens bien après sa fille.

CATAU.

Bon.

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un sot ?

CATAU.

Oh, oh.

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le suis pas.

CATAU.

Ah, ah.

M. FADEL.

Ne manquez pas de le lui dire au moins.

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oüi.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

CATAU.

Ha, ha. Me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci. Allons avertir ma maîtresse de l'arrivée de Mondor. Mais le voici lui-même. O Ciel ! quelle imprudence! ne pouviez-vous pas attendre Hortense chez Clarice ? que venez-vous faire ici ?

SCENE III.

MONDOR, CATAU.

MONDOR.

IL y a une heure que je n'entens plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée ? Je ne vois, ni ta maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice de l'heure que je vous parle, & Hortense y sera bien-tôt. Je vais l'avertir, retournez-vous-en vîte l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu ?

CATAU.

Et allez, vous dis-je.

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh ! hâtez-vous vous-même.

MONDOR.

Si tu sçavois que les momens me durent !

CATAU.

Si vous sçaviez que vous me pesez !

MONDOR.

Viens au moins bien-tôt.

CATAU.

Et commencez par vous en aller. Mort de ma vie, que les gens sont sots quand ils sont amoureux ! Cela seroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre service. Hors d'ici, vous dis-je. Mais peste soit de vous, voici M. Grichard. Il nous a vûs ensemble, nous ne pouvons l'éviter ; que ferons-nous ? Attendez : par bonheur il ne vous connoît point, consultez-le sur la premiere chose qui vous viendra en tête ; il vous expédiera bien-tôt, & vous viendrez me retrouver ; en

tout cas je vous envoyerai Ariste pour vous dégager.

MONDOR.

Laisse-moi faire ; je vais lui tenir des discours qui me feront bien-tôt chasser.

SCENE IV.

M. GRICHARD, CATAU, MONDOR.

M. GRICHARD.

QUi est cet homme-là ? encore un Maître à danser ?

CATAU.

Que dites-vous là ? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable, c'est un homme de la premiere condition, qui sur quelque maladie extraordinaire veut avoir de vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il se dépêche.

SCENE V.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

QUe demandez-vous ? de quel mal vous plaignez-vous ? vous avez un visage de santé.

MONDOR.

Aussi, Monsieur, ne suis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc ? le devenir ?

MONDOR.

Non, Monsieur

M. GRICHARD.

Dites-moi donc au plutôt ce que vous voulez.

MONDOR.

Je sçai, Monsieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panégyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets. . . .

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns. Hé bien aux secrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh en voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai oüi dire qu'il y a des secrets pour se faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres. . . .

M. GRICHARD.

Comment diable, pour qui me prenez vous ?

MONDOR.

Pour un très-sçavant & très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des secrets pour vous faire aimer ?

MONDOR.

Eh non, Monsieur, graces à Dieu, la nature n'y a pourvû que de reste.

M. GRICHARD.

Ah voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent à force d'être entêtées de moi ; j'aime ailleurs à la rage. Il y a des secrets pour se faire aimer ; apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie?

MONDOR.

Oüi, Monſieur.

M. GRICHARD.

Prenez...

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois ſeulement...

MONDOR.

J'entens.

M. GRICHARD.

Auſſi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec moi, elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon.

SCENE VI.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

IL m'avoit bien trouvé en état d'écouter ſes balivernes. Je ſuis au déſeſpoir de la fuite de Brillon. Hé bien m'apportez-vous des nouvelles de ce petit pendard?

ARISTE.

Catau l'eſt allé chercher. Mais vous ne partirez pas demain?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour.

ARISTE.

Ce ſera donc après avoir donné ordre à l'affaire de M. de ſaint Aivar?

M. GRICHARD.

L'ordre eſt tout donné.

ARISTE.

Comment donc ?

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frere. Hier vous vouliez donner Terignan à Clarice, & Hortenſe à Mondor; ce matin vous vouliez épouser Clarice, & donner votre fille à Monſieur Fadel; & ce ſoir vous ne voulez faire ni l'un ni l'autre.

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables, non.

ARISTE.

Voilà cependant trois fois de bon compte que vous changez de ſentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît; & afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je ſuis bien-aiſe de m'être engagé en votre préſence de partir demain matin, pour aller voir à la campagne ce Seigneur malade qui m'a fait l'honneur de m'envoyer ſon Aumônier.

ARISTE.

Mais au moins, avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajuſtement avec M. de ſaint Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puiſſans amis.

M. GRICHARD.

Je m'en moque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire à vous-même qu'il ſçavoit le moyen de vous la faire tenir

M. GRICHARD.

Je l'en défie.

ARISTE.

Il s'est mis en frais pour ces mariages.

M. GRICHARD.

Catau épie.

Pourquoi s'y mettoit-il ?

ARISTE.

Vous serez condamné à de grands dommages & intérêts.

M. GRICHARD.

Oh vous ne les payerez pas pour moi;

ARISTE.

Non : mais. . . .

M. GRICHARD.

Après ce que j'ai vû de Clarice, quand il m'en devroit coûter tout mon bien, & que toute la Terre s'en mêleroit, j'aimerois mieux être pendu, roüé, grillé, que d'épouser cette créature.

SCENE VII.

CATAU, M GRICHARD, ARISTE.

CATAU.

AH! Monsieur.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce ?

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé ?

CATAU.

Oüi, Monsieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre ?

ARISTE.

On s'est moqué de toi.

CATAU.

Monſieur, j'ai parlé moi-même au Sergent & au Capitaine.

M. GRICHARD.

Le ſtipon!

ARISTE.

Quel malheur!

CATAU.

Oüi, Monſieur.

M. GRICHARD.

Mais ce Capitaine eſt un enragé, & il ſe fera caſſer, d'enrôler des garçons de quinze ans; on veut aujourd'hui de grands ſoldats.

CATAU.

C'eſt ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela étoit bon pour ceux qui vont en Flandre, en Piémont, ou en Allemagne: mais que pour lui, il lui étoit permis d'enrôler de jeunes garçons

M. GRICHARD.

De jeunes garçons? le traître!

CATAU.

Oüi, Monſieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener ſi loin, ſi loin, qu'avant qu'ils y ſoient arrivés, ils auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre? & où les mene-t-il?

CATAU.

Tenez, Monſieur, de peur de l'oublier, je me le ſuis fait écrire ſur cette carte, voyez.

M. GRICHARD.

A ... Madagaſcar ... Brillon à Madagaſcar!

CATAU.

Ils diſent, Monſieur, que ce n'eſt pas loin de l'autre monde.

ARISTE.

C'eſt ſans doute, mon frere, pour cette colonie dont vous avez oüi parler. Voilà un garçon perdu.

CATAU *en pleurant.*

Hélas! Monſieur, je viens de voir ce pauvre enfant; on l'a déja habillé de verd, avec un bonnet à la dra-

gonne ; *En riant*, & . . . . on lui fait apprendre á jouer du tambour. Tenez, Monſieur, cela fait rire & pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit Capitaine, que je lui aille laver la tête ?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toujours.

M. GRICHARD.

Viens, mène-moi où tu l'as vû. Il faut que j'aille trouver ce Turc, & que. . . .

CATAU.

Gardez-vous-en bien.

M. GRICHARD.

Comment, coquine ?

CATAU.

Eh bien, Monſieur, vous pouvez y aller : mais je vous avertis au moins de faire votre teſtament, & de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'eſt-ce à dire ?

CATAU.

C'eſt-à-dire, Monſieur, que ce Capitaine cherche par-tout des Médecins pour les mener dans ce pays-là.

ARISTE.

Des Médecins ? gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici poûr moi un jour bien mal-encontreux... C'eſt le ſeul de mes enfans qui promet quelque choſe.

CATAU.

Il eſt vrai qu'il vous reſſemble déja comme deux goutes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, & que..

CATAU.

Monſieur, ils m'enrôleront ; le Sergent me vouloit prendre moi, ſi je ne me fuſſe promptement ſauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener auſſi des filles.

M. GRICHARD.

Tubleu, voilà de terribles enrôleurs.

CATAU.

Vous moquez-vous ? Monfieur Mamurra a voulu y aller pour chercher Brillon : à fon langage on l'a pris pour un Medecin, (vous fçavez qu'il parle comme un fou) d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vû : mais je l'ai entendu heurler dans une chambre, où il jure en Latin comme un poffédé : cependant ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrons-nous trouver qui foit à l'abri de l'enrôlement ?

CATAU *bas à M. Grichard.*

Eh priez Monfieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui lui ?

CATAU *bas.*

Eh vraiment oüi lui; il ne rifque rien, on n'a que faire d'Avocats en ce pays-là,

M. GRICHARD.

On s'en pafferoit bien en celui-ci.... Allez-y donc, & à quelque prix que ce foit.

ARISTE.

Je n'épargnerai rien affurément, & je vous ramenerai Brillon, ou j'y perdrai mon Latin.

M. GRICHARD.

Vous n'y perdriez pas grand chofe.

CATAU.

Monfieur, vous pourriez encore trouver ce Capitaine chez fon oncle.

ARISTE.

Son oncle ?

CATAU.

Monfieur de faint Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi, ce Capitaine eft donc ce neveu dont il nous a fi fouvent parlé ?

CATAU.

Oüi, Monfieur, & il devoit aller prendre congé de lui; je crois qu'il y eft à préfent...

ARISTE.

J'y cours, pour ne le pas manquer; il n'y a qu'un pas d'ici, dans un moment je vous rends réponfe.

SCENE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

JE crains bien, Monfieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, gueufe?

CATAU.

Ce Capitaine fait litiére d'argent: c'eft un Marquis de vingt mille livres de rente; il a un équipage de Prince, & les gens m'ont dit que le Roi lui a donné le Gouvernement de Madagafcar.

M. GRICHARD.

Il faut que tous les diables foient déchaînés aujourd'hui contre moi.

CATAU *bas.*

Pas tous encore. Que je plains ce pauvre enfant?

M. GRICHARD.

Morbleu, fi ce Seigneur malade que je dois aller voir demain étoit à Paris, je ferois bien voir à ce Capitaine.... Mais que cherche ici ce foldat?



SCENE IX.

LOLIVE *en soldat, avec une halebarde,* M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

AH, Monsienr, c'est le Sergent de ce Capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon? non.

M GRICHARD *bas en tremblant.*

Oh, oh! c'est ce coquin de Maître à danser.

CATAU, *après s'être approchée pour le regarder.*

Monsieur, c'est lui-même; je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE.

Oüi, Monsu : depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une halebarde. Je ne suis plus Rigaudon; je suis à présent Monsieur de la Motte, à vous servir.

M. GRICHARD.

La peste te creve.

LOLIVE.

Je viens vous prier, Monsu, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD.

Le diable t'emporte.

LOLIVE.

Si vous avez quelque chose sur le cœur, pourtant ...

M. GRICHARD.

Monsieur Rigaudon, ou Monsieur de la Motte, comme il vous plaira, sortez vîte d'ici, & laissez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens auſſi, Monſu, pour vous avertir de la part de mon Capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'eſt-ce à dire?

LOLIVE.

C'eſt-à-dire, Monſu, que vous ſoyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui moi?

LOLIVE.

Vous-même, Monſu.

CATAU *le copiant.*

Vous le prenez pour un autre, Monſu.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'eſt-il pas Monſu Grichard? Vous irez, Monſu, d'ici à Breſt dans le carroſſe de mon Capitaine, & là vous vous embarquerez en bonne compagnie

M. GRICHARD.

Quel galimatias me faites-vous là?

LOLIVE.

Galimatias, Monſu: n'avez vous pas promis de partir demain matin, à l'homme que mon Capitaine a envoyé ici tout à l'heure.

CATAU.

Vous équivoquez, Monſu, Monſieur n'a promis de partir demain qu'à un Aumônier.

LOLIVE.

Juſtement, voilà l'affaire; c'eſt l'Aumônier de notre Régiment.

M. GRICHARD.

Ah! je ſuis perdu.

CATAU.

Mais c'eſt pour aller voir un Seigneur malade à la campagne, que Monſieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh bien, voilà ce que c'eſt auſſi. Cette campagne, c'eſt Madagaſcar, bon pays, & ce Seigneur malade,

c'eſt le Viceroi de l'Iſle, brave homme.

M. GRICHARD.

Ah qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ?

LOLIVE.

Vous ſerez morbleu ſon premier Médecin, je vous en donne ma parole.

CATAU.

Quoi, Monſieur, vous irez auſſi à Madagaſcar ?

M. GRICHARD.

J'enrage.

LOLIVE.

Aſſurément Monſu ira, il en a donné ſa parole par écrit, & mon Capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD *avec fureur.*

Oh je n'en puis plus Va-t-en dire, ſcélérat, à ton Aumônier, à ton Capitaine, à ton Viceroi, & à tous les Madagaſcariens, qu'ils ne ſe joüent pas à la colere d'un Médecin.

LOLIVE.

Monſu, Monſu, vous êtes homme d'honneur, & puiſque vous vous y êtes engagé, vous irez....

M. GRICHARD.

Oüi, traître, j'irai tout à l'heure faire aſſembler la Faculté.

LOLIVE.

Et moi le Régiment, nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéreſſe tous mes confreres.

LOLIVE.

Eh Monſu, ſi vous pouviez en emmener quelqu'un avec vous, le beau coup ! il n'en reſteroit encore que trop pour Paris.



SCENE X.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

ARISTE.

ON ne veut point abiolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment ?

CATAU.

Voilà Monfieur qui va auffi à Madagafcar.

ARISTE.

Mon frere ?

CATAU.

Il s'y eft engagé, on l'a furpris, vous y étiez préfent ; cet Aumônier....

ARISTE.

Ah je vois ce que c'eft ; quelle trahifon !

LOLIVE.

Vous moquez-vous, Monfu ? il fera fortune en ce pays-là ; on n'y eft pas encore défabufé des Médecins.

M. GRICHARD.

Le bourreau !

LOLIVE.

C'eft le plus beau féjour du monde pour les gens de fa profeffion.

M. GRICHARD.

Le traître !

LOLIVE.

C'eft de-là que viennent toutes les drogues fpécifiques.

M. GRICHARD.

L'infâme !

LOLIVE.

Quel plaifir pour un Médecin, de fe voir à la fource de la caffe, du fené & de la rhubarbe ?

M. GRICHARD *en fureur.*

Il faut que j'étrangle ce fcélérat.

LOLIVE *lui préfentant la halebarde.*

Alte là. Adieu, Monfu. Si vous n'êtes chez mon Capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici à cinq trente foldats logés à difcrétion. Serviteur, jufqu'au revoir.

CATAU

Je foupçonne, Monfieur, quelque chofe, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a ici quelque trahifon.

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

VOilà, mon frere, ce que vous coûte votre gronderie; le foufflet que vous avez donné à Brillon eft caufe de tout. Le petit fripon s'eft allé enrôler, & a donné lieu à la piéce qu'on vous a faite; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaife humeur vous attire toujours....

M. GRICHARD.

Ah courage : il eft queftion de chercher des expédiens, pour qu'on ne nous mene, Brillon & moi, à Madagafcar, & la demangeaifon de moralifer vous prend.

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédiens employer où l'argent eft inutile : aux maux fans remede le plus court eft de prendre patience. Cependant la prudence veut....

M. GRICHARD.

Ah quel homme ! Sçavez-vous bien, Monsieur mon frere, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam, & au Monomotapa, que d'entendre moraliser si hors de saison ? Voilà t-il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'Audience ? Vous jazates une heure sur les anciens Babyloniens, & il etoit question au procès d'une chévre volée. J'enrage quand je vois...

SCENE XII.

TERIGNAN, M. GRICHARD, ARISTE.

TERIGNAN.

MOn pere, je sçai le tour qu'on vous a joué ; j'ai découvert d'où cela vient, & je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagascar, & de r'avoir mon frere sans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment ?

TERIGNAN.

Monsieur de saint Alvar est cause de tout.

ARISTE.

Monsieur de saint Alvar ?

TERIGNAN.

Lui-même. Par malheur il est proche parent de ce Capitaine....

M. GRICHARD.

Je sçai qu'il est son oncle, achéve.

TERIGNAN.

Eh bien, il s'est allé plaindre à son neveu que vous lui avez manqué de parole, & que c'est le plus sensible affront qu'on puisse faire à un Gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard !

ARISTE.

Il avoit bien dit qu'il ſçavoit le moyen de ſe venger.

TERIGNAN.

Ce Capitaine a juré qu'il vous emmeneroit vous & mon frere, ſi vous n'épouſiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouſe cette baladine? J'aimerois autant épouſer l'Opéra.

TERIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire.

ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde: il doit leur être indifférent qui de vous deux épouſe Clarice.

TERIGNAN.

Ah, mon oncle, je vous entens, n'en dites pas davantage. Vous ſçavez bien que je ſuis engagé à Nerine?

M. GRICHARD.

Nerine, pendart? La fille d'un Médecin qui n'eſt jamais de mon avis?

TERIGNAN.

Mon oncle, je vous ſupplie.... mon pere, je vous conjure....

M. GRICHARD.

Tais-toi, maraut. Duſſes-tu enrager, tu épouſeras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaire.

TERIGNAN.

Oh! j'aime mieux aller auſſi à Madagaſcar.

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagaſcar, & tu l'épouſeras.

SCENE XIII.

CATAU, M. GRICHARD, TERIGNAN, ARISTE.

CATAU.

MOnſieur, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé ?

CATAU.

Je ne veux plus ſervir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait ?

CATAU.

Eſt-ce que Monſieur ne vous en a rien dit ?

ARISTE.

Ma niéce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuſer un parti ſi avantageux, & qui nous mettroit tous hors d'embarras !

M. GRICHARD.

Quel parti ?

CATAU.

Comment, Monſieur ? ce neveu de M. de ſaint Alvar, ce Marquis de vingt mille livres de rente, ce Gouverneur de Madagaſcar, a chargé Monſieur de vous demander Hortenſe en mariage.

ARISTE.

Il eſt vrai, mon frere : mais elle a quelque ſecrette averſion pour lui.

CATAU.

Averſion pour un homme de vingt mille livres de rente, & qui eſt fait à peindre ! Vous l'avez vû, Monſieur.

M. GRICHARD.

Qui moi ? & quand ?

CATAU.

Tout à l'heure. C'eſt cet homme de condition qui eſt venu vous conſulter. . . .

M. GRICHARD.

Qui ? ce grand flandrin ? il eſt encore plus ſot que Fadei : mais il n'eſt que trop bon pour Hortenſe.

ARISTE.

C'eſt un homme après tout que nous ne connoiſſons pas bien, & je trouve que ma niéce a raiſon.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre niéce eſt une ſotte.

CATAU.

Aſſurément, Monſieur. Je ſçai bien d'où vient ſon averſion ; elle eſt affolée de ſon Mondor, qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine ! Je vois ce que c'eſt ; ils ſont tous d'intelligence contre moi & Brillon ; ils voudroient déja nous ſçavoir bien loin. Ah parbleu je ne ferai pas leur dupe. Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, Monſieur ?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortenſe, & va dire à M. de ſaint Alvar, à Clarice, & à ce Marquis, de ſe rendre ici tout à l'heure.

CATAU.

J'y cours, vous les aurez dans un moment.



SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN.

M. GRICHARD *à Terignan qui fait semblant de vouloir fuir.*

HO ne fonge pas, toi, à nous échaper; demeure là entre ton oncle & moi, que je te voye, & fonge que si tu ne fais les choses de bonne grace, je te.... Oh, oh....

TERIGNAN.

Mon pere....

M. GRICHARD.

Attens-toi que je te donne à ta Nerine.

TERIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais épouser Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouferas.

SCENE XV.

CATAU, LE NOTAIRE, M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE.

CATAU.

MOnfieur de faint Alvar confent à tout; vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD.

Ah! tu as fait venir auffi Monfieur Rigaut.

CATAU.

J'ai crû que vous en auriez befoin.

M. GRICHARD.

Allons, Monſieur le Notaire, deux contrats; je marie Terignan avec Clarice.

LE NOTAIRE.

Monſieur, ledit contrat eſt dreſſé depuis hier, il n'y aura qu'à ſigner, quand les parties contractantes ſeront ici.

TERIGNAN.

Mais, mon pere, épouſez Clarice, je vous en conjure.

HORTENSE.

Oüi, mon pere, épouſez-la, je vous en ſupplie, & ne me donnez point à ce Marquis.

M. GRICHARD.

Ah parbleu voici qui eſt drôle! Je veux marier mes enfans, & mes enfans me veulent marier moi.

LE NOTAIRE.

Monſieur, en pareil cas nous avons accoutumé de préférer la volonté des peres à celle des enfans; c'eſt notre ſtile.

M. GRICHARD.

Je le crois bien vraiment, ce ſtile eſt bon. Allons, Monſieur, afin que tout ſoit prêt, quand les autres viendront: Je marie auſſi Hortenſe à Monſieur le Marquis de... de...

CATAU.

Attendez, Monſieur, je ſçai ſon nom & ſes qualités, je vais les lui dicter. *à Monſieur Grichard.* Ne vous rendez pas au moins. *Dictant au Notaire.* Marquis de Tiſſac.

LE NOTAIRE.

Sac.

CATAU.

Gouverneur pour le Roi de l'Iſle de Madagaſcar,

LE NOTAIRE.

Car.

M. GRICHARD.

Entens-tu, impertinente? voi ce que tu refuſes.

HORTENSE.

Quoi, mon pere, épouserai-je un homme qui me menera au bout du Monde ?

CATAU.

Allez, Mademoiselle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux.... Mais les contrats sont dressés, & voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCENE DERNIERE.

M. RIGAUT *dans le fond du Théâtre*, CLARICE, TERIGNAN, ARISTE, *sur la droite*, M. GRICHARD *dans le milieu*, MONDOR, HORTENSE, CATAU & BRILLON, *sur la gauche*, MAMURRA.

MONDOR.

MOnsieur, sur la parole qui m'a été donnée de votre part, voilà votre fils que je vous ramene avec plaisir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité.... Mais laissons cela, nous en dirons deux mots quelque jour. Et mon écrit ?

MONDOR.

Je vous le rendrai quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur.

M. GRICHARD.

Oh ! va-t-en à Madagascar, toi.

BRILLON.

Mon pere, laissez-moi aller, je vous prie, avec Monsieur le Marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon. Ne perdons point de tems, il est tard. Donnez, que je signe. *Il signe.*

TERIGNAN.

Mon pere, je vous déclare au moins.

M. GRICHARD.

Signe seulement. *Il signe.*

HORTENSE.

Je ne veux pas aller....

M. GRICHARD.

Dépêche-toi. Ah, ah, je vous ferai bien voir que je suis le maître.

Elle signe & Clarice aussi.

RIGAUT.

Il ne reste à signer que Monsieur Mondor.

MONDOR, *après avoir signé.*

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor! qu'est-ce à dire?

CATAU.

Oüi, Monsieur, voilà Mondor. C'est lui qui par mon ordre vous avoit enrôlés vous & Brillon. C'est moi qui l'avois fait Marquis & Gouverneur de Madagascar. Il renonce à cette heure au Marquisat & au Gouvernement, il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah peste maudite, je t'étranglerai: & toi, scélérate, c'est donc ainsi?...

CATAU.

Monsieur, elle n'a fait que suivre votre volonté. Vous la voulutes hier donner à Mondor; vous la lui donnez aujourd'hui; de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR.

Monsieur, l'honneur de votre alliance, l'amour....

M. GRICHARD.

Tarare! l'honneur, l'amour.... Ah j'enrage, je créve, me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné de tous côtés: mais tu seras pendu, faussaire exécrable.

RIGAUT.

Ma foi, Monſieur, vous ne ferez pendre perſonne : ces deux contrats ſont dans mon regiſtre par votre ordre depuis hier, vous les ſignez aujourd'hui.

ARISTE *riant.*

Mon frere, ſi vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres meſures.

M. GRICHARD *s'en allant.*

Morbleu il en coûtera la vie à plus de quatre.

CATAU.

De ſes malades peut-être. Mais allons nous réjouir, & que le Grondeur ſe pende, s'il veut.

FIN.

LE MUET,

COMÉDIE.

Repréſentée pour la premiére fois le 22 Juin 1691.

REMARQUES
SUR
LE MUET.

IL eſt, ce me ſemble, aſſez ſingulier de voir deux Auteurs compoſer enſemble des Piéces de Théâtre, réuſſir & réſiſter conſtamment aux effets de la rivalité & de l'envie. On pourroit en pareil cas les comparer à deux jolies femmes en liaiſon d'amitié. Ils n'ont d'abord l'un pour l'autre que des ſentimens de la plus vive tendreſſe, & ils ne s'imaginent pas qu'elle puiſſe jamais finir : leur déſintéreſſement réciproque eſt parfait ; ils n'ont rien de caché l'un pour l'autre : Projets de Piéces ; idées de Scenes, tout eſt commun entre eux ; nulle diſpute ſur le genre de l'ouvrage, & ſur le plus ou moins de travaïl : mais arrive-t-il une réuſſite ou une chûte, le deſir de ne point partager les ſuffrages, ou d'éviter les reproches, refroidit l'amitié ; les procédés généreux diſparoiſſent ; l'intérêt propre en prend la place, & la jalouſie, ſi communément liée aux talens, les déſunit bien-tôt, & ſouvent ſans ménagement : trop heureux, ſi en ſe déteſtant alors auſſi cordialement qu'ils croyoient s'aimer, ils ne profitent pas de toutes les oc-

casions de se décrier, & s'ils s'en tiennent, je ne dis pas à l'estime, mais à l'indifférence, & à des politesses apparentes, qui laissent au moins douter des vrais motifs de leur désunion!

Il est vrai de dire cependant, que les chûtes ou les mauvais succès, sont bien moins contraires à la durée des sociétés dramatiques, que les réussites. Un associé est une consolation dans le malheur ; mais il devient à charge dans la prospérité : c'est un ami, tant qu'il ne s'agit que de partager avec lui des disgraces ; mais c'est un rival, & quelquefois même un ennemi, lorsqu'il faut l'associer à l'honneur & à la gloire d'un succès.

Convenons donc que si l'on ne peut blâmer un Auteur, qui dans ce cas garderoit un silence modeste, on doit par conséquent admirer celui, qui en rendant publiquement justice à son associé, se dépouille d'une part, dont on l'avoit crû jusqu'alors le légitime possesseur. Un pareil exemple est rare ; mail il faut avouer aussi que l'amour propre est terriblement humilié dans un semblable procédé ; & l'on pourroit, je crois, avancer que pour en agir ainsi, il faut être plus honnête homme qu'un autre.

Si l'on peut reprocher à Messieurs de Brueys & Palaprat, la rupture d'une société, dont les productions n'ont été qu'à leur avantage, on ne peut du moins les accuser d'avoir manqué aux procédés d'estime & d'amitié qu'ils se devoient, & qu'en effet ils ont toujours eu l'un

pour l'autre : leur ſéparation n'a jamais rien changé à la confiance réciproque qui avoit régné entr'eux, & qui avoit été le principe de leur liaiſon : ils ſe communiquoient leurs ouvrages, ils ſe donnoient des conſeils, comme s'ils euſſent toujours été auſſi intimement unis ; & leur union n'auroit, ſans doute, fini qu'avec la vie, (car le Muet eſt le dernier ouvrage qui en eſt ſorti) ſi des raiſons de devoir & de fortune n'euſſent de part & d'autre contribué à la faire ceſſer.

Rien ne peut mieux prouver l'eſtime & l'amitié réciproque de ces deux Auteurs, * que les diſcours même de M. Palaprat ſur les piéces de ce recueil auſquelles il a eu quelque part, & il y auroit eu de l'injuſtice à ne pas faire connoître au Public combien, en fait de ſentiment, il a mis dans la ſociété. C'eſt par cette raiſon, qu'après ce qui regarde le Muet, on a rapporté l'extrait des deux Diſcours préliminaires de M. Palaprat, ſur le Concert ridicule, & le Secret revélé ; & c'eſt moins pour faire connoître la part qu'a eu M. de Brueys à ces deux piéces, que pour publier la ſincérité & le déſintereſſement de ſon généreux aſſocié, ſur-tout à l'égard de deux ouvrages, dont perſonne ne lui auroit peut-être jamais conteſté la propriété. Un Auteur auſſi équitable, eſt un exemple à ne pas laiſſer ignorer, quoiqu'il ait déja été peu ſuivi, & que ſelon toutes les apparences il le ſoit encore moins dans la ſuite.

* Voyez la Vie de M. de Brueys.



DISCOURS
SUR
LE MUET.

J'Avouë que j'ai toujours eu pour cette Comédie un véritable foible d'Auteur, aussi grand que si je l'avois faite tout seul. Cependant nous avons été trois à la composer, & le troisiéme vaut bien la peine d'être nommé; ce n'est seulement que *Térence.* En lisant & relisant son *Eunuque* avec mon cher associé, nous nous trouvames tous deux une égale envie d'accommoder cette Piéce à nos mœurs. Il n'étoit pas possible de la donner sous ce titre. Le plus grand Poëte que la France ait eu en son genre, l'inimitable *La Fontaine,* y avoit échoué. Nous fumes intimidés par son exemple. Il y a un *Eunuque* imprimé de la composition de ce célébre Auteur: mais à force de l'avoir voulu rendre, pour ainsi dire, littéralement, cette exactitude auroit deshonoré l'Original & le Traducteur, si l'un & l'autre pouvoient l'être après la gloire où ils sont parvenus.

Il s'agissoit donc de mettre sur la Scene quelqu'autre chose qu'un Eunuque. Après y avoir rêvé, j'eus le bonheur d'imaginer le pre-

mier un *Muet*. Cette idée me rit. Il me sembloit qu'une jeune femme du monde, qui voudroit être servie par un domestique muet, fourniroit des traits dans nos mœurs ; & qu'un jeune homme éperduëment amoureux, obligé de faire le Muet pour obtenir sa Maîtresse & de parler en même-tems pour ne la pas perdre, se trouveroit dans des situations à faire plaisir. Peut-être que si j'avois pû retenir quelque tems la joie que je sentis d'avoir fait cette découverte, quelque chose de meilleur auroit été inventé par mon camarade, qui étant né sous un beau ciel, a une imagination dont la vivacité ne dément pas le feu de son terroir : mais enfin la complaisance qu'il avoit pour moi le fit arrêter à mon idée d'un Muet. Je le laissai le maître de la Fable, en suivant son original autant qu'il lui seroit permis ; & quand il en eut fait l'esquisse, nous travaillames tous deux, tantôt séparément, tantôt ensemble, à faire sur ce modele une piéce pour notre Théâtre.

Il y avoit bien des choses à changer, surtout pour donner à la passion de notre *Timante*, qui est le *Phedria de Térence*, cette délicatesse que la plûpart des anciens ont ignorée ; j'ose le dire, sans craindre de blesser la profonde vénération que j'ai pour eux. Et comment, si nous avions rendu *Phedria* tel qu'il est, auroit-on souffert un amant qui s'absente deux jours pour laisser son rival dans une possession tranquille de sa maîtresse ? On

se récrieroit avec raison aujourd'hui que le caractére de *Phedria* ne seroit pas toujours égal ; & on auroit de la peine à concevoir que le même homme, qui consent de laisser ce qu'il aime pendant deux jours entiers au pouvoir d'un autre, fût capable de sentir pour cet objet aimé tout ce que la passion la plus vive & la plus délicate peut inspirer ; car enfin y a-t-il jamais eu rien de la beauté de ces vers ? Vous demandez ce que je veux, dit *Phedria* à *Taïs*.

Presente à mon rival, que vous soyez absente;
Qu'à chaque instant pour moi votre tendresse augmente,
Que jour & nuit vous ne pensiez qu'à moi;
Que je sois l'objet de vos songes;
Que vous vous occupiez de ces flatteurs mensonges;
Que votre cœur se faße une éternelle loi,
De brûler du désir de me voir reparoître;
Qu'il fonde en mon retour son espoir le plus doux :
Qu'enfin, Taïs, vous daignez être
Toute, & toujours à moi, comme je suis à vous.

Quand je demande s'il y a rien de comparable à la beauté de ces vers, j'entens au moins dans leur texte latin. On lui feroit grand tort d'en juger par la paraphrase imparfaite et forcée de ce morceau. Je respecte trop *Té-*

rence par tout, pour avoir osé commettre une temerité aussi outrée que celle d'en affoiblir quelque endroit par mes expressions. Il seroit à souhaiter que mon respect fît rougir les prophanes, les ignorans sans étude, sans génie, qui se mêlent de donner de misérables & mortes copies des peintures les plus vives & les plus riches qui puissent être jamais, & se figurent de les connoître & d'en sentir les beautés, parce que quelque grimaud de Collége les leur aura expliquées avec la grossiéreté d'un chantre du Pont-neuf, qui explique quelquefois à ses auditeurs avec une baguette, de maussades enluminures qui représentent les nobles sujets de ses Poëmes Lyriques. Je me serois bien donné de garde d'entreprendre de traduire ces vers de *Térence*, s'il ne s'étoit pas agi de faire connoître la beauté & la finesse d'un sentiment, dont des personnes, qui pour l'ordinaire n'entendent pas le Latin, (je veux dire les femmes) jugent bien plus délicatement que les Grammairiens & les Scholiastes.

Phedria, cet amant qui est si passionné dans ces vers, vient pourtant de faire la démarche, je ne dis pas d'un indifférent, mais d'un insensible, ou de quelque chose de pis : il vient de promettre à sa Maîtresse qu'il s'éloignera d'elle tout exprès pendant deux jours, afin que son rival en soit entiérement le maître. Les anciens ne se faisoient pas sur cela de scrupules ; aussi n'introduisoient-ils que des

Courtisanes sur leur Théâtre. Il faut avouer, si nous ne présentons jamais des caractéres plus naturels que les leurs, au moins je ne le crois pas possible, que nous les présentons quelquefois plus beaux, & qu'on auroit raison de ne pas souffrir aujourd'hui qu'une femme (même du caractére de *Taïs*, si on osoit la faire paroître) priât son amant de trouver bon qu'elle se fît des amis de la maniere que celle-ci le propose à *Phedria.* Et qu'on ne dise pas que la belle action qu'elle a en vûë, la justifie; que c'est pour rendre une jeune fille à ses parens: quand ce seroit pour faire rebâtir les murailles de sa Ville, comme une autre *Phryné*, son amant y peut-il consentir, s'il l'aime véritablement? Elle ne le sert pas à plats couverts: Je veux, dit-elle, me faire des amis; je vous prie de m'en faciliter les moyens, en trouvant bon que ce Capitaine, votre rival, vous soit préféré seulement pendant deux jours. Vous ne répondez rien, dit-elle? Que pouvoit-il répondre? A une aussi extraordinaire demande, réponse de même, diroit *l'Harpagon de Moliere.*

Que toute sorte de femmes, prudes ou coquettes, trompent leurs amans, c'est dans l'ordre; sur cela leur caractére est universel: mais qu'une femme (faites-la du caractére que vous voudrez) demande à son amant la permission de lui en préférer un autre, je ne comprens pas que cela ait jamais pû être du gout d'aucune nation polie. Les Romains pour-

tant n'étoient pas choqués de cette proposition ; il suffit de cette Comédie pour le prouver. Ce gout est encore resté en quelque endroit de l'Italie ; (Pays cependant où les hommes ont la réputation d'être si jaloux) & il y a telle grande Ville où deux ou trois personnes s'associent pour avoir une maîtresse, comme pour loüer une maison de campagne ; chacun a son jour marqué par leur convention. Ils font bien plus, ils négocient, ils agiotent leurs jours, ils s'acommodent & les troquent, quand leurs affaires ne leur permettent pas de profiter du jour qui leur est échû par leur traité de partage.

Cela ne peut être appellé ni passion, ni galanterie, qui sont les deux caractéres soufferts sur notre Théâtre, au lieu que les Anciens y mettoient la débauche. Ce n'est pas de quoi il faut les condamner ; leur Religion les y autorisoit. Cette sorte de débauche n'est pas si mauvaise après tout, d'elle-même, que sa commodité ne lui donnât des partisans, si d'ailleurs elle n'étoit pas incompatible avec l'honnêteté des mœurs : mais de mêler la franche débauche avec les sentimens de la plus belle & de la plus noble des passions, de l'amour enfin, en vérité je suis toujours surpris que des esprits aussi sublimes que l'étoient ceux des Anciens, aient pû s'accommoder d'un mélange aussi incroyable ; car enfin, comme a dit, je pense, M. de la Rochefoucault, *le corps peut avoir des aßociés, mais jamais le cœur.*

Ce n'eſt pas à *Térence* que je reproche ce défaut, c'eſt à ſon ſiécle. La Comédie eſt une imitation ; on y excelle quand on imite bien. Si le principe d'Ariſtote eſt vrai, que rien ne peut entrer dans l'eſprit que par les ſens, Térence ne pouvoit copier que ce qu'il voyoit. Demanderiez-vous à un Peintre, qui n'auroit vû de ſa vie que l'affreuſe ſolitude de ces ſaints ſolitaires qui ſont près de Grenoble, qu'il peignît d'imagination les beaux jardins de *Marly*?

Je ne cite que ce ſeul endroit de l'Eunuque, quoiqu'il y en ait pluſieurs autres qui ne choquent pas moins la délicateſſe, juſques-là que la piéce finit par un des plus bas accommodemens, dont un homme, même ſans amour, puiſſe être capable. *Phedria*, devenu paiſible poſſeſſeur de *Thaïs*, conſent de recevoir le Capitaine dans leur commerce, par de ſordides vûës d'interêt. Je ſuis ſerviteur en cela aux Anciens, dont j'aime d'ailleurs les beautés à l'idolâtrie : mais tout un, ou tout autre ; je ne puis conſentir à voir confondre deux choſes auſſi oppoſées, que la débauche & l'amour.

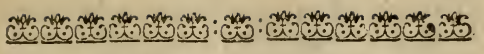
Voilà un écueil que nous avons évité dans notre imitation : quant au reſte, nous avons ſuivi *Térence* le plus exactement que nous avons pû, & c'eſt à quoi nous dûmes le ſuccès de cette piéce. Il y a un caractére qui plut beaucoup, quoiqu'il ne ſoit qu'ébauché ; c'eſt celui du Capitaine de vaiſſeau que nous

avons mis au lieu de *Thraso*. J'étois à l'armée à la suite de mes Princes lorsqu'on joua cette Piéce ; & je fus surpris que toutes les lettres que je recevois sur son succès, me parloient surtout du Capitaine de vaisseau C'est un marin un peu impoli , le métier le comporte ordinairement, à ce que disent ceux qui n'en parlent pas bien. Celui qui joua ce rôle y jetta beaucoup de grace, & le fit valoir plus qu'il ne valoit par lui-même. Ces ouvrages sont faits pour être joués.

Pendant que le Grondeur avoit postulé pour être reçû, bonheur où il ne parvint à la fin que moitié par importunité, moitié par grace, nous avions eu tout le temps de travailler au *Muet*. Voilà pourquoi il suivit le Grondeur de si près, & qu'il fut joué dans le mois de Juin de la même année. L'absence de mon associé m'avoit rendu le maître de cette Comédie. Mon intention étoit de la mettre en vers, & elle le méritoit bien : mais les besoins pressans de l'état, (je veux dire de l'état où je me trouvois) obligé de suivre à l'armée le Prince auquel j'avois dèslors l'honneur d'être attaché, fort peu en argent comptant, trop glorieux pour le lui laisser connoître ; tout cela m'engagea (abusant peut-être des pouvoirs que mon ami m'avoit laissés) de lire cette Piéce à l'*Areopage* du Théâtre , telle qu'elle étoit. C'étoit au mois du Mai ; l'absence des Officiers paroissoit déja fort aux spectacles ; peut-être que la saison & le défaut d'autres nouveautés.

ne contribua pas peu au plaisir avec lequel elle fut reçûë, & l'on en eut assez bonne opinion pour me donner de l'argent sur l'esperance de son succès.

Le *Muet* fut toujours vû avec grand plaisir pendant la vie du Comédien qui y jouoit d'original le rôle de *Frontin*. Après la mort de cet excellent Acteur, ce rôle tomba entre les mains de celui à qui j'avois donné le personnage de *Chevalier* dans la nouveauté de cette Piéce, & l'on ne s'apperçut pas que *Frontin* eût changé de maître. Il me semble que cette Comédie fut jouée long-temps de suite à sa reprise. Tous ceux qui la lisent en sont touchés: les mœurs y sont observées avec un sévérité stoïque, & on ne laisse pas d'y rire avec la joie d'une Comédie Italienne. Il n'est guéres rien de plus interessant que les dangers & les embarras de *Cherea*, qui est notre *Chevalier*, & de Zaïde, & qui n'est qu'un personnage muet dans *Térence*. Cette Piéce attendrit & réjouit en même-temps. Mille gens me demandent tous les jours pourquoi on ne la jouë point. J'ai toujours eu la discrétion de ne la pas demander à ceux qui en sont les maîtres, persuadé qu'ils connoissent leurs interêts mieux que moi. Elle a, pour se consoler de l'oubli où elle est, la compagnie de quantité de vieilles Piéces très-bonnes, que la moitié du Public reverroit avec plaisir, & qui seroient toutes nouvelles pour l'autre moitié, si l'on vouloit se donner la peine de les apprendre.



DISCOURS
SUR
LE CONCERT RIDICULE.

LA Parodie de *la Disette des Chapeaux* que je fis, fut si bien goûtée, qu'elle acheva de me faire succomber à la tentation de bâtir une petite Comédie sur un aussi léger fondement: quand j'eus broché cette piéce à ma façon, qui vrai-semblablement n'étoit d'abord qu'un petit monstre pour le Théâtre, je la portai même, sans me donner la patience de la relire, à un de mes amis * qui en sçavoit plus que moi. Nous résolumes de la faire ensemble; & par considération pour son mérite & son ancienneté d'Ecrivain sur moi, je lui déférai la plume; sûr que bien loin d'affoiblir la premiere vivacité de mes traits, il laisseroit dans tout leur naïf ceux qui le mériteroient, & qu'il perfectionneroit ceux qu'il ne trouveroit pas assez bien rendus. C'est ainsi que nous en avons usé réciproquement l'un & l'autre, tant qu'a duré notre société, qui subsista toujours avec une parfaite intelligence, & qui n'auroit jamais été interrompuë, si de mon côté je n'avois été obligé de suivre mes Princes à l'armée, & si de-

* M. de Brueys.

ſa part ſes affaires domeſtiques ne l'avoient, à mon grand regret, rappellé dans ſa Province. Il a été un tems au Théâtre où rien n'a été plus familier que ces ſortes de ſociétés; mais rien n'a été plus rare que la bonne foi & la ſimplicité avec laquelle nous convenions chacun du fond que nous avions en la nôtre. Nous diſputions ſouvent, & avec beaucoup de véhémence, avant de nous accorder, parce que nous ſommes l'un & l'autre d'un pays à peu prés de même degré de chaleur. Nous en venions ſouvent juſqu'à de violentes priſes poëtiques, & juſqu'à donner ſur cela des ſcénes à nos amis; mais le lendemain de ces ſcénes, bien loin d'en garder la moindre impreſſion, nous nous donnions les biens l'un de l'autre, & nous nous cédions reſpectivement nos traits, en nous diſant ſouvent, je crois que le jeu, le tour de cette ſcéne, cette imagination, ce portrait, cette idée ou cette ſituation eſt à vous. Le Concert ridicule fut donc l'origine de la ſociété Comique & Théâtrale que nous fimes dèſlors enſemble, ce ſçavant ami & moi; mais jamais ſociété ne fut plus douce & plus fidelle: je craindrois, en ne le nommant point, de lui dérober le fruit des fonds qu'il mit dans la communauté, ſi tout le monde ne le connoiſſoit pas aſſez d'ailleurs; & ſi tant d'autres ouvrages non-ſeulement ſérieux, mais profonds & reſpectables, ne l'avoient rendu trop reſpectable lui-même pour s'oſer avouer publiquement, Auteur en tout, ou en partie, de ces bagatelles

prophanes, quelqu'innocentes qu'elles ſoient d'elles mêmes. Qu'on ne m'accuſe donc point d'avoir voulu abuſer de la crédulité publique, quand j'ai ſouffert que mon nom ait été mis également aux ouvrages dont j'étois de moitié, comme à ceux où je n'avois aucune part. Quant aux premiers, on ſçait qu'en toutes occaſions j'ai toujours rendu à mon aſſocié ce qui lui étoit dû: & quant aux ſeconds, je rougirois en ſecret des louanges qu'on me donneroit en public, ſi je les avois volées; & un ſeul diſtique bien à moi me ſatisferoit plus, qu'un grand & beau poëme que ma conſcience me reprocheroit de n'avoir pas fait.

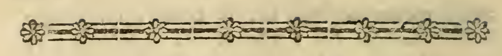


DISCOURS
SUR
LE SECRET RÉVÉLÉ.

LE sujet de cette Piéce est tiré d'une avanture ou d'un conte d'un chartier qui conduisoit une voiture de vin ; les cerceaux de ses tonneaux se cassérent, le vin s'enfuit, il y donna tous les secours possibles ; mais ne pouvant y porter de reméde, il profita de son malheur, & regarda comme un ménage de boire le vin qu'il ne pouvoit empêcher de se répandre. Il commença par néceffité, continua par plaisir, & finit par s'enyvrer. Voilà, dit mon ami, une scéne qui seroit plaisante à mettre sur le Théâtre ; je ne fus pas de son avis, la proposition m'effraya, il s'en apperçut, & se moquant de moi : Vous êtes un poltron, dit-il, tout se peut mettre sur le Théâtre, pourvû qu'on n'y veuille pas travailler, comme la plûpart des gens, en courant la poste ; & si je l'entreprenois, je mettrois les tours de Notre-Dame sur le Théâtre. Nous en rimes ; il se piqua, & à quelques jours de-là il me montra le plan de cette petite Comédie, à qui nous donnames le titre *de Secret révélé*, sur ce passage d'Horace, *quid non ebrietas designat? Operta recludit.* Je trouvai ce plan fort à mon gré ; il

avoit même enchéri ſur le conte, en jettant l'effet du vin ſur Colin & ſur Thibault; ce qui en faiſoit voir les ſuites plaiſantes & dangereuſes dans deux perſonnes différentes. La ſcéne étoit parfaitement bien *intéreſſée*; les deux Acteurs qui la devoient jouer, en rendoient le ſuccès infaillible, & il ne manquoit que d'y pouvoir arriver agréablement. Nous y travaillames enſemble; nous la fondimes & refondimes à plus d'une repriſe, & nous l'égayames dès ſon début le plus qu'il nous fut poſſible.





ACTEURS.

LE BARON D'OTIGNY, Pere de Timante & du Chevalier.

LE MARQUIS DE SARDAN.

TIMANTE, Amant de la Comtesse.

LE CHEVALIER, Amant de Zaïde.

ZAÏDE, Fille inconnuë.

UN CAPITAINE DE VAISSEAU.

GUSMAN, Valet du Capitaine.

LA COMTESSE.

FRONTIN, Valet de Timante.

MARINE, Servante de la Comtesse.

SIMON.

LISETTE, Servante de Zaïde.

La Scéne est à Naples.



LE MUET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*

OUAIS, mon Maître seroit-il déja entré chez la Comtesse ? Il n'y a point d'apparence ; il est encore un peu jour, & il n'y veut entrer que de nuit. Il faut l'attendre ici, & faire un dernier effort pour l'empêcher de remettre le pied chez cette infidelle. Son honneur y est trop intéressé ; l'affront qu'elle lui fit hier est de ces choses qui ne se pardonnent jamais. J'entens quelqu'un ; le voici, sans doute. Faisons semblant d'être ici depuis long-tems.

SCENE II.

SIMON, FRONTIN.

SIMON.

BOn soir, Frontin, je t'ai vû entrer dans ce Palais, & je t'ai suivi.

FRONTIN.

Et que diantre veux-tu de moi? Je n'ai pû encore vendre ta chaîne d'or, crains-tu que je ne te la vole? veux-tu que je te la rende? la voici.

SIMON.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Qu'est-ce donc? n'es-tu pas assez instruit de ce que tu as à faire?

SIMON.

Ce que tu veux que je fasse est diablement difficile.

FRONTIN.

Il faut avouer, mon pauvre Simon, que tu as la caboche bien dure; je ne crois pas que dans Naples il y ait un plus grand sot que toi.

SIMON.

Sot, tant qu'il te plaira.

FRONTIN.

Mais est-ce une chose si difficile, dis-moi, de ne point parler?

SIMON.

Oüi, difficile, Frontin, & plus difficile que tu ne crois.

FRONTIN.

Pecore!

SIMON.

Tiens, déja dans l'hôtellerie où tu m'a mis, en attendant que ton maître me prenne, j'ai voulu faire le muet pour m'exercer, je m'y attrape à tous momens.

FRONTIN.

FRONTIN.

Butor !

SIMON.

Hier l'hôte demandoit la clef de la cave à tous ses gens ; je ne pus m'empêcher de l'aller querir moi-même.

FRONTIN.

Yvrogne !

SIMON.

Ce matin encore, une servante m'a surpris comptant les heures, parce que j'avois envie de dîner.

FRONTIN.

Gourmand !

SIMON.

Si tu sçavois ce que c'est d'avoir parlé toute sa vie, & puis tout à coup ne parler plus.

FRONTIN.

Il est vrai que le public y perdra beaucoup, & que tu as de belles choses à dire.

SIMON.

Oh, franchement tu devrois faire entendre à ton maître qu'il seroit mieux servi d'un garçon qui parleroit.

FRONTIN.

Ha voici tes sots raisonnemens de l'autre jour : & ne t'ai-je pas dit que Timante s'est mis en tête d'avoir un muet ; qu'il y a huit jours que j'en cherche un ; que n'en trouvant point, je me suis avisé de me servir de toi, à cause que tu es nouveau débarqué de Sicile, & que personne ne te connoît encore dans Naples ; qu'enfin par son ordre je t'ai fait faire l'habit que tu portes ?

SIMON.

Morbleu, je vais peut-être m'attirer quelque malheur. Je ne sçai ce que c'est : mais l'argent que tu m'as promis ne me tente pas, comme il a accoutumé de me tenter ; & de faire le muet enfin est un personnage auquel j'ai trop de peine à me résoudre.

FRONTIN.

Tu ne devrois pas y hésiter un moment, si tu avois le sens commun. Entre nous, les choses dont tu m'as

fait confidence t'ont fait venir de ton pays, & les bijoux que je t'ai aidé à vendre ici chez les Orfévres ne disent rien de bon pour toi : ainsi quoique ta fausse barbe te déguise beaucoup, tu ne sçaurois mieux te cacher qu'en faisant le muet, & en changeant d'habit, comme tu as fait de nom.

SIMON.

Mais changer de nom & d'habit, sont des choses plus aisées à faire, que de s'accoutumer à s'expliquer par signes.

FRONTIN.

Ha, mon enfant, de toutes les manieres de s'énoncer, c'est la plus courte, la meilleure, & la moins ennuyeuse. Plût à Dieu que quantité de nos jeunes gens d'aujourd'hui voulussent la pratiquer pour le repos de nos oreilles ! Vois-tu ? les signes ont cela d'excellent, ils sont comme les cloches, ils disent tout ce que l'on leur fait dire.

SIMON.

Tout coup vaille, m'y voilà déterminé.

FRONTIN.

Courage. Çà tandis que nous voici seuls, repassons un peu les leçons que je t'ai données.

SIMON.

Je le veux.

FRONTIN.

Je te disois hier que ton maître te laisseroit seul au logis ; il faudra qu'à son retour tu lui fasses entendre par signes quelles sortes de gens l'auront demandé : comprens-tu ?

SIMON.

Fort bien.

FRONTIN.

Ah voyons un peu. Quand un homme de robe, un de nos Sénateurs, par exemple, aura été au logis ; comment lui feras-tu entendre ? *Simon copie un homme de robe.* Fort bien, fort bien, vive Simon. Et un homme d'épée, là, un Cavalier du bel air ? *Simon copie mal un homme d'épée.* Fort mal, fort mal. Ce n'est pas ainsi que je t'ai dit : fy, on diroit à ton action que ce seroit un

Archer du Prevôt qui l'auroit demandé, & non pas un homme de condition. Voici comment il faut t'y prendre. *Il lui montre, & Simon l'imite.* Oüi-dà, oüi-dà, cela n'est pas déja trop mal. Et lorsqu'une femme de qualité aura été au logis? Souviens-toi bien de ce que tu m'as vû faire, je te l'ai montré. *Ce que Simon fait, déplaît à Frontin.* Oh fy, fy, que diantre fais-tu? voilà des révérences de crieuses de vieux chapeaux. Regarde-moi bien, remarque ces airs, ce penchant de tête, ce tour de corps. Allons, à toi. *Simon tâche de l'imiter.* Eh pas mal, pas mal, cela viendra avec un peu d'exercice. En voilà assez pour le coup, retire-toi, je ne veux point que mon maître te voye encore. Il ne t'a jamais vû: mais il te reconnoîtroit à l'habit. Quand il en sera tems, je t'irai querir. Adieu.

SIMON.

Serviteur.

FRONTIN.

Voilà un drôle qui n'est pas encore stilé: si par hazard....

SIMON *revenant.*

A propos, Frontin, je sçavois bien que j'avois quelque chose à te demander.

FRONTIN.

Et quoi?

SIMON.

Dis-moi, je te prie, les muets rient-ils?

FRONTIN.

Eh vraiment oüi; les muets rient, imbécille.

SIMON.

C'est assez, je te remercie.

FRONTIN.

Je crains bien de l'avoir choisi un peu sot: si ma fourberie venoit à être découverte.... Encore?

SIMON *revenant.*

Et dis-moi un peu, je te prie, comment rient les muets? je n'en ai jamais vû rire.

FRONTIN.

Ah voici une belle question; & comment veux-tu qu'ils rient, nigaud? ils rient comme les autres hommes.

Peste soit du questionneur, il a tant fait que voici mon maître. Tu ne peux éviter à présent qu'il ne te voye : au moins prens bien garde à toi.

SCENE III.

TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

TIMANTE.

Ah te voilà, Frontin ?

FRONTIN.

Oüi, Monsieur, il y a même long-tems.

TIMANTE.

J'attendois l'heure que la Comtesse m'a donnée. Voilà donc ce muet dont tu m'as parlé ? *Simon fait la révérence.* Oüais, il marque entendre ce qu'on dit.

FRONTIN.

Oh point, Monsieur, c'est que les bons muets au mouvement des lévres comprennent ce qu'on veut dire. *Simon fait une inclination de tête.* Voilà-t-il pas ? il a compris ce que je vous ai dit.

TIMANTE.

Il me semble pourtant que ce drôle-là....

FRONTIN.

Oh, je vous le garantis muet, & des plus muets qui se fassent.

TIMANTE.

Je le crois. Fais-lui signe de se retirer ; sçache seulement où il sera après soupé, pour l'aller querir, & le mener à la personne à qui j'en dois faire un présent.

FRONTIN.

Ce n'est donc pas pour vous que vous le voulez, Monsieur ?

TIMANTE.

Non, je te dirai pour qui c'est ; j'ai maintenant d'autres choses dans l'esprit.

SCENE IV.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

HE' bien, Monsieur, malgré l'affront qu'on vous fit hier, vous voulez encore revoir la Comtesse?

TIMANTE.

Je ne sçai.

FRONTIN.

Voilà pourtant cette même porte, qu'on vous ferma hier au nez.

TIMANTE.

Hélas!

FRONTIN.

Et que vous vîtes ouvrir un moment après à vôtre rival.

TIMANTE.

La perfide!

FRONTIN.

Qui diantre ne vous eût crû ce matin? Oüi, Frontin, dis que Timante est le dernier des hommes, si je revois jamais cette infidelle, si je remets le pied chez elle: que la foudre, que le ciel, que la terre. . . . . & cætera. Un petit laquais, pas plus haut que cela, vient vous dire un mot à l'oreille de la part de cette infidelle, adieu mon courroux. Vous êtes un homme d'une grande résolution.

TIMANTE.

Tu ne me connois pas encore.

FRONTIN.

Moi?

TIMANTE.

Non toi.

FRONTIN.

Je crois pourtant que si.

TIMANTE.

Je n'ai pas changé de ſentiment.

FRONTIN.

Que venez-vous donc faire ici?

TIMANTE.

Je ne la veux revoir, que pour lui reprocher ſa perfidie.

FRONTIN.

Oh, oh!

TIMANTE.

Que pour rompre avec elle.

FRONTIN.

Malepeſte!

TIMANTE.

Et ne la revoir jamais après cela.

FRONTIN.

Tubieu!

TIMANTE.

Tu ne le crois point? tu le verras. Elle me fait rappeller, elle voit le tort qu'elle a, elle veut ſe juſtifier; je la défie de me tromper. Elle s'imagine qu'elle me fera croire tout ce qu'il lui plaira: mais je lui ferai bien voir qui je ſuis. Hélas! j'ai perdu pour elle les bonnes graces de mon pere; il a tourné toute ſon affection du côté de mon frere; je riſque tout pour elle: mais aſſurément je ne ferai plus ſa dupe.

FRONTIN.

Tenez, Monſieur, plus vous raiſonnerez, plus vous peſterez contre cette jeune veuve, plus je croirai que vous aurez de la peine à vous dépêtrer d'elle. Vous ſçavez que je ne ſuis pas novice en ces ſortes d'affaires; je ſçai qu'en amour ce n'eſt que ſoupçons, brouilleries, raccommodemens; aujourd'hui guerre, demain tréve, puis on refait la paix. Dans un dépit bien fondé comme le vôtre, la raiſon dit fort juſte ce qu'on devroit faire: mais il arrive toujours qu'on fait le contraire de ce qu'a dit la raiſon.

TIMANTE.

Va, va, je ſçaurai bien accorder mon amour avec ma raiſon; mon conſeil eſt pris.

FRONTIN.

Eh, Monſieur, il y a long-tems que l'amour & la raiſon ſont brouillés enſemble ; ils ne prennent plus conſeil l'un de l'autre.

TIMANTE.

Tu crois donc que je ſerai aſſez lâche pour ſouffrir ſon injuſte préférence ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monſieur ; je crois que vous vous plaindrez, que vous vous lamenterez ; mais je crois auſſi que puiſqu'elle vous fait rappeller, elle compte à coup ſûr qu'elle vous appaiſera.

TIMANTE.

Elle ?

FRONTIN.

Oüi elle.

TIMANTE.

N'eſt-il pas certain que l'on me refuſa hier cette porte ?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

TIMANTE.

Ne vis-tu pas entrer un moment après chez elle ce Capitaine de vaiſſeau, qui ne la quitte point depuis quelques jours ?

FRONTIN.

J'en tombe d'accord.

TIMANTE.

Eh bien ! que pourra-t-elle me dire ?

FRONTIN.

Je ne ſçai : mais ce ſera elle qui le dira, & vous qui l'écouterez. Tenez, Monſieur, figurez-vous qu'elle eſt préſentement devant vous avec tous ſes charmes, & qu'elle ſe juſtifie ; que ſa bouche vous parle ; que vous oyez le ton de ſa voix, & que ſes yeux vous regardent : n'eſt-il pas vrai qu'elle a raiſon !

TIMANTE.

Hélas !

FRONTIN.

Avec cela, ſi elle s'aviſe de laiſſer tomber quelques

larmes feintes, en conscience croyez-vous tenir un seul moment devant elle?

TIMANTE.

Je t'avoue que j'aurai besoin de toutes mes forces.

FRONTIN.

Voulez-vous en croire votre valet?

TIMANTE.

Hé bien?

FRONTIN.

Ne la voyez point, vous y êtes encore à tems; personne ne vous a vû entrer; en tout cas c'est ici que logent tous les gens de qualité de Messine qui viennent à Naples; vous direz que vous alliez voir le Marquis de Sardan; aussi bien cette salle sépare son appartement de celui de la Comtesse. Allons, courage, prenez une bonne résolution, n'irritez pas davantage Monsieur votre pere; il est si en colere de ce que vous refusez la fille du Marquis, qu'il est résolu de donner cette même fille avec tout son bien à votre frere le Chevalier. N'est-ce pas dommage qu'une personne comme lui hérite d'un bien si considérable, & d'un beau nom comme le vôtre? Le bel honneur que fera à votre famille un mélancolique, un atrabilaire, un rêveur qu'on ne sçauroit faire parler qu'avec des machines, & de qui l'on ne sçauroit arracher quatre paroles de suite, un imbécille enfin que votre pere ne vous préféreroit jamais, si votre désobéissance ne l'avoit poussé à bout!

TIMANTE.

Je le veux bien, retournons-nous-en sur nos pas.

FRONTIN.

Mais si vous voulez vous en retourner, c'est par-là qu'il faut aller, & non pas par-là: vous vous approchez toujours de la porte de la Comtesse.

TIMANTE.

Hélas! je ne sçai ce que je fais, ni ce que je veux, ni ce que je dis: je vois qu'elle me fait le plus sensible de tous les outrages, je le vois, je le sçai, je le sens; cependant je meurs d'amour, & je ne sçai à quoi me résoudre.

FRONTIN.

Quel pauvre homme !.... Mais j'entens votre pere; il parle assurément au Chevalier; cachons-nous dans ce coin, ils ne nous verront point. Ecoutons ce qu'il lui dit; nous en tirerons peut-être quelque avantage.

SCENE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, TIMANTE, FRONTIN, *cachés*.

LE BARON.

VEnez, venez, mon fils, votre frere s'est rendu indigne de mon affection; je l'ai tournée toute vers vous, & avec une belle fille je vais vous faire jouir de dix mille livres de rente. Timante n'aura pas un sou de mon bien : vous êtes toute ma consolation. Vous ne répondez rien, mon fils ? Je vois bien que votre silence est une marque de votre respect, & je suis transporté d'aise de voir en vous un consentement si parfait à tout ce que je souhaite. Mais je voudrois vous voir plus gai, votre mélancolie m'afflige; vous la perdrez sans doute devant la fille que je vous destine : elle est jeune, elle est belle, & son pere est mon ancien ami; vous allez voir l'accueil qu'il nous fera. N'allez pas au moins être si triste devant lui. Mais le voici tout à propos.

Le Chevalier s'enfuit dès que le Marquis paroît.



SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, TIMANTE, FRONTIN, *cachés.*

LE BARON.

VOus avez toujours prévenu mes desirs, Marquis ; & il semble que vous veniez au-devant de moi, comme si vous aviez sçû que j'allois chez vous.

LE MARQUIS.

L'amitié qui nous joint justifie assez notre empressement.

LE BARON.

Je vous amene mon fils le Chevalier : c'est un fils obéissant celui-ci, qui n'a jamais été gâté par Frontin, & qui par sa soumission me console de toutes les extravagances de son frere. Approchez, mon fils.... Chevalier.... Qu'est-il devenu ?

FRONTIN *bas.*

Voilà son fils l'obéissant.

LE BARON.

Holà, Chevalier.

FRONTIN *bas.*

Il est déja bien loin.

LE BARON.

Il faut sans doute qu'il lui ait pris soudainement quelque foiblesse. Il y a quelque jour qu'il est d'une langueur & d'un abbattement qui m'afflige : mais la vûë d'une jolie personne lui fera revenir ses forces. Nous pouvons toujours les accorder dès ce soir, quitte pour différer les nôces de quelques jours, si son indisposition continuë. Mais tenons les choses secrettes, pour nous garantir des fourberies de Frontin, qui m'a déja débauché Timante, & qui pourroit encore gâter le bon naturel du Chevalier, dont je suis sûr que je ferai tout ce que je voudrai. Un agneau n'est pas plus doux ;

c'eſt tout le contraire de ce pendard de Timante : auſſi va-t-il ſervir d'exemple de la maniere dont on doit punir les fils déſobéiſſans.

LE MARQUIS.

En vérité, Baron, il faut que je vous aime comme je fais, pour conſentir à ce mariage avec votre ſecond fils, & le procédé de Timante ſuffiſoit pour me rebuter d'une alliance que j'ai toujours ardemment ſouhaitée.

LE BARON.

Votre fille au moins voudra bien accepter le Chevalier en la place de Timante ?

LE MARQUIS.

Je ſuis aſſuré que ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne ; & vous ſçavez que depuis que je perdis ſa ſœur aînée dans l'enfance, par ce funeſte accident qui me fit quitter le ſéjour de Meſſine pour venir demeurer à Naples, toute ma conſolation a été de trouver en celle qui me reſte un naturel complaiſant, & porté à tout ce que je veux. Mais entrons chez moi, nous y cauſerons plus en liberté.

LE BARON.

Entrez, je reviens vous trouver dans un moment ; je vais voir ce qui eſt arrivé au Chevalier. Ce pauvre garçon, dès le lendemain de ſon arrivée, m'a toujours paru tout languiſſant & tout malade.

SCENE VII.

LE BARON, FRONTIN, TIMANTE, *caché.*

LE BARON *rencontrant Frontin.*

Qui eſt là ?

FRONTIN *bas à Timante.*

Ne bougez, vous dis-je.

LE BARON.

Qui eſt là ?

FRONTIN *en bâillant.*

C'eſt moi, c'eſt moi, qu'eſt-ce ?

LE BARON.

Ha coquin, c'eſt toi ?

FRONTIN.

Je vous demande pardon, je ne vous ai pas d'abord reconnu.

LE BARON.

Que faiſois-tu là ?

FRONTIN.

Je dormois, Monſieur.

LE BARON.

Tu dormois ?

FRONTIN.

Oüi, Monſieur.

LE BARON.

Je t'ai pourtant oüi parler.

FRONTIN.

C'eſt, Monſieur .... c'eſt qu'il y a des gens qui parlent en dormant, & je ſuis de race.

LE BARON.

Pourquoi viens-tu dormir là ?

FRONTIN.

J'attendois Marine.

LE BARON.

Ou Timante.

FRONTIN.

Oh non, Monſieur, je vous jure que je ne ſuis ici que pour mon compte. Ne ſuis-je pas du bois dont on fait les gens à bonne fortune ?

LE BARON.

Ce maraut ! Oh bien, que tu ſois ici pour toi ou pour ton maître, cela m'eſt indifférent : après ce qu'il a refuſé, je n'ai que faire de lui, qu'il faſſe ce qu'il voudra.

FRONTIN.

Il vous aime pourtant beaucoup.

LE BARON.

Un peu moins que ſa Comteſſe. Mais, écoute, je ſçai par expérience que tu es un maître fourbe.

FRONTIN.

Ah Monſieur! quelle injure me faites-vous là?

LE BARON.

Tu m'as débauché Timante.

FRONTIN.

Moi, Monſieur!

LE BARON.

Toi-même.

FRONTIN.

Ha, Monſieur!

LE BARON.

Je conſens que tu acheves de le perdre.

FRONTIN.

Eh Monſieur, mon maître....

LE BARON.

Je ne compte plus ſur lui: mais au moins prens bien garde à ne te point mêler de ſon frere. Je ne doute point que tu n'ayes oüi ce que je viens de dire ici au Marquis de Sardan; je te déclare que ſi le Chevalier refuſe de m'obéir, ſans m'informer d'où cela pourroit venir, je m'en prendrai à toi.

FRONTIN.

A moi, Monſieur?

LE BARON.

Oüi à toi. Ecoute, de deux fils que j'ai, je te laiſſe diſpoſer de l'un; il eſt bien juſte que tu me laiſſes diſpoſer de l'autre.

FRONTIN.

Eh, Monſieur, croyez-vous....

LE BARON.

Si tu es ſage, prens-y bien garde. Tu ſçais combien de friponneries tu m'as faites, & que j'ai en main de quoi te faire pendre: je ne t'en dis pas davantage.

FRONTIN.

Il a par ma foi quelque raiſon. Cependant ils machinent là une terrible affaire contre mon maître.

SCENE VIII.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, Monſieur, vous l'avez oüi ; vous voilà deshérité, ſi nous ne ſongeons à appaiſer votre pere.

TIMANTE.

Ce n'eſt pas la perte des biens qui me touche ; je ne ſuis ſenſible qu'à ſa colere ; je l'ai encouruë, & pour qui ? pour une infidelle !

FRONTIN.

Vous avez raiſon, Monſieur ; croyez-moi, retirons-nous d'ici.

TIMANTE.

Allons.... Mais il me ſemble qu'on ouvre.

FRONTIN.

Eh non, Monſieur, on n'ouvre point ; c'eſt quelqu'un qui vient éclairer cette ſalle ; ſortons.

TIMANTE.

Eh ſi fait, te dis-je, on ouvre chez la Comteſſe.

FRONTIN.

Ah ! tout eſt perdu. Voici le maudit aymant qui le retenoit devant cette porte.

SCENE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

QUe veut dire ceci, Timante ? Il y a près d'un quart-d'heure que j'entens votre voix dans cette ſalle. On vous fait dire qu'on a à vous parler ; on vous

attend, vous venez; & au lieu d'entrer, il semble que vous faites le fier: je crois même que si je n'avois pris la peine de sortir, vous auriez eu la cruauté de vous en aller sans me voir.

Timante est dans un embarras qui oblige Frontin à répondre.

FRONTIN.

Ho point, Madame, nous n'avions garde; c'est ... c'est que mon maître....

LA COMTESSE.

Vous ne me dites rien, Timante? seriez-vous assez fou pour être en colere de ce que je fis hier?

TIMANTE.

Infidelle, puis-je vous revoir après un tel affront?

LA COMTESSE.

Oh, oh, c'est donc tout de bon? Voilà vraiment bien de quoi pour faire tant de bruit.

FRONTIN.

Il est vrai qu'une porte fermée au nez à l'un, & ouverte un moment après à l'autre, c'est une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler.

LA COMTESSE.

Je ne demandois à vous voir, que pour vous en apprendre les raisons avant votre départ; car je suis informée que le Viceroi vous a nommé du voyage. Mais auparavant dites-moi, ce garçon-là sçait-il se taire?

FRONTIN.

Oüi, Madame, fort bien: mais je vous avertis d'une chose; si ce que j'entens dire est vrai, personne ne garde mieux un secret que moi; si ce qu'on dit est faux & supposé, je ne l'ai pas plûtôt oüi que je meurs d'envie de l'aller redire: je suis percé comme un crible, & le secret d'un mensonge s'écoule chez moi de tous côtés. Je vous confesse mon foible, Madame, c'est à vous d'en profiter.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire qui ne soit très-véritable.

FRONTIN.

A ce compte-là parlez en sûreté, on vous écoute,

LA COMTESSE.

Vous ſçavez, Timante, qu'on me maria fort jeune à Meſſine; que ſix mois après je vins à perdre mon époux?

FRONTIN.

Cela ſe peut taire.

LA COMTESSE.

D'abord je fis deſſein d'aller paſſer le reſte de mes jours dans la retraite, & de ne ſonger plus au monde.

FRONTIN.

Voilà ce que je ne tairai point.

LA COMTESSE.

Vous étiez alors à Meſſine. Vous me vintes voir, Timante; vous me fites changer de réſolution, & vous n'ignorez pas que depuis ce tems-là je vous ai toujours confié avec plaiſir tout ce que j'ai eu de plus ſecret.

FRONTIN.

Je ne tairai jamais cet article.

LA COMTESSE.

Vous ſçavez donc, Timante, que ce Capitaine qui vous donne aujourd'hui ſans ſujet cette jalouſie, a ici, chez ſa ſœur qui loge près du Palais, une jeune inconnuë qu'on appelle Zaïde.

TIMANTE.

Je ſçai, Madame, l'hiſtoire de cette Zaïde; j'étois encore à Meſſine, lorſque cette fille, âgée de deux ans, fut priſe par ce Capitaine ſur les côtes d'Eſpagne.

FRONTIN.

Que fait cette fille à la porte fermée?

LA COMTESSE.

Et bien, Timante, vous pouvez vous reſſouvenir que ce Capitaine étant obligé de retourner à la mer, me donna cette jeune enfant; que je lui donnai le nom de Zaïde, parce que perſonne ne connoiſſoit ni ſes parens, ni ſa patrie; que je la fis élever avec beaucoup de ſoin, & que je l'ai toujours aimée auſſi tendrement, que ſi c'étoit ma propre ſœur.

FRONTIN.

Et la porte, comment y viendra-t-elle?

LA COMTESSE.

On a retiré cette fille d'entre mes mains depuis que nous sommes à Naples, & je souhaite passionnément qu'on me la rende.

FRONTIN.

Je ne vois point encore de porte en tout cela.

TIMANTE.

Et bien, Madame, vous voulez qu'on vous la rende?

LA COMTESSE.

Oüi, Timante; & j'aurois couru risque de ne la voir jamais, si j'avois hier perdu le moment favorable de l'obtenir de ce Capitaine.

FRONTIN.

Ah nous y voici.

LA COMTESSE.

Il part au premier jour. Je le connois pour être d'une humeur soupçonneuse, difficile, & peu complaisante. Je crus donc avoir besoin d'une conversation en particulier, où j'eusse la liberté de faire agir sur son esprit mes plus fortes persuasions. Je l'attendois enfin quand vous vintes; & comme je n'étois remplie que du desir d'avoir Zaïde, & que pour ne laisser entrer personne j'avois donné des ordres, (qui cependant n'étoient pas pour vous) on eut l'indiscrétion de vous renvoyer; en quoi je n'ai commis autre faute, que celle d'avoir oublié de vous en faire part.

TIMANTE.

Et qui m'assurera, Madame, que ce que je viens d'entendre n'est pas une défaite, pour me chasser, & pour recevoir mon rival?

FRONTIN.

Courage, Monsieur.

LA COMTESSE.

Votre rival! pouvez-vous vous le persuader? un homme comme celui-là? riche & brave, à ce qu'on dit, mais brutal comme un Corsaire qu'il est. Et bien, Timante, puisque ce que je vous dis ne vous persuade

point, n'en parlons pas davantage. Le Capitaine n'entrera plus chez moi; & quoique je souhaite avec passion d'avoir Zaïde, j'aime mieux y renoncer, que de me brouiller avec vous.

TIMANTE.

Que de vous brouiller avec moi?

FRONTIN.

Le voilà rendu.

TIMANTE.

Ah Madame, si je pouvois croire que vous parlassiez sincérement!

LA COMTESSE.

Moi, je ne vous parlerois pas sincérement? Laissez-moi seulement avoir une compagne qui m'est si chere, & vous verrez si vous avez sujet d'envier auprès de moi le bonheur de qui que ce soit.

TIMANTE.

Que je suis heureux si vous me dites vrai, Madame!

FRONTIN.

Vous voilà deshérité.

TIMANTE.

Que dans la nécessité où je suis de suivre le Viceroi dans ce voyage de deux jours, qui me va durer dix années, ce seroit un grand soulagement à la douleur que j'ai de vous quitter, si je pouvois être rassuré sur toutes mes allarmes!

LA COMTESSE.

Vous devez l'être, Timante. Adieu, je vais voir la sœur de ce Capitaine, à qui je dois honnêtement une visite, pour le plaisir qu'elle me fait de se priver de Zaïde, qu'elle me doit envoyer aujourd'hui même après souper. Partez content, s'il ne faut pour votre repos que vous avouer que l'on n'en aura gueres jusqu'à votre retour.

SCENE X.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

HE' bien, Frontin?

FRONTIN.

Je le sçavois bien, moi, que dès qu'elle parleroit, toutes vos belles résolutions, zeste.

TIMANTE.

Crois-tu qu'elle me trompe?

FRONTIN.

A vous parler franchement, ce sont de terribles animaux, que les femmes; & quelques preuves qu'elles donnent de leur sincérité, la chose est toujours problématique. Ho çà, en bonne foi, est-ce que tout de bon vous êtes résolu de vous raccrocher plus que jamais à cette femme?

TIMANTE.

Eh le moyen que je puisse vivre sans elle?

FRONTIN.

Et sans bien pouvez-vous mieux vivre? Il me souvient d'avoir lû autrefois ces vers, que j'ai toujours retenus:

* *Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas,*
Il faut toujours manger & boire;
Et c'est un incident nécessaire à l'histoire,
Que de prendre un léger repas.

En effet, il me paroît plus aisé de vivre sans aimer, que sans dîner & sans souper; & je tiens une bonne cuisine plus nécessaire, qu'une Maîtresse.

* Madame de Villedieu.

TIMANTE.

Hélas! quoi qu'elle fasse, je vois bien que mon destin est de l'aimer toute ma vie.

FRONTIN.

Cependant vous l'avez oüi ; votre pere marie le Chevalier avec la fille que vous avez refusée, passe pour cela : mais il le fait son héritier, voilà le diable. J'ai cela sur le cœur pour vous ; & quelque défense qu'on m'ait faite, il faut que j'engage le Chevalier à faire quelque sottise qui mette votre pere en colere contre lui.

TIMANTE.

Oh, nous parlerons de cela quelqu'autrefois. Je ne suis pas bien guéri de ma jalousie : il faut que ce soir même tu demeures ici, pour épier si l'on menera cette fille à la Comtesse ; après cela je ne pourrai plus douter de ce qu'elle vient de me dire ; je partirai content : & pour avoir l'esprit plus en repos durant mon voyage, je te laisserai ici pour observer exactement tout ce qui se passera dans cette maison.

FRONTIN.

Hé bien, Monsieur, j'y reviendrai dès ce soir ; aussi bien n'ai-je point vû d'aujourd'hui ma cruelle Marine ; c'est ma Comtesse à moi. Mais à propos vous ne songez qu'à cette femme, & vous ne me dites pas ce que vous voulez faire de ce muet que je vous ai arrêté.

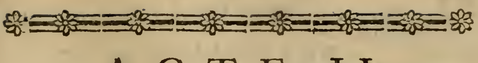
TIMANTE.

Je ne m'en suis pas souvenu quand il en étoit tems ; ce soir tu le meneras où je te dirai. Retirons-nous : mon pere soupe chez le Marquis, il pourroit nous trouver ici ; sortons, j'ai quelques ordres à te donner.

FRONTIN.

Allons, Monsieur, Dieu veuille que tout aille mieux pour vous, que Frontin ne pense.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, MARINE.

MARINE.

QUelle impatiente de femme ! ne pouvoit-elle attendre qu'on lui amenât Zaïde, sans m'y envoyer à l'heure qu'il est.

LA COMTESSE.

Marine, attens, Marine.

MARINE.

Me voici, Madame.

LA COMTESSE.

Dis au Capitaine que je veux avoir Zaïde ce soir même.

MARINE.

Oüi, Madame.

LA COMTESSE.

Que j'ai des raisons pour cela.

MARINE.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Que je m'y attens.

MARINE.

Et bien, Madame.

LA COMTESSE.

Qu'il m'a promis de me l'envoyer.

MARINE.

Je lui dirai.

LA COMTESSE.

N'y manque pas au moins.

MARINE.

Je n'oublirai rien.

LA COMTESSE.

As-tu bien compris ?

MARINE.

Et oüi, Madame.

LA COMTESSE.

Tu n'as que la ruë à traverser; amene-la, si tu peux, avec toi.

MARINE.

Il faut avouer que cette femme-là veut bien ce qu'elle veut: elle m'a déja dit chez elle dix fois la même chose. Quand je sors, elle me suit pour me le redire. Ah, la voici encore.

LA COMTESSE.

Ecoute, j'avois oublié à te dire d'avertir le Capitaine de ne prendre pas la peine de venir lui-même ce soir: je n'aime point qu'on me vienne voir à ces heures-ci.

MARINE.

Eh, Madame, vous me l'avez dit quatre fois. Est-ce tout?

LA COMTESSE.

Oüi, va, & reviens bien-tôt.

MARINE.

Eh, Dieu soit loué. . . . mais . . . . ne m'appelle-t-elle pas encore? . . . . non. . . . ; C'est quelqu'un qui monte l'escalier: ne seroit-ce point qu'on lui amene Zaïde? . . . . Attendons un moment. Ah! c'est ce diable de Frontin, qui me fait enrager avec son amour: que diantre vient-il faire ici ?



SCENE II.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

OU vas-tu ſi tard, charmante Marine?

MARINE.

Où vas-tu, toi-même, à l'heure qu'il eſt, hibou?

FRONTIN.

Je te cherche, cruelle, & tu ne me cherches point.

MARINE.

J'ai bien affaire de toi. Adieu.

FRONTIN.

Arrête, inhumaine, arrête un moment; ou tu vas voir expirer à tes pieds l'amoureux, le triſte, le déſeſpéré Frontin.

MARINE.

Oh çà, m'aimes-tu autant que tu le dis?

FRONTIN.

Oüi, la peſte m'étouffe.

MARINE.

Veux-tu m'épouſer?

FRONTIN.

Oüi, le diable m'emporte.

MARINE.

Tiens, il n'y a qu'un mot qui ſerve; touche là. Je t'aime auſſi; j'enrage de te l'avoir dit: mais c'eſt une affaire faite, à condition que tu renonceras aux fourberies, & que tu ſongeras à embraſſer quelque profeſſion.

FRONTIN.

Mon enfant, je n'ai reçu du Ciel que l'induſtrie en partage: chacun eſt obligé en conſcience de faire valoir ſes talens; je n'ai point d'autre profeſſion.

MARINE.

Appelles-tu cela profeſſion?

FRONTIN.

Oüi, Marine, & je soutiens qu'il n'en est pas aujourd'hui de plus en usage.

MARINE.

Tu as perdu l'esprit.

FRONTIN.

Nullement; j'ai même fait dessein, quand nous serons mariés, que nous montrions aux autres.

MARINE.

A tromper?

FRONTIN.

Nous donnerons à cela un nom honnête. Je montrerai aux hommes, & toi aux femmes.

MARINE.

Montrer à tromper aux femmes? ce seroit pour ne rien gagner; tu te moques de moi. Mais laissons cela; parle-moi franchement, que viens-tu faire ici?

FRONTIN.

A te dire la pure vérité, j'y viens par l'ordre de mon maître, pour épier si l'on menera à la Comtesse cette Zaïde dont tu as sans doute oüi parler.

MARINE.

Tu la verras passer par ici tout à l'heure; je vais la querir. Adieu.

FRONTIN.

Attens, j'ai à présent bien des choses à te dire.

MARINE.

Tu me les diras ce soir, quand tu ameneras ce muet que ton maître a promis à ma maîtresse.

FRONTIN.

Qui ce muet? est-ce pour elle?

MARINE.

Vraiment oüi.

FRONTIN.

Et que diantre veut-elle faire d'un muet?

MARINE.

Bizarrerie. Elle veut toujours avoir dans son équipage quelque chose de singulier. Elle eut d'abord un Maure: dès qu'elle vit qu'ils devenoient trop communs, & que la vanité d'en avoir avoit passé jusques aux

Bourgeoises,

Bourgeoises, elle n'en voulut plus, & prit un petit Turc. D'autres en eurent, elle le quitta. Présentement elle s'est avisée d'avoir un Muet, à cause que personne ne s'en sert.

FRONTIN.

Oh je te répons qu'en cela elle sera bien-tôt suivie par les autres femmes; elles seront bien-aises d'avoir auprès d'elles des gens qui ne parlent point; & j'en sçai plus de quatre, qui se sont mal trouvées de n'avoir pas eu des domestiques muets.

MARINE.

Tais-toi, voici Zaïde.

FRONTIN.

Sera-t-elle de nos amies?

MARINE.

Eh je t'en répons, il y a long-tems que nous nous connoissons.

SCENE III.

ZAÏDE, MARINE, FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

ZAÏDE.

BOn soir, Marine; ta maîtresse m'attend, à ce qu'on m'a dit.

MARINE.

Oüi, Mademoiselle, je vous allois querir. Mais qui attendez-vous vous-même?

ZAÏDE.

Ma fille de chambre, qui s'est arrêtée sur la porte. La voici. Hé bien, Lisette, qu'est-il devenu? c'est lui-même?

LISETTE.

Il faut que quelqu'un l'ait arrêté, car je l'ai perdu de vûë: mais pour être celui qui ne bougeoit de ses fenêtres...

ZAÏDE.

C'est assez, c'est assez, je n'en ai pas douté un moment. Entrons, ne faisons pas attendre la Comtesse.

MARINE *à Frontin*.

Adieu, il faut que j'entre avec elle.... Mais peste soit de toi, tu es cause que je n'ai pas été dire au Capitaine de ne pas venir ce soir : oh s'il vient, je sçai ce que je ferai.

FRONTIN.

Adieu, ma Déesse. A ce que je viens d'entendre, la Comtesse a dit vrai à Timante ; & après ce que Marine vient de me dire, nous voilà, mon maître & moi, assez heureux dans nos amours : cependant du côté de l'intérêt, nos affaires de l'un & de l'autre vont fort mal. Il me doit mes gages de plus de dix ans ; s'il est privé des biens de son pere, adieu les travaux de ma jeunesse. Je ne voudrois pour rien du monde avoir servi un maître deshérité. Que pourrois-je imaginer pour engager notre héritier prétendu à faire quelque fredaine qui le brouillât avec son pere ? mais par où diable l'attaquer ? il est trop taciturne, & l'on ne sçait comment s'insinuer avec les gens d'une humeur si extraordinaire. Eh parbleu le voici tout à propos.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

QUe cherche-t-il ici si tard, & avec tant d'empressement ?

LE CHEVALIER.

Où sera-t-elle allée ? qu'est-elle devenuë ? Ah, Frontin, que je suis heureux de te rencontrer ! ne m'en donneras-tu pas des nouvelles ?

FRONTIN.

Et de qui, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'elle eſt entrée dans ce Palais : mais dans quel appartement ſera-ce? Je ſuis mort, ſi je ne la trouve.

FRONTIN.

La peſte, comme il jaſe !

LE CHEVALIER.

Il faut que je la cherche par-tout ; elle ne ſera pas ſurpriſe de me voir. Hélas ! peut-être ne la verrai-je jamais.

FRONTIN.

Ce n'eſt plus le même homme. Et de qui parlez-vous, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

De la plus charmante perſonne que tes yeux ayent jamais vûë. Enſeigne-moi où elle eſt.

FRONTIN.

Et que puis-je ſçavoir, ſi vous ne parlez plus clairement ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis perdu, ſi je ne la retrouve Grands Dieux ! qu'elle a de charmes! & je ne la verrois plus ? non, il n'eſt pas poſſible, elle eſt trop belle. Quelque part qu'elle ſoit, elle n'y peut être long-tems cachée.

FRONTIN.

S'il parloit de Zaïde ? quel bonheur ! Qu'avez-vous donc, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Tu me vois au déſeſpoir.

FRONTIN.

Et de quoi ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis amoureux.

FRONTIN.

Amoureux ?

LE CHEVALIER.

Oüi amoureux, mais éperdûment; & il faut que tu me ſerves.

FRONTIN.

Moi ?

LE CHEVALIER.

Oüi toi. Tu ſçais les bons ſervices que je t'ai rendus auprès de mon pere, & que tu me diſois toujours : Chevalier, cherchez ſeulement une maîtreſſe, & vous verrez ce que je ferai pour vous.

FRONTIN.

Allez, allez, badin, vous voulez rire.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point raillerie : j'ai trouvé ce que tu me diſois de chercher, & tu me tiendras ce que tu m'as promis. Si tu ſçavois qu'elle eſt belle !

FRONTIN.

Ah je n'en doute point. Courage.

LE CHEVALIER.

Elle n'eſt pas comme la plûpart des filles, qui gâtent leur beauté à force de ſoins : elle n'a rien que de naturel Si tu l'avois vûë !

FRONTIN.

Sçachons ſi c'eſt Zaïde.... Comment eſt-elle faite ?

LE CHEVALIER.

Comment ? une taille faite exprès pour l'amour ! un teint ! une douceur ! je ne puis te l'exprimer ! un tour de viſage qui touche & qui enchante les yeux ! ah, Frontin, quels yeux !

FRONTIN.

Au portrait que vous m'en faites, me voilà auſſi ſçavant que je l'étois. Mais de quel âge à peu près ?

LE CHEVALIER.

D'environ ſeize ans.

FRONTIN.

Quelle eſt donc cette fille ?

LE CHEVALIER.

Je n'en ſçai rien.

FRONTIN.

Son nom ?

LE CHEVALIER.

Je le ſçai encore moins.

FRONTIN.

Me voilà bien inſtruit ; je vous ſervirai aſſurément.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu me lui fasses parler, ou par priére, ou par adresse: n'importe, pourvû que je lui parle.

FRONTIN.

Après ce que vous venez de me dire, il n'est rien de plus aisé. Mais il le faut faire mieux expliquer. Où l'avez-vous vûë?

LE CHEVALIER.

A sa fenêtre vis-à-vis chez nous, où je ne pouvois lui parler que par signes.

FRONTIN.

C'est elle.... Elle répondoit aux signes?

LE CHEVALIER.

D'une maniere dont j'étois charmé.

FRONTIN.

Fort bien. Ne l'avez-vous jamais vûë ailleurs?

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure dans la ruë.

FRONTIN.

La voilà.... Qu'est-elle devenuë?

LE CHEVALIER.

Je ne sçai.

FRONTIN.

Que ne la suiviez-vous?

LE CHEVALIER.

Mon oncle le Commandeur m'a arrêté, & j'en suis inconsolable.

FRONTIN.

Avec qui étoit-elle?

LE CHEVALIER.

Avec sa fille de chambre, & un laquais qui les éclairoit. Je jurerois qu'elles sont entrées dans ce Palais: je les ai perduës de vûë sur la porte.

FRONTIN.

Je sçai tout cela.

LE CHEVALIER.

Que je suis heureux! Et comment s'appelle-t-elle?

FRONTIN.

Zaïde.

LE CHEVALIER.

Et qui sont ses parens ?

FRONTIN.

C'est ce qu'on ne sçait point. Elle fut prise par des Corsaires à l'âge de deux ans.

LE CHEVALIER.

Elle est d'une naissance illustre. Mais où est-elle présentement ? dis-le moi, je t'en conjure.

FRONTIN.

Pas loin d'ici, là, chez la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Que je suis malheureux de n'être pas connu d'elle ! j'entrerois tout à l'heure. On dit que cette Comtesse est une belle personne.

FRONTIN.

Très-belle.

LE CHEVALIER.

Mais non pas comme la nôtre ?

FRONTIN.

Ho que non.

LE CHEVALIER.

Ah ! Frontin.

FRONTIN.

Adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Où vas-tu donc ?

FRONTIN.

Trouver mon maître qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Tu ne t'en iras point, que tu ne m'ayes rendu quelque service.

FRONTIN.

Je vous promets que ce soir même je parlerai pour vous à Zaïde ; je dois revenir ici.

LE CHEVALIER.

Pour quoi faire ?

FRONTIN.

Pour mener à la Comtesse un muet que votre frere lui envoye.

LE CHEVALIER.

Quoi, ce muet dont j'ai oüi parler eſt pour elle ?

FRONTIN.

Oüi, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qu'il ſera heureux! il verra à tous momens la charmante Zaïde, il la ſervira; quel plaiſir ſeulement d'être auprès d'elle!

FRONTIN.

Voici mon affaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il ſera heureux!

FRONTIN.

Et ſi vous étiez aujourd'hui cet heureux-là?

LE CHEVALIER.

Qui moi?

FRONTIN.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Et comment?

FRONTIN.

Que vous priſſiez ſes habits?

LE CHEVALIER.

Et après?

FRONTIN.

Que je vous menaſſe chez la Comteſſe?

LE CHEVALIER.

J'entens.

FRONTIN.

Et que je diſſe que vous êtes le muet que Timante lui envoye?

LE CHEVALIER.

Ah! que cela eſt bien imaginé!

FRONTIN.

Perſonne ne vous connoît chez elle?

LE CHEVALIER.

Non aſſurément. Que tu es habile, mon cher Frontin! Allons, déguiſe moi tout à l'heure comme tu voudras, mene-moi au plus vîte. Qu'il me tarde d'y être!

FRONTIN.

Bon, à quoi penſez-vous ? eſt-ce que vous ne voyez pas que je ris ?

LE CHEVALIER.

Je ne ris pas moi; tu le feras, puiſque tu l'as dit.

FRONTIN.

Vous ne ſçauriez pas faire le muet ?

LE CHEVALIER.

Moi ?

FRONTIN.

Non. Aller en bonne fortune, & ne pas parler, cela n'eſt pas poſſible à un homme de votre âge.

LE CHEVALIER.

Ne te mets pas en peine, je ferai tout ce qu'il te plaira : l'amour fait jouer toutes ſortes de perſonnages.

FRONTIN.

Mais Monſieur votre pere....

LE CHEVALIER.

Ne crains rien de ce côté-là.

FRONTIN.

Il veut vous marier demain avec la fille du Marquis.

LE CHEVALIER.

Je ne veux que Zaïde ; je n'aime que Zaïde ; je mourrai ſi je n'ai Zaïde.

FRONTIN.

Mais il veut auſſi vous faire ſon héritier.

LE CHEVALIER.

Je ne conſentirai jamais qu'il faſſe ce tort à mon frere ; & je ſerai trop riche, ſi je puis poſſéder ce que j'aime.

FRONTIN.

Tout l'orage tombera ſur moi.

LE CHEVALIER.

Eh ! je te jure que je te mettrai à couvert de tout.

FRONTIN.

Enfin vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Je le veux, je t'en prie, je te le commande, je t'en conjure.

FRONTIN.

Au moins, quand vous serez là-dedans, n'allez point faire quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Ah! j'ai trop de respect pour Zaïde; je ne veux que lui déclarer les sentimens de mon cœur, tâcher de découvrir les siens, & l'engager, si je puis, à n'être qu'à moi.

FRONTIN.

Allez donc m'attendre dans la ruë; le Muet qui doit nous donner l'habit que j'ai fait faire pour lui, n'est qu'à deux pas d'ici. Vous vous habillerez, tandis que j'irai rendre réponse à votre frere de ce qu'il attend de moi: ensuite je vous amenerai ici, dès qu'il m'aura donné l'ordre d'y conduire celui dont vous tiendrez la place.

LE CHEVALIER.

Allons, ne perdons pas un instant.

FRONTIN.

Sortez le premier. J'ai été averti que celui qui tient lieu de pere à Zaïde, doit venir ici ce soir: il a un valet qui n'est pas gruë; s'il nous voyoit ensemble, il pourroit se douter de quelque chose.

LE CHEVALIER.

Je vais t'attendre, viens vîte au moins.

FRONTIN.

Allez, vous dis-je. . . . Bon, voilà justement ce que je cherchois: mais la peste, voici que je ne cherchois point. Ce maudit Capitaine pourroit bien nous embarasser; Marine l'avoit bien dit qu'il reviendroit ce soir.



SCENE V.

LE CAPITAINE, GUSMAN, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

AH! te voilà, mon brave, viens-tu voir si cette porte est encore fermée?

FRONTIN.

Eh, Monsieur, je sçai qu'elle ne s'ouvre que pour vous, & je céde aux amans heureux.

LE CAPITAINE.

Allons, frappe.... Où vas-tu donc?

GUSMAN.

Chez le Marquis de Sardan, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Frappe chez la Comtesse, étourdi, frappe donc.

GUSMAN.

Mais, Monsieur, vous venez de lui envoyer Zaïde, est-il à propos si-tôt....

LE CAPITAINE.

C'est pour cela même, coquin; je veux lui dire qu'elle prenne garde à ce jeune drôle qui de sa fenêtre parloit tous les jours à Zaïde.

GUSMAN.

Hé, Monsieur, vous lui direz cela demain; on ne vous ouvrira pas si tard.

LE CAPITAINE.

Frapperas-tu, maraut? à la fin....

GUSMAN.

Eh, Monsieur, s'il ne tient qu'à frapper, votre affaire est faite.

SCENE VI.

MARINE, LE CAPITAINE, GUSMAN.

MARINE.

Que viens-tu faire ici ?

GUSMAN.

Mon maître demande à voir Madame.

MARINE.

On ne la voit point à l'heure qu'il est ; va dire à ton maître qu'il a perdu le sens.

GUSMAN.

Le voilà, tu peux lui dire toi-même.

MARINE.

Monsieur, je vous demande pardon ; je ne vous croyois pas si pres.

LE CAPITAINE.

Je voudrois donner le bon soir à ta maîtresse.

MARINE.

Ah ! Monsieur, elle a une migraine si terrible, qu'elle a été obligée de se coucher, après avoir causé un moment avec votre Zaïde. Je crois qu'elle dort : mais puisque c'est vous, Monsieur, si vous voulez, je l'éveillerai.

LE CAPITAINE.

Va, je crois qu'il n'y auroit point de mal.

GUSMAN.

Si mon Maître n'est fou....

LE CAPITAINE.

Mais non, va seulement écouter si elle dort ; & si elle ne dort point....

MARINE.

Elle dormira, Monsieur, assurément. Vous n'avez qu'à demeurer un peu ici ; si je ne reviens point, vous pourrez vous en aller. Monsieur, je suis votre très-humble servante : adieu, Gusman.

GUSMAN.

Bon ſoir, Marine.

SCENE VII.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

GUSMAN.

JE vous le diſois bien, Monſieur.

LE CAPITAINE.

Eſt-ce que ſans la migraine....

GUSMAN.

Elle a la migraine comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'a-t-elle donc?

GUSMAN.

Elle a, Monſieur, qu'elle n'a pas ſur elle ce qu'il faut pour être vûë.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire?

GUSMAN.

Qu'elle a quitté ſon teint de jour, & qu'elle a pris ſon teint de nuit.

LE CAPITAINE.

On diroit, à t'entendre, qu'on prend un teint, comme un bonnet. Mais Marine ne revient point? ſortons. Je donnerois la plus belle femme du monde pour le moindre brûlot de notre flotte.

GUSMAN.

Allons, Monſieur, c'eſt fort bien fait.

SCENE VIII.

FRONTIN, LE CHEVALIER, *en habit de muet.*

FRONTIN.

N'Entrons pas encore chez elle; laiſſons ſortir le Capitaine.

LE CHEVALIER.

Le voilà ſorti, allons.

FRONTIN.

N'allons pas ſi vîte, & entendons-nous bien avant que de nous ſéparer.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu encore à me dire?

FRONTIN.

Il faut que vous me permettiez d'avertir moi-même votre pere de votre amour pour Zaïde; auſſi bien faut-il qu'il le ſçache.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi toi-même?

FRONTIN.

Afin qu'il ne me ſoupçonne de rien.

LE CHEVALIER.

J'y conſens, entrons.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas tout. Depuis que je me ſuis aviſé de vous faire muet, il m'eſt venu dans l'eſprit de me ſervir de votre *muetiſme* pour obliger votre pere à conſentir que vous épouſiez Zaïde.

LE CHEVALIER.

Eſt-il poſſible?

FRONTIN.

Vous ſçavez qu'il a toujours été le plus crédule de tous les hommes, & que cette facilité qu'il a à croire tout ce qu'on veut, a tellement augmenté par la foibleſſe de ſon âge, qu'on lui perſuaderoit qu'il eſt nuit en plein jour.

LE CHEVALIER.

Mais il se défie de toi, & tu l'as si souvent trompé. . . .

FRONTIN.

Je le tromperai bien encore. . . . Je sçai son foible sur les sortiléges. Songez, vous, seulement à être muet pour tout le monde, excepté pour Zaïde seule, lorsque vous en trouverez l'occasion.

LE CHEVALIER.

Tu me l'as déja recommandé.

FRONTIN.

Ne vous découvrez pas même à Marine ; elle est fille, elle pourroit parler ; & le stratagême que je médite demande un profond secret.

LE CHEVALIER.

C'est assez.

FRONTIN.

Entrons à présent. Prenez ces hardes, & cachez-les quelque part là-dedans, j'en aurai peut-être besoin

---

SCENE IX.

MARINE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARINE.

AH c'est toi, Frontin ?

FRONTIN.

Oüi, mon Ange, & voici le muet que je mene à ta maîtresse.

MARINE.

Qu'il a bon air !

FRONTIN.

Eh, eh, c'est un muet fait exprès pour elle ; je vais le présenter.

MARINE.

Non, l'ordre eſt ce ſoir de ne laiſſer entrer perſonne. Adieu, je ferai à Madame les complimens de ton maître.

FRONTIN.

Adieu, ma Princeſſe. Je viens, comme on dit, de mettre le loup avec la brebis. Si mon ſtratagême peut réuſſir, voilà le deſſein du Baron rompu, mon maître ne ſera point deshérité, & je ſerai payé de mes gages, voilà le fait. Allons appaiſer notre autre muet. J'ai été obligé, pour lui faire quitter l'habit, de lui découvrir ce que je fais : mais la confidence qu'il m'a faite de ſes friponneries, & la chaîne d'or que j'ai encore à lui, me ſont des gages aſſurés qu'il gardera mon ſecret. Quand on ſe mêle du métier que je fais, on ne ſçauroit prendre trop de précautions ; encore eſt-on toujours à la veille de la priſon ou de la baſtonnade : Dieu nous garde de l'une & de l'autre.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZAÏDE, *seule*.

QUe deviendrai-je, hélas ! dans une conjoncture si embarrassante ? demeurerai-je dans une maison avec un jeune homme qui m'expose à tous momens aux plus violens troubles de la vie ? Il n'est jamais le maître de ses regards ; tous ses mouvemens marquent sa passion, & déja tous les domestiques ont les yeux attachés sur nous : je tremble à tous momens que la Comtesse ne s'en apperçoive. Je crois qu'il cherche continuellement à me parler ; comment soutiendrai-je une conversation si hardie ? Le plus sûr est de sortir d'ici : mais je n'en ai pas la force ; & je crains bien que l'amitié que j'ai pour la Comtesse, ne soit pas ce qui m'y arrête davantage.

SCENE II.

MARINE, ZAÏDE.

MARINE.

VOus fuyez tout le monde, Zaïde.

ZAÏDE.

Laisse-moi.

MARINE.

Je ne vous connois plus depuis hier.

ZAÏDE.

Je ne me connois pas moi-même.

MARINE.

Qu'avez-vous ?

ZAÏDE.

Je ne ſçai.

MARINE.

J'ai vû le tems que vous n'aviez rien de ſecret pour moi.

ZAÏDE.

Je n'ai aucun ſecret à te dire.

MARINE.

Vous ai-je déſobligée en quelque choſe ?

ZAÏDE.

Non ; tu m'es toujours chere.

MARINE.

La Comteſſe ne vous fit-elle pas bon accueil ?

ZAÏDE.

Au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

MARINE.

D'où vient donc cette inquiétude ?

ZAÏDE.

Hélas ! es-tu ſurpriſe de voir quelque chagrin à une malheureuſe, qui ne connoît ni ſes parens, ni ſa patrie ?

MARINE.

Vous ne les connoiſſiez pas mieux hier. Il y a ici quelque choſe de nouveau.

ZAÏDE.

Que veux-tu qu'il y ait ?

MARINE.

Je ne ſçai : mais vous n'avez pas accoutumé d'être ainſi. Hier toute la maiſon étoit dans la joie, & le Muet que Timante a envoyé à Madame, réjouit tous ceux du logis ; vous ſeule ne rîtes point : chacun lui fit des ſignes, auſquels il répondoit avec une grace dont on étoit charmé ; vous ne daignates pas lui en faire : & dans le moment qu'on y prenoit le plus de plaiſir, vous vous retirates bruſquement dans votre chambre ; le pauvre garçon en parut tout

triste, & il ne fut plus possible de le remettre de belle humeur après que vous futes sortie.

ZAÏDE.

Tais-toi, Marine, ou ne me parle plus de lui.

MARINE.

Est-ce que les Muets vous font pitié ?

ZAÏDE.

Oüi, Marine.

MARINE.

Bon, & pourquoi? Celui-ci paroît si content de son sort : allez, Mademoiselle, vous vous accoutumerez à le voir.

ZAÏDE.

Cesse de m'en parler, te dis-je.

MARINE.

Le voici. Voyez qu'il a bon air.

ZAÏDE.

Que vient-il faire ici?

SCENE III.

LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

MARINE.

JE crois qu'il nous cherche. Ah tenez, Mademoiselle, il vous fait assurément des reproches de ce que vous fites hier.

ZAÏDE.

Marine, je t'en conjure, fais-lui signe qu'il se retire.

MARINE.

Ma foi, Mademoiselle, je n'en aurois pas le courage ; il y auroit de la cruauté : laissez-le un peu se réjouir. Voyez comme il vous regarde, je jurerois qu'il prend plaisir à vous voir.

ZAÏDE.

Tu ne sçais ce que tu dis.

MARINE.

Que vous êtes cruelle! pourquoi ne voulez-vous pas jetter seulement les yeux sur lui ?

ZAÏDE.

Je ne l'ai que trop vû.

MARINE.

Eh! Mademoiselle, il ne parle pas: mais je viens de l'entendre soupirer.

ZAÏDE.

Hélas!

MARINE.

Je crois, Dieu me le pardonne, que vous soupirez aussi. Que diantre veut dire tout ceci?

ZAÏDE.

Tu es une folle.

MARINE.

Pas tant que vous croyez. Hum. . . . . il y a ici quelque chose. *Elle les prend par les bras, elle se met au milieu.* Çà, que je vous envisage un peu l'un & l'autre, voyons. Vous vous troublez; il pâlit, il se déconcerte..

ZAÏDE.

Que tu es violente! on se troubleroit à moins.

MARINE.

Mais lui, seroit-il si en désordre, s'il n'entendoit pas ce que je dis? Vous ne me tromperez pas, vous dis-je; j'ouvre les yeux sur tout ce que j'ai vû depuis hier: plus fine que moi n'est pas bête, & je vous défie de m'en donner à garder sur ce chapitre.

ZAÏDE.

Oh laisse-moi donc en repos, tu me fâches.

MARINE.

Et vous me fâcherez, vous, si vous me faites encore un secret de ce qui se passe: ou mettez-moi de votre confidence, ou je vais tout à l'heure dire mes soupçons à Madame.

ZAÏDE.

Garde-t-en bien. Faut-il l'aller fatiguer de tes visions ridicules?

MARINE.

Voyez-vous ſes allarmes? Je veux que vous me confeſſiez tout, & tout-à-l'heure. Vous avez tort de vous défier de moi; ſuis-je d'un naturel ſi farouche? Parlez donc, ſi vous ne voulez pas que je parle.

SCENE IV.

FRONTIN, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

FRONTIN.

AH que vois-je! mon Muet entre les pattes de Marine! tirons-le de cet embarras. Ah méchante fille! ah traîtreſſe! trahir Timante & Frontin? O Ciel! ô Terre! ô mœurs! tout eſt perdu, tout eſt corrompu. A qui ſe fier déſormais?

MARINE.

A qui en as-tu? que dis-tu? que veux-tu?

FRONTIN.

Où trouver une femme fidelle, ſi Marine, que je croyois un bijou de loyauté, un vaſe de ſincérité....

MARINE.

Qu'as-tu bû? qu'as-tu mangé? es-tu devenu fou?

FRONTIN.

Plût à Dieu l'être devenu, & avoir toujours ignoré l'action la plus noire....

MARINE.

Quelle extravagance! que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce que je veux dire, effrontée! comme ſi je n'étois pas informé de tout.

MARINE.

Et de quoi?

FRONTIN.

Et que fait à l'heure qu'il eſt le valet du Capitaine dans ta chambre?

MARINE.

Dans ma chambre Gusman ?

FRONTIN.

Y est-il pour lui, ou pour son maître ? qui trompes-tu de Timante, ou de moi ? Mais tu nous trompes tous deux, car qui touche l'un, touche l'autre.

MARINE.

Quelle vision ! es-tu yvre, ou furieux ?

FRONTIN.

Oüi je suis furieux, perfide ! & je veux que tu viennes tout-à-l'heure me voir percer ce téméraire de mille coups à tes yeux.

MARINE.

Va-t-en cuver ton vin, yvrogne ! j'ai bien autres choses en tête, & tu me déclareras toi-même qui est ce beau Muet-là que tu nous as amené, ou....

FRONTIN.

Tu cherches à m'échaper ; mais tu me suivras tout-à-l'heure.

MARINE.

Eh bien je te suivrai, quand tu m'auras dit....

FRONTIN.

Non, tu viendras tout-à-l'heure, te dis-je ; je veux te prendre en flagrant délit, te confondre....

MARINE.

Cet enragé m'entraîne : mais, vous, ne croyez pas être quitte de mes persécutions.

ZAÏDE.

Je mourrois si je me trouvois dans un pareil embarras ; il faut m'en délivrer, à quelque prix que ce soit.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, charmante Zaïde, à quoi....



SCENE V.

LE CAPITAINE, ZAÏDE, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

BOn jour, ma fille : je viens vous dire adieu ; j'ai ordre de partir demain.

ZAÏDE.

Demain, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

Oüi, demain. (*Il voit que le Chevalier fait des signes de Muet.*) Quel drôle est-ce là ? Que demandes-tu ? Oh, oh, c'est un muet ; que fait il ici ?

ZAÏDE.

Il est à la Comtesse.

LE CAPITAINE.

Ce pendart-là est bien fait ; je ne l'avois pas encore vû chez elle : d'où l'a-t-elle eu ?

ZAÏDE.

Timante le lui a donné

LE CAPITAINE.

Timante feroit bien d'aller chercher son frere le Chevalier ; le Baron d'Ortigny est fort en peine de ce fripon-là ; on ne sçait depuis hier au soir où il est allé.

Le Chevalier sort dès qu'il voit son pere.



SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAÏDE.

LE BARON.

HA, Monsieur, vous pourriez peut-être me donner des nouvelles de mon fils le Chevalier.

LE CAPITAINE.

Moi, Monsieur?

LE BARON.

Mon frere le Commandeur vient de me dire qu'il le vit hier dans la ruë sur les neuf heures du soir, & qu'il couroit après deux filles qui sortoient de chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Je vous dirai bien qui étoient ces deux filles; en voilà déja une: mais pour votre Chevalier, je ne l'ai jamais vû.

LE MARQUIS.

Et vous, Mademoiselle?

ZAÏDE.

Moi, Monsieur?

LE CAPITAINE.

Ma fille, ce ne sont point là nos affaires; entrons chez la Comtesse, je viens dîner avec elle. Serviteur, Messieurs, jusques au revoir.



SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

QUe sera devenu mon fils?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas que vous ayez sujet de vous tant allarmer; le Chevalier a passé la nuit dehors, & n'est pas encore revenu, voi à bien de quoi.

LE BARON.

Mais la maniere brusque dont il me quitta hier en ce même endroit, m'étonne.

LE MARQUIS.

C'est quelque saillie de jeunesse qui passera.

LE BARON.

Je ne vous ai pas encore tout dit. Hier mon frere le Commandeur le rencontra deux fois: la premiere fois il couroit après deux filles, comme je vous ai dit: une heure après il le vit encore passer; il ne put l'arrêter, & il remarqua qu'il étoit en habit de masque.

LE MARQUIS.

En habit de masque!

LE BARON.

Oüi, Marquis.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON, FRONTIN *derriere eux.*

FRONTIN.

ECoutons fans nous montrer.

LE BARON.

Mon frere voulut lui demander pourquoi ce déguifement hors de faifon ; le Chevalier ne lui répondit pas un feul mot, lui parut tout interdit, comme un homme qui a l'efprit troublé, & le quitta brufquement.

FRONTIN.

Bon, l'allarme eft au quartier.

LE MARQUIS.

Ce fera, vous dis-je, quelque trait de jeuneffe. Vous avez mis vos gens en campagne, pour vous découvrir où il peut être allé ?

LE BARON.

Tous, excepté ce fourbe de Frontin, qui m'a toujours trompé.

FRONTIN.

Me voilà.

LE BARON.

Et dont je me défie.

FRONTIN.

Il n'a pas trop de tort.

LE BARON.

Il aura fait évader mon fils.

FRONTIN.

Cela fe pourroit.

LE BARON.

Si je puis l'en convaincre, je le ferai pendre.

FRONTIN.

Cela eft un peu fort.

LE BARON.

Ou je le ferai parler.

FRONTIN.

Passe pour cela.

LE MARQUIS.

Quel sujet avez-vous de le soupçonner?

LE BARON.

Si vous sçaviez combien de fois il m'a trompé.

FRONTIN.

N'est-ce que cela? Il est tems que je lui serve un plat de mon métier. Monsieur, je vous cherche par-tout.

LE BARON.

Te voilà donc, scélérat? Tu as enlevé le Chevalier, qu'en as-tu fait?

FRONTIN.

Ah! Monsieur, que vous reconnoissez mal les soins que je viens de prendre!

LE BARON.

Et quels soins, fourbe?

FRONTIN.

Ne pourrois-je pas vous parler en secret?

LE BARON.

Tu veux me tromper.

FRONTIN.

Moi, Monsieur!

LE MARQUIS.

Ecoutez ce qu'il a à vous dire.

LE BARON.

Eh bien, parle.

FRONTIN *bas.*

Cet homme-là m'embarrasse, Monsieur; il y a certaines choses qu'il n'est pas à propos de dire devant...

LE BARON.

Parle, te dis-je, & parle haut; je n'ai rien de secret pour le Marquis.

FRONTIN.

Et bien, Monsieur, quand je vis les allarmes où vous étiez hier pour la fuite du Chevalier, & que mon innocence étoit soupçonnée, je fis dessein de ne rentrer plus au logis, que je n'en eusse appris des nouvelles.

LE BARON.

En sçais-tu ?

FRONTIN.

J'avois couru tout Naples sans rien découvrir ; j'étois au désespoir, quand ce matin un honnête homme de mes amis m'en a dit plus que je n'en voulois sçavoir. D'abord je vous ai cherché par-tout pour vous en informer.

LE MARQUIS.

Dis-nous vîte ce que tu as appris.

FRONTIN.

Cet honnête homme, Monsieur, m'a dit qu'il avoit pris garde que depuis que le Chevalier est arrivé, il ne sortoit point, & qu'il étoit continuellement à la fenêtre de sa chambre, triste, rêveur, & mélancolique.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Que là il passoit les journées entieres à parler par signes à une très-belle fille, qui étoit aussi à la fenêtre de l'autre côté de la ruë.

LE BARON.

Ah ! voici ce que j'ai toujours craint.

FRONTIN.

Je me suis allé informer qui étoit cette fille, & j'ai sçû qu'on l'appelloit Ma... Za .. Sa...

LE BARON.

Zaïde.

FRONTIN.

Justement Zaïde. D'abord j'ai couru au logis de cette fille, on m'a dit que depuis hier elle avoit delogé.

LE BARON

Je le sçai, je la viens de voir ici. Je tremble.

FRONTIN.

Parlons bas, s'il vous plaît. Vous sçavez donc, Monsieur, qu'elle est chez la Comtesse ?

LE BARON.

Oüi.

FRONTIN,

Je suis d'abord venu.

LE BARON.

Eh bien?

FRONTIN.

Que diriez-vous, Monsieur, que j'ai trouvé?

LE BARON.

Et qui?

FRONTIN.

Le Chevalier.

LE BARON.

Le Chevalier!

FRONTIN.

Oüi, Monsieur, le Chevalier, avec un habit si extravagant, que j'ai eu de la peine à le reconnoître.

LE BARON.

Voilà qui se rapporte à ce que le Commandeur vient de me dire.

FRONTIN.

Vous voyez, Monsieur, si je vous dis la vérité.

LE MARQUIS.

Vous soupçonniez à tort ce garçon-là.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, cela m'arrive tous les jours.

LE BARON.

Il faut tout-à-l'heure que j'aille chez la Comtesse.

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, que je vous aye tout dit, & puis vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE BARON.

As-tu parlé au Chevalier?

FRONTIN.

Oüi, Monsieur.

LE BARON.

Et que t'a-t-il dit?

FRONTIN.

Ah! Monsieur, j'en ai le cœur si serré.... je crois que j'en mourrai.

LE BARON.

Comment?

FRONTIN.

Il ne parle point.

LE BARON.

Il ne parle point!

FRONTIN.

Non, Monſieur.

LE BARON.

Eſt-il mort?

FRONTIN.

Non, Monſieur.

LE BARON.

Eſt-il malade?

FRONTIN.

Je ne ſçai.

LE BARON.

D'où vient donc qu'il ne parle point?

FRONTIN.

Je ne ſçaurois dire, Monſieur, ſi c'eſt qu'on ait jetté quelque ſort ſur lui, ou s'il ſeroit tombé dans une eſpèce de mélancolie: mais je n'ai pû l'obliger à me répondre que par ſignes.

LE BARON.

Ah Ciel, quelle extravagance! l'amour lui auroit-il fait tourner l'eſprit?

LE MARQUIS.

Il y a là-deſſous quelque myſtere.

FRONTIN.

Cela pourroit être, Monſieur. Mais pourquoi ne ſe ſeroit-il pas ouvert à moi? Je lui ai dit, pour le faire parler, que je ſçavois ſon amour, & que je n'étois venu là que pour lui rendre ſervice.

LE BARON.

Eh bien à cela?

FRONTIN.

Mutus.

LE BARON.

Juſte Ciel! que ſera ceci?

LE MARQUIS.

Bagatelle: le Chevalier eſt aſſurément d'intelligence avec cette fille.

FRONTIN.

Je le crois comme vous, Monſieur. Mais être éper-

dûment amoureux, avoit pris l'habitude de ne parler que par signes, Monsieur, Monsieur, on dit que les grandes passions font de terribles ravages: & puis s'il y avoit là quelques charmes.

LE BARON.

Ah, Marquis!

LE MARQUIS.

Chansons, vous dis-je, c'est un jeu concerté entre eux.

FRONTIN.

Le maudit homme!

LE BARON.

Quelqu'un aura ensorcelé mon fils.

LE MARQUIS.

Qu'allez-vous là vous imaginer?

FRONTIN.

Cette vieille Juive, qui passe pour sorciere, vint l'autre jour au logis, & parla long-tems au Chevalier.

LE BARON.

Ah! la maudite femme.

LE MARQUIS

En vérité, Baron, vous êtes trop facile à vous mettre dans l'esprit de pures visions.

LE BARON.

Vous croyez donc que Frontin nous trompe?

LE MARQUIS.

Non. Pour ce garçon-là, oh puisqu'il vient de son propre mouvement vous dire ce qu'il sçait, je ne doute point qu'il ne parle sincérement.

FRONTIN.

Si je parle sincérement! je n'ai qu'un défaut, Monsieur, je suis trop franc.

LE BARON.

Quoi qu'il en soit, il faut que j'aille trouver le Chevalier, & que tout-à-l'heure....

FRONTIN.

Gardez-vous-en bien, Monsieur. Personne ne le connoît chez la Comtesse; il passe là-dedans pour un muet de naissance: je crois qu'il vaut mieux le tirer de-

là sans éclat; aussi bien vous ne voudriez pas qu'il sortît en plein jour avec l'habit qu'il porte.

LE MARQUIS.

Oh, pour cela Frontin a raison; ce que fait le Chevalier est une folie d'un jeune homme, qu'il est mieux de ne pas divulguer. Laissez agir ce garçon-là, on ne peut pas être mieux intentionné.

LE BARON.

Hé bien, Frontin, je me repose sur toi.

FRONTIN.

Si vous me laissez faire, Monsieur, j'espére que je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS.

Adieu, Baron. Je m'en vais en repos, puisque vous avez des nouvelles de votre fils: j'espere qu'à mon retour vous serez guéri de vos frayeurs.

FRONTIN.

Oh, à cette heure j'en aurai bon marché.

SCENE IX.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON.

Que j'avois tort de te soupçonner!

FRONTIN.

Oh, oh, Monsieur.

LE BARON.

Hélas! mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Il ne faut pas, Monsieur, vous affliger, quoique le Chevalier ne parle point, il entend assez bien tout ce que l'on dit.

LE BARON.

Ah! Frontin, j'ai observé que depuis quelques jours il étoit tout changé, & parloit moins que de coutume.

FRONTIN.

En effet, Monsieur, vous me faites prendre garde qu'il sembloit perdre la parole de jour en jour.

LE BARON.

L'amour seul ne fait point cela, il y a là quelque sortilége.

FRONTIN.

Que ce soit charme ou manie, elle ne fait que commencer, & il y a des Médecins qui en sçavent guérir.

LE BARON.

Oüi; mais je voudrois les consulter si secrettement, que je ne publiasse pas la folie de mon fils: ces sortes d'accidens deshonorent une Maison.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, j'ai oüi dire que les folies qui viennent de l'amour, ne deshonorent personne: toutes les familles seroient deshonorées.

LE BARON.

Je suis si connu de tous les Médecins de Naples....

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, il y a depuis deux jours dans ce Palais un des plus grands hommes du monde pour la Médecine.

LE BARON.

Eh! qui?

FRONTIN.

Diable, c'est un Médecin François.

LE BARON.

Et s'il étoit un habile homme, seroit-il sorti de son pays? les bons Médecins y sont si rares.

FRONTIN.

Peste, c'est un député de la Faculté de Montpellier, qui va conférer avec l'Ecole de Salerne, sur quelques opinions nouvelles.

LE BARON.

Et que vient-il donc faire ici?

FRONTIN.

Ce seroit une trop longue histoire à vous faire; suffit qu'il loge dans ce Palais, & que je viens de lui parler tout-à-l'heure.

LE BARON.

Et comment le connois-tu ?

FRONTIN.

Comme il est étranger, & que j'ai été en France, je lui ai rendu quelques bons offices.

LE BARON.

Eh bien ?

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, tandis qu'on dîne chez la Comtesse, je vais le prier de descendre dans cette salle, où je ferai venir votre fils : je dirai au Médecin, que le Chevalier n'a ni pere ni mere : il l'examinera sans le connoître.

LE BARON.

Fort bien ; mais je veux y être présent.

FRONTIN.

C'est ainsi que je l'entens.

LE BARON.

Mais comment ferai-je ? je n'entens pas le François.

FRONTIN.

Il vous parlera, comme vous voudrez, Latin.

LE BARON.

Je l'entens encore moins.

FRONTIN.

Hé bien, Grec, Hébreu, Chaldéen, Syriaque, Allemand, Espagnol, Italien, Languedocien. Comme il a fort voyagé, il posséde toutes les Langues.

LE BARON.

Va donc, mon garçon, hâte-toi de le faire venir.

FRONTIN.

Mais, à propos, avez-vous de l'argent sur vous pour lui donner ?

LE BARON.

Je crois que non.

FRONTIN.

Dépêchez-vous d'en aller querir, & en quantité ; il ne feroit rien sans cela : jugez s'il est âpre à l'argent, il est Médecin & Gascon.

LE BARON.

J'y vais de ce pas : attens-moi.

SCENE X.

FRONTIN *seul.*

AH! par ma foi, voilà un homme bien facile à duper ; il a pris l'allarme bien chaudement : je n'en suis pas trop surpris, il commence à radoter, & il n'aime rien tant au monde que cet enfant-là.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

J'Ai oüi ce que tu viens de dire à mon pere, j'ai compris ton dessein ; mais où trouveras-tu le Médecin dont tu as besoin ?

FRONTIN.

Il est tout trouvé.

LE CHEVALIER.

Toi ?

FRONTIN.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Il te reconnoîtra.

FRONTIN.

Bon, de la maniere que je serai travesti, & avec tous les jargons que je parlerai, je l'en défie. Où avez-vous mis les hardes que je vous dis hier de cacher ?

LE CHEVALIER.

Tu les trouveras là dans ce cabinet, où personne n'entre que moi. Mais nous nous hâtons trop de donner cette allarme ; je devrois sçavoir auparavant comment ma passion est reçuë de Zaïde : je vais peut-être encou-

rir à la fois l'indignation de deux perſonnes que je reſpecte & que j'adore.

FRONTIN.

Quoi, vous n'avez pas encore parlé à Zaïde ?

LE CHEVALIER.

J'en ai toujours été empêché par quelque nouvel obſtacle, & ſi tu n'étois venu tantôt, j'allois me découvrir devant Marine.

FRONTIN.

J'ai rompu les chiens fort à propos : vous auriez fort mal fait. Il ne faut pas riſquer que ceci vienne à la connoiſſance de la Comteſſe ; elle eſt glorieuſe, délicate & hautaine, & ne voudroit pour rien du monde être ſoupçonnée d'avoir eu quelque part en toute cette intrigue.

LE CHEVALIER.

Attens donc que j'aye pû ſçavoir ſi Zaïde approuve....

FRONTIN.

Commençons par le plus difficile, gagnons votre pere ; puiſque Zaïde vous connoît, je la tiens déja renduë.

LE CHEVALIER.

Comment l'oſer eſpérer ?

FRONTIN.

Vous moquez-vous ? vous ne connoiſſez pas votre mérite. Vous êtes un tréſor, au moins pour être aimé du ſexe ; & ſeroit-il quelque prude qui réſiſtât à un beau jeune homme comme vous, s'il l'avoit une fois perſuadée qu'il pût s'empêcher de parler ? Rendons-nous ſeulement maîtres du bon vieillard, & puis de l'autre côté tâchez à parler à Zaïde dans la journée. Il faut que ce jeu finiſſe avant le retour de mon maître ; il ne conſentiroit jamais qu'on jouât ce tour à ſon pere. Je vais querir le Médecin. Adieu : j'entens votre pere qui revient, tenez-vous là, & jouez bien votre rôle.



SCENE XII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON.

EN vérité voilà un accident bien étrange. Ah ! ah ! voici ce pauvre garçon. Frontin est sans doute allé querir le Médecin. Voyons un peu. Mon fils. Il ne me voit point. Il voudroit me parler. Cela n'est que trop vrai. Cet enfant m'aime bien. Voilà qui fait fendre le cœur. Chevalier.... Ah ! maudit amour ! maudits sorciers ! Mais je crois que voici ce grand Médecin : il ne faut pas qu'il sçache qui je suis.

SCENE XIII.

LE BARON, LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN *en Médecin.*

FRontinus, Frontinus non est hìc, iu las y plegui ego m'en retourno : io me ne vo.

LE BARON.

Monsieur, Monsieur, ne vous en allez point : voilà ce jeune homme dont Frontin vous a parlé.

FRONTIN.

Iste est mutus, aqueste ?

LE BARON.

Oüi, Monsieur.

FRONTIN.

Non, non, non, non est mutus.

LE BARON.

Dites-vous, Monsieur, qu'il n'est pas muet ?

FRONTIN.

Et Frontinus est unus fourbus, fourbissimus.

LE BARON.

Il a bien raiſon.

FRONTIN.

Certenamente non eſt mutus, ma veritablemente non poteſt parlare.

LE BARON.

Il a d'abord connu ſon mal.

FRONTIN.

Bota criſpo, bovi pecaire, à baliſco, quante fourberie de Frontino! mihi dixit que iſte, lui, non habet ni patrem ni matrem, & vos, tu, vos, voſtra merce. Vo ſcignoria eſt-il ſon padre?

LE BARON.

Oh! le grand homme, il a connu que je ſuis ſon pere. Hé bien, oüi, Monſieur, c'eſt mon fils: je vois bien qu'on ne vous peut rien cacher; que faut-il faire pour le guérir?

FRONTIN.

Dicam tibi: ho, ho, mouchachou friponello, campis, vos ſete inamoratus.

LE BARON.

Le voilà au fait.

FRONTIN.

Odio la voſtra fringairo, voſtra meſtreſſa, voſtra inamorata non cognoſcit ſui parentes.

LE BARON.

Il eſt vrai.

FRONTIN.

Ma ſuo parentes ſunt nobiles, potentes, opulentes.

LE BARON.

A la bonne heure.

FRONTIN.

Et la cognoſcebunt un giorno.

LE BARON.

Soit; mais qu'ordonnez-vous, Monſieur, pour tirer mon fils de cet accident.

FRONTIN *préſentant les deux mains.*

Jo lo dirò tibi, egovi lo dirai.

LE BARON.

Il veut être payé, c'eſt un vrai Médecin. Tenez, Monſieur,

FRONTIN.

Fases me li prendre prenere, & vitamente fatte li pigliar è presto....

LE BARON.

Et quoi, Monsieur?

FRONTIN.

Aquelo drouleto per mouille, quella raggazza per moglie.

LE BARON.

Que je lui fasse épouser cette fille?

FRONTIN.

Ouei metis hodie, hoggi, hoggi.

LE BARON.

Aujourd'hui?

FRONTIN.

E presto si lasciate inveterare lo malo.

LE BARON.

Eh bien! si l'on laisse invétérer le mal?

FRONTIN.

Causatum per amorem & per magiam.

LE BARON.

Causé par amour & par magie.

FRONTIN.

Noun sera pas houro: non erit tempus, non sera piu tempo.

LE BARON.

Il ne sera plus tems.

FRONTIN.

Ille, lui, sara semper mutus.

LE BARON.

Il sera toujours muet.

FRONTIN.

Ed in fine vo signoria paralitica.

LE BARON.

Et moi, je deviendrai paralitique.

FRONTIN.

Per contagionem & per simpathiam.

LE BARON.

Ah Dieux!

FRONTIN.

Ni sabri pas d'autre remedi: alterum remedium non est.

LE BARON.

Il n'y a point d'autre reméde.

Le Chevalier sort.

FRONTIN.

No, no, Signore, no, allez, courez, prestare, preparare, accommodare per un remedio che non li fara male: servitor à vo scignoria.

SCENE XIV.

LE BARON *seul.*

ALlons, puisque les parens de cette fille sont nobles & riches, qu'elle sera un jour reconnuë, & qu'il n'y a point d'autre reméde, j'aime mieux, pour ne rien risquer, consentir à tout, que de voir plus long-tems en cet état un enfant qui m'est si cher.

SCENE XV.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

CE Médecin n'est pas encore venu?

LE BARON.

Je viens de lui parler.

FRONTIN.

Déja?

LE BARON.

Oüi.

FRONTIN.

Et le Chevalier?

LE BARON.

Il l'a vû.

FRONTIN.

Eh bien! Monsieur, êtes-vous content de lui?

LE BARON.

Oh! le grand homme!

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit. Il n'a pas ſçû que vous ſoyez ſon pere?

LE BARON.

Vraiment, vraiment, il l'a d'abord deviné.

FRONTIN.

Le ſorcier!

LE BARON.

Viens, Frontin, allons ſonger à ce qu'il faut faire il n'y a pas de tems à perdre.

FRONTIN.

Vivat.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAÏDE *seule.*

NE balançons plus, fuyons-le pour jamais, retournons chez la sœur du Capitaine.

SCENE II.

LE CHEVALIER, ZAÏDE.

LE CHEVALIER.

DE grace, écoutez-moi, Zaïde, suspendez pour un moment une si cruelle résolution.

ZAÏDE.

Je ne sçaurois assez-tôt m'éloigner de vous, après ce que vous avez osé entreprendre.

LE CHEVALIER.

Je vous adore, Zaïde, & je n'avois que ce moyen pour vous voir, & pour vous le dire.

ZAÏDE.

Qu'attendez-vous de moi, de votre pere, des personnes de qui je dépens? vous les irritez tous par une conduite si hardie. Avez-vous songé à ce que je suis, à ce que vous êtes, aux obstacles insurmontables qui nous séparent?

LE CHEVALIER.

Par tout ailleurs qu'ils soient que dans votre cœur, mon amour sera plus fort que tous les obstacles: c'est

un si grand bonheur pour moi d'avoir pû vous dire que je vous aime, que je ne desespére plus desormais de ma fortune.

ZAÏDE.

Cessez donc de vous attacher à la mienne. Mon étoile est d'être malheureuse ; j'ai commencé à l'être dès l'enfance, je le serai toujours.

LE CHEVALIER.

Vous ne le seriez plus, Zaïde, si vous daigniez approuver la pure ardeur dont je brûle.

ZAÏDE.

Hélas ! je ne vous ai deja que trop fait connoître.... ne m'obligez pas de vous en dire davantage. Malheureuse ! c'est bien à moi Sortez, ou laissez moi.

LE CHEVALIER.

Non, charmante Zaïde....

SCENE III.

MARINE, LE CHEVALIER, ZAÏDE.

MARINE.

MAdame ! venez voir ; notre Muet parle. Voilà ce que j'avois toujours soupçonné.

ZAÏDE.

Ah ! Ciel, je suis perduë.

LE CHEVALIER.

Ma pauvre Marine !

MARINE.

Eh ! venez voir, Madame, venez voir.

ZAÏDE.

Que pensera-t-elle ?

LE CHEVALIER.

Au nom de Dieu, Marine....

MARINE.

Madame ! hé, hé, hé, Madame !

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, te voilà maîtresse de ma vie, puisque tu l'es de mon secret. Je suis frere de Timante, j'adore Zaïde, & il n'est pas de milieu pour moi entre la posséder ou mourir : si tu me découvres, tu me donnes une mort certaine, tu exposes Frontin.

MARINE.

Ah ! le fourbe !

LE CHEVALIER.

Tu l'exposes aux plus violens effets du ressentiment de mon pere : si tu ne me decouvres pas, je te devrai toute la felicité de ma vie. Aurois-tu l'inhumanité de me perdre, & d'envelopper Zaïde dans ma disgrace ? Zaïde qui t'est chere, Zaïde qui est innocente, & de qui je n'ai pas attendu le consentement pour faire tout ce que j'ai fait. Veux-tu que j'embrasse tes genoux ? me veux-tu voir expirer à tes pieds ? me veux-tu voir les noyer de larmes ?

MARINE.

Levez-vous, vous me faites pitié ; je suis naturellement tendre, je n'aurois pas la force de vous rendre plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine !

MARINE.

Ce n'est rien de m'avoir gagnée ; vous ne pouvez long-tems tromper la Comtesse, elle ne se doute déja que trop de la vérité : c'est moi seule qui la combattois, & qui ne croyois pas Frontin capable de me cacher quelque chose. Sotte que j'étois ! Mais il faut vîte finir ceci. Ça voyons, que pouvons-nous faire ? je veux entrer dans vos intérêts.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, que je te suis redevable ! permets que dans les premiers transports de ma reconnoissance j'embrasse encore tes genoux.

MARINE.

Que faites-vous, malheureux ? levez-vous, voici Madame.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

LA COMTESSE.

QUe vois-je? Zaïde en larmes, Marine effrayée, le Muet à ses pieds! je n'en dois plus douter. Rentrez, Marine, faites signe à ce garçon de vous suivre; Zaïde, demeurez avec moi.

SCENE V.

LA COMTESSE, ZAÏDE.

LA COMTESSE.

JE vous aime, Zaïde, & l'on ne peut gueres donner plus de marques de tendresse, que je vous en ai données.

ZAÏDE.

Je sens, comme je dois, Madame ...

LA COMTESSE.

Attendez à me remercier, que je vous aye dit tout ce que j'ai à vous dire. J'ai trop d'attention sur tout ce qui vous regarde, pour n'avoir pas remarqué ce qui s'est passé depuis que le Muet que Timante m'a envoyé, est entré chez nous. Vous rougissez, Zaïde.

ZAÏDE.

Moi, Madame?

LA COMTESSE.

Oüi, & cette rougeur confirmeroit mes soupçons, s'ils avoient quelque besoin de l'être. J'ai surpris vos regards, j'ai observé vos démarches, vous n'avez pû me cacher votre trouble, je vous avouë même que j'en ai eu pitié. Il suffiroit de l'aveu que j'en fais pour m'at-

tirer votre confiance, si je ne croyois que l'amitié que j'ai pour vous, doit depuis long-tems me l'avoir acquise.

ZAÏDE.

Madame....

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi donc votre cœur sans crainte.

ZAÏDE.

Qui? moi; je ne vous ai jamais rien caché.

LA COMTESSE.

Faut-il que j'aye besoin de vous faire quelque violence? veux-je entrer dans vos affaires, que pour y prendre la part que je dois?

ZAÏDE.

Moi, Madame, des affaires! une pauvre innocente: ô Ciel!

LA COMTESSE.

Vous pouvez aussi peu douter de ma fidélité, que de ma tendresse. Je n'ai pas voulu par discrétion vous parler devant le Capitaine. Vous sçavez qu'il m'a avertie qu'un jeune homme passoit les jours entiers à vous regarder à vos fenêtres. Tout ce que j'ai vû de notre Muet me donne de violens soupçons, que c'est ce même jeune homme Avouez-le: pouvez-vous vous cacher de moi, & connoître à quel point je vous aime? Vous ne me dites rien!

ZAÏDE.

Que voulez-vous que je vous dise? Je vous vois des soupçons, je n'y ai point la part que vous croyez, je suis dans un trouble....

LA COMTESSE.

Et c'est ce trouble où je vous vois qui augmente ma curiosité, parce que vous m'êtes chere. Ne me déguisez plus rien, déclarez-moi un mystére que vous ne pouvez plus me cacher; parlez, je serai peut-être en état de vous servir avant que le Capitaine parte. Quoi! toutes mes priéres ne servent qu'à augmenter votre silence?

ZAÏDE.

Quelles pensées aussi avez-vous, Madame? pourquoi

vous attachez-vous à me presser? aurois-je été capable de vous déplaire en quelque chose? Que je suis malheureuse!

LA COMTESSE.

Ho! bien, puisque vous ne voulez rien m'avouer, je ne m'en prendrai plus qu'au Muet, & je le punirai de l'audace dont je le soupçonne. Je n'attens pour cela que l'arrivée de Timante. Mais le voici plûtôt que je ne l'attendois.

SCENE VI.

TIMANTE, LA COMTESSE.

TIMANTE.

MOn retour vous surprend, Madame?

LA COMTESSE.

Il me fait beaucoup de plaisir.

TIMANTE.

Nous n'avions fait gueres plus de douze mille, quand le Viceroi a reçu un courier.

LA COMTESSE.

Quelque raison qui vous fasse revenir, elle m'est agreable; mais sur tout dans la situation ou je suis, vous arrivez tout à propos pour me tirer de peine.

TIMANTE.

Quel chagrin pouvez vous avoir, Madame?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle. Le Muet que vous m'avez envoyé....

TIMANTE.

Eh bien! Madame.

LA COMTESSE.

Je vous prie de le reprendre tout-à-l'heure, Timante.

TIMANTE.

Il est vrai, Madame, qu'il est tout des plus laids:

mais on n'en trouve pas facilement; & dans l'envie où vous étiez d'en avoir un, je me résolus à vous envoyer ce vieux malheureux.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce qui m'en déplaît, Timante; il n'est que trop bien fait & trop jeune.

TIMANTE.

Vous voulez me railler, Madame, de mon mauvais choix: mais je m'en justifie par la nécessité où j'étois de vous obéir promptement.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Monsieur, ne continuez point une plaisanterie que vous avez faite hors de saison. Croyez-vous que je vous puisse facilement pardonner que dans le tems que vous vouliez paroître agité d'une violente jalousie, vous ayez conservé assez de sang froid, pour me jouer un pareil tour, & m'envoyer un muet comme celui-ci? A quel dessein l'avez-vous fait, Timante? Ne connoissez-vous point de quelle délicatesse je suis sur Zaïde?

SCENE VII.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Que vois-je! mon maître de retour! Madame, je suis votre serviteur. Ne pourrai-je pas vous dire un mot en particulier?

TIMANTE.

Patience. Qu'est-ce que tout ceci, Madame? & qu'a de commun Zaïde, jeune & belle comme elle est, avec un misérable accablé des plus cruelles disgraces de la nature?

FRONTIN.

Monsieur, hum:...

LA COMTESSE.

Finissons ce jeu, je vous prie; ces contestations commencent à me fatiguer. C'est précisément parce que ce jeune homme, que vous m'avez envoyé, a les manieres nobles & galantes, que je trouve fort mauvais que vous ayez entrepris de l'introduire chez moi de cette maniere.

TIMANTE.

Les manieres nobles & galantes! Frontin, il ne me parut point tel hier, lorsque tu me le fis voir?

FRONTIN.

Oh, pardonnez-moi, Monsieur, vous ne l'avez pas bien remarqué. *Bas.* Je me tuë de vous faire signe que j'ai quelque chose à vous dire.

TIMANTE.

Laisse-moi en repos. Madame, je commence à être inquiet à mon tour. Frontin, fais venir ce Muet tout-à-l'heure, que j'éclaircisse tout ceci : vîte donc, qu'attens-tu? va le querir. . . . mais non, demeure. Le voici, Madame, qui a déja changé d'habit pour s'en aller.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, TIMANTE, SIMON, FRONTIN.

FRONTIN *bas.*

AH voici bien d'autres affaires.

TIMANTE.

On lui a fait entendre sans doute, Madame, qu'on n'avoit plus besoin de lui.

LA COMTESSE.

Où le voyez-vous donc, Timante?

TIMANTE.

Le voilà devant vous, Madame.

LA COMTESSE.

Devant moi? je ne le vois point.

FRONTIN.

FRONTIN *à part.*

Il n'y a pas moyen de lui parler devant cette femme.

TIMANTE *prenant Simon par le bras.*

Eh le voilà, Madame.

LA COMTESSE.

Qui ? ce vieux animal.

SIMON *faisant le muet.*

A, ou, ou, a.

LA COMTESSE.

Ah Ciel ! encore un muet ?

TIMANTE.

Que veut dire ceci ?

FRONTIN *bas.*

Il faut jouer d'adresse.

TIMANTE.

Viens çà, toi. Voilà, Madame, le muet que Frontin vous mena hier au soir.

LA COMTESSE.

Vous vous mocquez de moi, Timante. Holà, Marine, hé, Marine.

SCENE IX.

TIMANTE, LA COMTESSE, MARINE, FRONTIN, SIMON.

MARINE.

Que vous plaît-il, Madame ?

LA COMTESSE.

Amenez-moi l'autre muet. Non, demeurez, je veux auparavant voir à quoi aboutira tout ceci.

TIMANTE.

Hé bien, Frontin, qu'as-tu à dire ?

FRONTIN.

Monsieur, quand vous futes parti hier au soir....

TIMANTE.

Eh bien, maraut, quand je fus parti ?

FRONTIN.

Monsieur, je vous dis qu'hier au soir, il étoit presque nuit, & ...

TIMANTE.

Tu me présentas ce muet, n'est-il pas vrai ?

FRONTIN.

Oüi, Monsieur : mais ...

TIMANTE.

Vous voyez bien, Madame.

LA COMTESSE.

Je vous jure que je n'ai jamais vû cet homme-là, ni personne de ma maison.

TIMANTE.

Parleras-tu, pendard ?

FRONTIN.

Mais, Monsieur, si vous ne voulez pas me laisser parler, je ne puis pas vous tirer de l'erreur où vous êtes. Madame a raison.

TIMANTE.

Parle donc.

FRONTIN *à Simon.*

Motus toi, ou... Monsieur, il est vrai que voilà le muet que je vous fis voir hier au soir : mais comme depuis huit jours j'avois demandé par-tout des muets par votre ordre, un moment après que vous futes parti, on m'en mena un autre : je le trouvai plus à mon gré que celui-ci, & je le menai chez Madame en la place de ce vilain mâtin.

LA COMTESSE.

Frontin raccommode fort bien les choses.

FRONTIN

Qu'auriez-vous fait, Madame, de cette bête-là ?

TIMANTE.

Il me semble pourtant que d'abord tu ne m'as pas dit...

FRONTIN.

J'ai voulu vous le dire, Monsieur : mais quand vous avez une fois pris la mouche, y a-t-il moyen de vous parler ?

SIMON *en colére.*

Ah, of, of, ah.

FRONTIN.

Ah, of, of, ah : tu as beau faire, nous n'avons plus besoin de toi. Il en est en colére comme vous voyez : il faut lui donner quelque chose pour sa peine, c'est ce qu'il veut dire : il est bon garçon.

TIMANTE.

Volontiers. Donne-lui ces dix pistoles, & qu'il s'en aille.

FRONTIN *ne lui en donnant que cinq.*

Tiens, retire-toi.

SIMON.

Monsieur, il en retient la moitié.

TIMANTE.

Oh, oh ! qu'est-ceci ? voici vraiment un plaisant miracle.

MARINE.

C'est là force de l'or.

LA COMTESSE.

C'est donc là de ces muets que vous me vouliez donner ?

TIMANTE.

Frontin, quelle piéce avois-tu dessein de me jouer ? Voilà ta fourberie découverte, quel étoit ton dessein ? Parle, coquin, répons. Tu ne dis mot.

FRONTIN.

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand étonnement, que je ne puis parler ; la parole de cet homme-là a étouffé la mienne. Sauve-toi.

TIMANTE.

Non, tu ne t'en iras pas. Marine, émpêche qu'il ne sorte.

FRONTIN.

Empêche-le aussi de parler.

TIMANTE.

Je veux sçavoir la vérité.

FRONTIN.

Un muet parler soudainement ! Je tremble, Mon-

ſieur, & il faut regarder ceci comme un grand prodige.

LA COMTESSE.

Tu comptes aſſez ſur notre ſimplicité, pour te flatter que nous croyions que cet homme ait été muet?

FRONTIN.

Voyez! je l'ai crû moi.

TIMANTE.

Il faut confondre ce coquin. Parle tout-à-l'heure.

FRONTIN.

Garde-t-en bien.

MARINE.

Frontin te roüeroit de coups.

TIMANTE.

Parleras-tu?

FRONTIN.

Vous voyez bien, Monſieur, cela eſt inutile.

TIMANTE.

Impudent, je t'apprendrai à te jouer de nous.

LA COMTESSE.

Laiſſez-le, Timante, il vaut mieux voir comme il ſe tirera d'affaire.

TIMANTE.

Je le veux, puiſque vous le voulez.

FRONTIN.

Oh, Monſieur, c'eſt, vous dis je, quelque grand prodige aſſurément. N'a-t-on pas vû mille fois des choſes ſurprenantes annoncer des événemens extraordinaires? Qui ſçait ſi ce n'eſt pas quelque avis du Ciel pour nos affaires? la mort de votre pere, la guerre de....

TIMANTE.

L'impudent!

FRONTIN.

Oh, Monſieur, ſi c'étoit la premiere fois qu'un muet eût parlé, je ne ſçaurois que dire: mais n'avez-vous pas lû l'hiſtoire de ce Roi qui avoit un fils, ou une fille, n'importe, qui n'avoit jamais parlé? ce n'étoit donc pas une fille, c'étoit donc un fils.

TIMANTE.

Quel coq-à-l'âne nous vient-il faire ce coquin?

FRONTIN.

Attendez jusqu'au bout. Ecoutez, Madame, vous allez entendre un beau trait d'histoire, & qui est fort à propos Ce Roi avoit donc un fils qui étoit muet : hé, mon Dieu, comment s'appelloit ce Roi?

TIMANTE.

Que nous vient conter ici ce maraut, & qu'avons-nous affaire de l'histoire de Cresus?

LA COMTESSE.

Laissez-le dire, il conte joliment. Hé bien?

FRONTIN.

Oüi, Cresus, justement. Vive Madame, elle aime l'histoire; c'est aussi une belle chose que l'histoire. Cresus donc étant dans sa Ville de Sarde, qui venoit d'être prise d'assaut : voulez-vous que je vous fasse une briéve description du siége?

LA COMTESSE.

Oh pour cela non.

FRONTIN.

Un soldat l'alloit tuer sans le connoître. Quand son fils qui étoit muet, comme j'ai dit, vit le péril si proche; la crainte qu'il eut pour son pere, lui fit faire un si grand effort, que tout à coup, admirez l'effet du sang, les cataractes du gosier s'ouvrirent, les membranes du son se rompirent, les palissades de la parole se briférent; cette épiderme qui enveloppe la prononciation, se fendit, l'obstruction de la voix s'amollit, les homoplates des syllabes s'écartérent, & laissérent aux mots un passage libre; les esquinancies, auparavant enflées s'applatirent, la luette s'échauffa, les lignes de la taciturnité furent forcées, la nature conduisit de sa propre main l'articulation jusques dans les retranchemens du silence; sa langue se délia, & il s'écria, Sauvez le Roi. *Bas à Simon.* Eh sauve toi, sauve-toi donc, disoit-il à son pere.

LA COMTESSE.

Voilà en vérité un beau récit.

TIMANTE.

Eh, Madame, vous avez trop de complaisance pour ce coquin; & moi, sans tant de miracles, je ferai parler son muet à coups de bâton.... Mais qu'est-il devenu?

MARINE.

Il s'est sauvé, sans que je l'en aye pû empêcher.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne nous en avertissois-tu pas?

MARINE.

Je n'ai osé interrompre le récit de Frontin.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, je courrai après lui, je le rattraperai assurément.

TIMANTE.

Non, il me tombera quelque jour en main; j'aime mieux voir tout-à-l'heure l'autre muet. Hola, Marine, va le querir, puisque Madame veut qu'il sorte.

FRONTIN.

Encore.

MARINE.

Tu ne t'en tireras jamais.

TIMANTE.

Va donc, Marine.

FRONTIN.

Attens. Monsieur, cet autre muet est un garçon de famille, qui est venu ici de nuit & sans être connu.

TIMANTE.

N'importe.

LA COMTESSE.

Dépêchez-vous, Marine.

FRONTIN.

Attens. Madame, il ne faudroit pas le faire sortir de jour avec l'habit qu'il porte, si ses parens...

TIMANTE.

Je le menerai dans mon carrosse, personne ne le verra.

LA COMTESSE.

Allez vîte, Marine.

FRONTIN.

Attens. Ce muet au moins ne ſçauroit aller en carroſſe ſans s'évanouir, il craint terriblement cette voiture.

MARINE.

S'il ne faut auſſi qu'attendre juſqu'à tantôt.

TIMANTE.

Non, non, ce que Madame vient de me dire de ce muet me donne envie de le voir: va le querir.

LA COMTESSE.

Allez le faire venir.

FRONTIN.

Garde-t-en bien.

MARINE.

Ne crains pas cela. Je vais vous l'amener.

SCENE X.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

AVez-vous ſçû, Timante, ce qui s'eſt paſſé chez vous en votre abſence?

TIMANTE.

Non, Madame, je n'ai vû encore perſonne.

LA COMTESSE.

On vient de me dire que votre frere le Chevalier ſe ſauva hier du logis.

TIMANTE.

Mon frere, Frontin!

FRONTIN.

Oüi, Monſieur, je ſçai ce que c'eſt.

LA COMTESSE.

Votre pere en eſt extrêmement allarmé.

TIMANTE.

Tu ſçais ce qu'il eſt devenu.

FRONTIN.

Oüi, Monſieur, le Chevalier n'eſt pas perdu. Je vous informerai de tout en tems & lieu.

TIMANTE.

Tu as bien la mine d'avoir fait quelque tour de ton métier.

FRONTIN *bas.*

Cela ſe pourroit, Monſieur, pour votre ſervice pourtant.

SCENE XI.

MARINE, LA COMTESSE, FRONTIN.

MARINE.

JE ne vous mene point le muet, Madame, le Capitaine s'en divertit; j'ai crû qu'étant chez vous, je ne pouvois le lui ôter ſans incivilité.

FRONTIN.

Voilà la reine des filles, pour entendre parfaitement bien ſon monde.

MARINE.

Au reſte, de nos fenêtres j'ai vû entrer ici le pere de Monſieur, avec ce Marquis qui ne le quitte jamais.

TIMANTE.

Il ne faut pas qu'ils me voyent

LA COMTESSE.

Paſſons dans mon petit appartement, nous n'y trouverons que Zaïde.

TIMANTE.

Suis-moi, j'ai à te parler.

FRONTIN.

Et moi j'ai à parler à Monſieur votre pere & au Marquis. Entrez vîte, je les entens: je vous informerai de tout. La peſte, me voilà ſorti d'un terrible embarras. Je ne voulois pas lui découvrir la choſe devant la Comteſſe: cependant le voilà chez elle, je ne puis plus éviter qu'il ne la ſçache, s'il eſt ſage, il m'en ſçaura bon gré.

SCENE XII.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Quelle foiblesse de croire si légérement!

LE BARON.

Ah Marquis! si vous étiez son pere, vous feriez comme moi.

FRONTIN.

L'amour & les sorciers, Monsieur, sont de terribles gens.

LE MARQUIS.

Mais avant que de se mettre de pareilles choses dans l'esprit, on examine bien....

LE BARON.

Cela est tout examiné.

LE MARQUIS.

Quoi, vous l'allez marier sans consulter vos amis?

LE BARON.

J'ai consulté sur cela le plus grand homme du monde, demandez à Frontin.

FRONTIN.

Grand homme assurément.

LE BARON.

Il n'y a pas de tems à perdre.

LE MARQUIS.

J'ai des raisons qui m'obligent à ne vous presser pas davantage sur cela.

LE BARON.

Frontin, as-tu revû le Chevalier?

FRONTIN.

Oüi, Monsieur.

LE BARON.

Eh bien, sa mélancolie?

FRONTIN.

Elle continuë toujours.

LE BARON.

Le pauvre garçon!

FRONTIN.

Depuis tantôt, Monsieur, elle a même un peu augmenté.

LE BARON.

Augmenté!

FRONTIN.

Oüi, Monsieur, présentement il est presque sourd.

LE BARON.

Cela n'est pas concevable.

LE MARQUIS.

Quelles chimeres!

LE BARON.

Ah Marquis! je l'ai vû moi-même, il faut lui parler haut pour le faire entendre..

FRONTIN.

Oh! Monsieur, à présent il n'entend rien, si l'on ne crie.

LE BARON.

Si l'on ne crie!

FRONTIN.

Oüi, Monsieur, & très-fort.

LE BARON.

Allons, Frontin, puisqu'il est chez la Comtesse, fais-le venir, que je consente à son mariage avec Zaïde.

FRONTIN.

Quoi, Monsieur, en cet état vous voulez le marier?

LE BARON.

C'est ce grand Médecin qui l'a ordonné.

FRONTIN.

Le charlatan!

LE BARON.

Point. Il dit qu'il est malade d'amour pour Zaïde, & qu'il faut se dépêcher de les unir ensemble.

FRONTIN.

Le bourreau!

LE BARON.

N'en dis point de mal.

FRONTIN.

Ah! Monſieur, je le connois mieux que vous.

LE BARON.

Il aſſure qu'il guérira.

FRONTIN.

Oüi, Monſieur; mais voilà pour vous une terrible ordonnance.

LE BARON.

Le pauvre garçon me plaint. Je ne te croyois pas d'un ſi bon naturel.

FRONTIN.

Ah, Monſieur!

LE BARON.

Va, je vais mettre au feu les informations qu'on m'a fait faire contre toi. Allons, fais venir le Chevalier.

LE MARQUIS.

Demeure, Frontin. Croyez-moi, Baron, venez vous repoſer un moment chez moi. Je ne ſonge plus à combattre vos ſentimens: mais nous aviſerons enſemble comment il faudra s'y prendre pour terminer cette affaire ſans éclat. Il faut commencer par parler au Capitaine.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monſieur, j'irai lui dire que vous ſouhaitez lui parler; je crois qu'il eſt chez la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Hé bien, allons attendre chez nous qu'il en ſorte, c'eſt une affaire dont il faut lui aller parler chez lui.

LE BARON

Allons donc chez vous. Pardonnez à la foibleſſe d'un pere pour ſon fils. Frontin, trouve-toi ici dans un moment, nous pourrons avoir beſoin de toi.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monſieur. Voilà ma dupe tout du long dans mes panneaux. Mais il faut aller trouver ce coquin de Simon: l'argent que je lui ai pris pourroit bien l'obliger à revenir encore ici m'embarraſſer; il

vaut mieux qu'il m'en coûte quelques pistoles, ensuite j'irai parler au Capitaine. Pour ce qui est d'éclaircir mon maître & la Comtesse, j'ai du tems de reste ; quand ils sont ensemble, ils ne se séparent pas si-tôt. Ils s'aiment ; j'ai agi pour leurs interêts, ils me pardonneront tous deux, l'un pour l'amour de l'autre.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN *seul.*

JE n'ai pû trouver ce pendard de Simon ; ce maraut se fait bien chercher.

SCENE II.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

AH ! malheureux, falloit-il avoir recours à cet expédient ? Si j'avois été ici, je t'en aurois bien empêché.

FRONTIN.

Ho, Monsieur, il n'y en avoit point d'autre à prendre pour vous empêcher d'être deshérité.

TIMANTE.

Donner ce déplaisir à mon pere !

FRONTIN.

Monsieur, aux maux violens il faut des remédes de même.

TIMANTE.

Quelque rigueur que mon pere exerce contre moi, je ne puis approuver qu'on lui ait causé ce chagrin, & je ne voudrois pas pour toutes choses au monde qu'il pût croire que j'ai consenti à cette fourberie. S'il vient à sçavoir que tu en sois l'auteur, je tremble pour toi.

FRONTIN.

Allez, Monſieur, il n'a garde de m'en ſoupçonner.

TIMANTE.

Tu te tromperas dans ton calcul.

FRONTIN.

Bon, je ſuis à préſent de ſon conſeil ſecret.

TIMANTE.

Quelques précautions que l'on prenne pour ſoutenir un menſonge, la vérité ſe fait ſentir malgré qu'on en ait, & les fourberies les mieux concertées ſe démentent toujours par quelque endroit où l'on n'a pas penſé.

FRONTIN.

J'ai pourvû à tout.

TIMANTE.

Cependant je ne vois pas que ce que tu fais avance fort mes affaires auprès de la Comteſſe.

FRONTIN.

Vos affaires! puis-je mieux les avancer? & la Comteſſe étoit-elle aſſez riche pour épouſer un homme deshérité?

TIMANTE.

Mais enfin, comment obliger mon pere à conſentir à mon bonheur?

FRONTIN.

Laiſſez ſeulement achever l'affaire du Chevalier, nous trouverons après quelque invention pour la vôtre.

TIMANTE.

Je ne veux point au moins me ſervir d'un menſonge.

FRONTIN.

Et comment faire autrement? un menteur eſt auſſi néceſſaire dans les mariages qu'un Notaire. Y dit-on jamais de part & d'autre la vérité, & n'y fait-on pas au plus fin? Mais nous n'en ſommes pas encore là. Rentrez chez la Comteſſe; je vais attendre ici que le Capitaine en ſorte, pour l'avertir de tout. Mais voici nos maudits vieillards qui m'en empêchent.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

VOilà Frontin tout à propos.

LE BARON.

Frontin mon ami, va sçavoir chez la Comtesse si je pourrois dire un mot en particulier au Capitaine.

FRONTIN.

Je vais, Monsieur, le prier de votre part de se rendre dans cette salle.

LE BARON.

Fort bien. Va, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS.

Demeure, Frontin, le voici heureusement qui sort.

FRONTIN *bas*.

Tant pis, je voudrois bien lui avoir dit un mot en particulier.

SCENE IV.

LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

TRès-humble, Messieurs. Parbleu je viens de voir là-dedans un muet qui m'a bien fait rire.

LE BARON.

Hélas!

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc encore en peine du Chevalier? Je vous trouve triste: vous devriez aller voir ce muet, il vous feroit passer votre mélancolie.

LE BARON.

Qu'entens-je, Marquis?

LE CAPITAINE.

Serviteur, Meſſieurs, je pars demain, j'ai des affaires.

LE BARON.

Ne pourrois-je pas, Monſieur....

LE CAPITAINE.

Que voulez-vous? je ſuis preſſé.

LE BARON.

Monſieur, je ſuis venu ici tout exprès..... Je ſçai que je devrois être allé chez vous....

LE CAPITAINE.

Eh morbleu, point de cérémonies; vous ſçavez que je ne ſuis point façonnier.

LE BARON.

Eh bien, Monſieur... Marquis...

LE CAPITAINE.

Oh ventrebleu, dépêchez-vous donc, ou je vous plante là.

LE BARON.

Je vous prie, Monſieur, de conſentir que mon fils le Chevalier épouſe cette Zaïde, qui vous tient lieu de fille.

LE CAPITAINE.

Votre fils le Chevalier?

LE BARON.

Oüi, Monſieur.

LE CAPITAINE.

Et vous ne ſçavez pas où il eſt.

LE MARQUIS

Monſieur en a eu des nouvelles.

LE CAPITAINE.

Qu'il épouſe Zaïde: ne vous mocquez-vous point?

FRONTIN.

Oh non, Monſieur, c'eſt tout de bon.

LE BARON.

Oüi, Monſieur, je vous ſupplie que ce mariage ſe faſſe aujourd'hui même.

LE CAPITAINE.

Vous me le demandez d'une maniere bien lugubre.

FRONTIN.

Monsieur parle toujours ainsi.

LE CAPITAINE.

Oüidà, Monsieur, je vous accorde ma fille, & tout mon bien avec elle. Hé, Marine, amene-moi Zaïde.

SCENE V.

ZAÏDE, MARINE, LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

MARINE.

LA voici, Monsieur, qui sortoit pour vous parler.

ZAÏDE.

Je vous prie, Monsieur, de me remener chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Nous parlerons de cela tantôt, ma fille. Voilà Monsieur le Baron qui veut vous donner pour époux son fils le Chevalier.

ZAÏDE.

Le Chevalier?

FRONTIN.

Oüi, Mademoiselle.

ZAÏDE.

Et le connoissez-vous?

LE CAPITAINE.

Non, je ne l'ai jamais vû: mais puisque Monsieur est son pere, je ne doute point qu'il ne soit brave homme.

FRONTIN.

Assurément, Monsieur.

SCENE VI.

LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, ZAÏDE, MARINE, FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

AH voici ce drôle de muet qui m'a tant fait rire ; il faut qu'il soit de la nôce.

FRONTIN.

Il en sera, Monsieur. Hum....

MARINE.

On ne peut rien faire sans lui.

LE CAPITAINE.

Mais qu'a-t-il fait au Baron ? il se met à genoux, il pleure, il soupire, il lui demande pardon, il lui montre Zaïde.

LE BARON.

Levez-vous.

FRONTIN.

Il faut crier plus haut.

LE CAPITAINE.

Que veut dire ceci ?

LE BARON.

Mon fils !

LE CAPITAINE.

Son fils ?

LE BARON.

Levez-vous, on vous accorde Zaïde.

LE CAPITAINE.

Zaïde !

FRONTIN.

Voilà qui me va faire pleurer.

MARINE.

En effet cela est touchant.

LE CAPITAINE.

Monsieur le Baron.

LE BARON.

Monſieur.

LE CAPITAINE.

Quelle Comédie jouons-nous ici?

LE BARON.

Monſieur, vous voyez le Chevalier.

LE CAPITAINE.

Votre fils! celui pour qui vous demandez Zaïde!

LE BARON.

Oüi, Monſieur.

LE CAPITAINE.

Parbleu, vous me la donnez belle.

FRONTIN.

Mais.....

LE CAPITAINE.

Il n'y a point de mais qui tienne, je ne donne point ma fille à un Muet.

FRONTIN.

Eh! Monſieur, les Médecins ont aſſuré qu'il parlera, criera, peſtera, donnera peut-être ſa femme au diable dès qu'il ſera marié.

MARINE.

Sérieuſement, Monſieur, les Médecins ont dit qu'il n'eſt rien de ſi bon pour faire revenir la parole, que la compagnie d'une femme.

LE CAPITAINE.

Eh bien! va-t-en dire de ma part à tes Médecins qu'ils lui ordonnent leurs filles pour le guérir.

LE BARON.

Ah! Marquis, il n'y conſentira jamais.

FRONTIN *lui parlant à l'oreille.*

Vous m'entendez bien?

LE CAPITAINE.

Va te promener, je ne donne pas comme cela dans le panneau.

MARINE.

Ne voyez-vous pas que c'eſt pour obliger ſon pere.....

LE CAPITAINE.

Tais-toi: je crois qu'il ſeroit encore plus facile de le faire parler, que de te rendre muette. Têtebleu,

Monsieur, pour qui me prenez-vous ? Sçavez-vous que quand le Chevalier seroit le fils du grand Mogol, il n'y auroit rien à faire ? Qu'il parle, & j'y consentirai.

FRONTIN *au Chevalier, qui veut parler.*

St, st.

LE MARQUIS.

Vraiment, s'il parloit, Monsieur peut-être n'y consentiroit pas.

LE CAPITAINE.

Et moi, vous dis-je, je n'y consentirai point, s'il ne parle.

FRONTIN.

Monsieur, je vous cautionne que ce soir il parlera comme un livre.

LE CAPITAINE.

A d'autres.

MARINE.

Fiez-vous à ce qu'il vous dit ; je vous en répons aussi.

LE CAPITAINE.

Voilà, morbleu, deux bonnes cautions. Zaïde, point de Muets, je vous prie.

LE BARON.

Ah, Marquis !

LE CAPITAINE.

Je vais dire à la Comtesse de se donner bien de garde d'y consentir en mon absence. Attendez-moi, je viens vous reprendre pour vous mener chez ma sœur.

LE BARON.

C'en est fait, Frontin.

FRONTIN.

Je vais le suivre. Ces pestes de marins sont durs d'oreille ; mais il ne faut pas encore désespérer.

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *au Baron.*

MOnsieur, il y a un homme là-bas dans la cour qui demande à vous parler en particulier, & tout-à-l'heure, pour une chose de la derniere conséquence.

LE BARON.

Marquis, venez, s'il vous plaît, avec moi; ne m'abandonnez pas en l'état où je suis, nous reviendrons ici dans un moment.

SCENE VIII.

MARINE, LE CHEVALIER.

MARINE.

HAtez-vous de profiter de la liberté qu'on vous laisse d'aller tout déclarer au Capitaine; personne ne le détrompera si bien que vous.

LE CHEVALIER.

A la fin je respire; je sors du plus violent état où jamais un amant puisse être: je perdois Zaïde, si je parlois; si je ne parlois pas, je la perdois aussi. Mais allons.

SCENE IX.

LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAÏDE, MARINE, FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

EN effet, il parle. Si je l'avois sçû plûtôt, c'étoit une affaire faite.

LA COMTESSE.

Tu peux bien rendre graces à ton maître; sans lui tu te serois mal trouvé de m'avoir joué cette piéce.

LE CHEVALIER.

Madame... Monsieur... l'amour... vous connoissez Zaïde, pourrez-vous ne me point pardonner tout ce que j'ai entrepris?

LA COMTESSE.

Chevalier, je suis bonne, & je considére Timante: vous aimez Zaïde, nous sçavons qu'elle ne vous hait point; nous venons ici pour vous rendre tous les bons offices qui dépendront de nous.

LE CHEVALIER.

Quelles assez fortes preuves de reconnoissance....

FRONTIN.

Laissons là votre reconnoissance; nous n'avons point de tems à perdre, le Baron va revenir, songeons à rajuster toutes choses: secondez-moi bien.

LE CAPITAINE.

Ah! parbleu, je vais lui dire que j'y consens, ne te mets pas en peine.

FRONTIN.

Ce n'est pas assez. Continuez, vous, à faire le Muet, & laissez-moi conduire le reste. Le voici.

SCENE X.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAÏDE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN.

MOnſieur, j'ai tant fait, qu'enfin j'ai obligé Monſieur à conſentir.....

LE BARON.

Ah ! traître, me jouer de la ſorte !

FRONTIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur ?

LE BARON.

J'ai de quoi te faire pendre, ſcélérat.

MARINE.

Quelqu'un t'a trahi.

LE BARON.

Et vous, mon fils, n'avez-vous point de honte ?

Le Chevalier ſe jette à genoux.

LE CAPITAINE.

Que veut dire ceci ?

LE MARQUIS.

Nous ne donnons plus, Monſieur, dans ces panneaux ; Monſieur votre pere vient d'être informé de tout.

FRONTIN.

Et de quoi, Monſieur ?

LE BARON.

Tais-toi, coquin, infâme, je ſuis ſi en colére, que je ne puis parler.

MARINE.

Il ſçait tout.

FRONTIN.

J'en tremble.

MARINE.

Je te le diſois bien.

LE BARON.

Tu payeras cher l'allarme que tu m'as donnée.

FRONTIN.

Vous verrez, Monsieur, qu'on vous aura fait entendre....

LE BARON.

Qu'on fasse venir Simon

FRONTIN *bas.*

Ah! je suis perdu.

LE CAPITAINE.

Le voilà muet à son tour.

FRONTIN.

J'ai de quoi me venger de ce voleur.

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAÏDE, LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE, SIMON.

LE BARON *prenant Simon par le bras:*

AVance, avance, montre-toi. Voilà le pauvre diable à qui Frontin avoit persuadé de faire le Muet, parce que Timante en avoit promis un à Madame; voilà l'homme enfin en la place duquel ce traître a fait entrer le Chevalier.

LE MARQUIS.

Avec quelle adresse il nous a tous joués!

MARINE.

Tu as besoin d'un coup de maître.

FRONTIN.

Monsieur, je vais vous faire venir mon maître, qui vous assurera....

LE BARON.

Tu ne sortiras point, infâme: demeure là, & confesse que tu es le plus méchant de tous les hommes.

FRONTIN.

FRONTIN.

Vous ne connoiſſez pas, Monſieur, le ſcélérat à qui vous ajoutez foi, c'eſt un coquin, un fripon, qui a changé mille fois de nom, & qui porte une fauſſe barbe.

SIMON.

Hé bien, oüi, que veux-tu dire? C'étoit moi qui devois être le Muet de Madame.

LE CAPITAINE.

J'ai vû cet homme-là quelque part.

LE MARQUIS.

Ce viſage-là ne m'eſt pas inconnu.

LE CAPITAINE.

Ah! voleur, je te trouve!

FRONTIN.

Je vous l'ai bien dit, Monſieur, que c'étoit un méchant homme.

LE BARON.

Ne crois pas te tirer d'affaires.

LE CAPITAINE.

Zaïde, c'eſt Griffon le Sicilien.

LE MARQUIS.

Griffon le Sicilien!

ZAÏDE.

Quoi? ce Griffon dont je vous ai oüi ſi ſouvent parler, qui nous vola dès que nous eumes pris terre?

LE CAPITAINE.

Lui-même, le frere de votre nourrice Eſpagnole; qui mourut le jour de votre priſe.

LE MARQUIS.

Une nourrice Eſpagnole!

FRONTIN.

C'eſt un pendart, vous dis-je, qui a changé vingt fois de nom.

LE BARON.

Cela ne fait rien pour toi.

LE MARQUIS.

Seroit-il poſſible!

FRONTIN *au Capitaine.*

Monſieur, tirez-moi d'ici, je vous ferai rendre ce qu'il vous a volé.

LE CAPITAINE.

Je l'entens bien ainsi.

FRONTIN.

Voilà déja une chaîne d'or qu'il m'avoit donnée à vendre.

LE MARQUIS.

Donne-la-moi, voyons.

LE BARON.

Vous auroit-il volé aussi ?

FRONTIN.

Assurément.

LE MARQUIS.

Que vois-je ! je n'en puis plus douter.

LE BARON.

Qu'est ce donc ?

LE MARQUIS.

Hélas ! dis-moi, malheureux, comment te sauvas-tu du naufrage, lorsque ma fille périt ? Je te reconnois ; tu étois avec elle, lorsque je l'envoyai à sa mere, qui étoit à Palerme, & j'avois donné cette chaîne d'or à sa nourrice Espagnole.

SIMON.

Monsieur, je vous demande pardon, votre fille ne périt point, nous la sauvames : nous fumes pris par des Corsaires, & le lendemain Monsieur nous reprit sur les côtes d'Espagne.

LE MARQUIS.

Ah ! Baron.

LE CAPITAINE.

Voilà assurément la même fille qui tomba alors entre mes mains, il y aura justement treize ans le mois prochain.

ZAÏDE.

Ah Ciel !

LE BARON.

Qu'entens-je ?

LE MARQUIS.

Ah ! Zaïde, vous êtes ma fille. Ce que Monsieur me dit ; le tems de votre prise, la nourrice Espagnole, Griffon que voilà, cette chaîne que je reconnois, tout

me le confirme, & plus que tout encore, les ſecrets mouvemens de la nature qui s'élevent au fond de mon cœur. Zaïde, vous êtes ma fille.

ZAÏDE.

Quel bonheur pour moi !

FRONTIN.

Et pour moi encore plus grand.

MARINE.

Tu as été plus heureux que ſage.

LE CHEVALIER.

Juſte Ciel !

LE BARON.

Ah! Marquis, le Ciel a fait ce miracle pour une alliance que nous avons tant ſouhaitée.

LE MARQUIS.

Oüi, Baron. Monſieur, vous me rendez toute la joie de ma vie.

LE CAPITAINE.

Je vous la céde, mais je veux qu'elle ſoit mon héritiere.

LA COMTESSE.

Que je m'eſtime heureuſe, Monſieur, de l'avoir toûjours aimée tendrement.

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, TIMANTE, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, FRONTIN, MARINE, SIMON.

TIMANTE.

QUe viens-je d'apprendre, mon pere ? quel bonheur ! n'y en aura-t-il pas auſſi pour moi ?

LE MARQUIS.

Allons, mon cher ami, en faveur d'un ſi beau jour, rendez tous vos enfans heureux,

LE BARON.

Madame, je vous prie d'agréer Timante pour époux.

LE MARQUIS.

Grace ſur-tout à Frontin.

LE BARON.

Je lui pardonne tout.

FRONTIN.

Vous m'avez pourtant fait une belle peur. Mais, Madame, ſi vous ne m'accordez Marine, il vaut autant m'envoyer pendre.

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

TIMANTE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies.

FRONTIN.

Tubieu, j'ai trop friſé la corde.

SIMON.

Serai-je ſeul malheureux ?

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

Fin du ſecond Volume.



